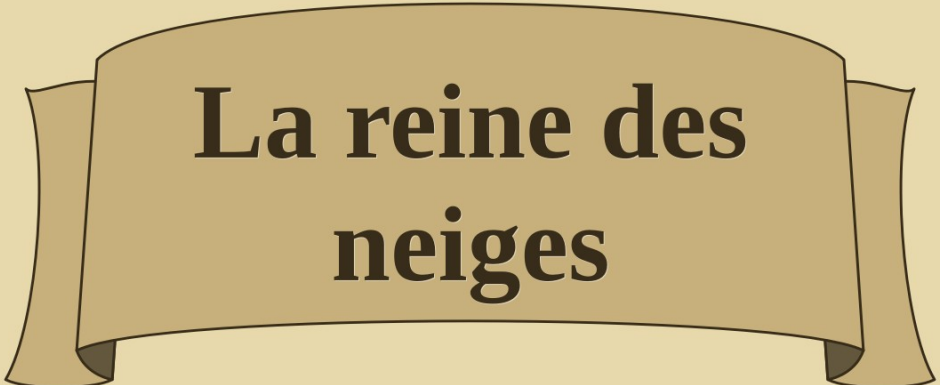
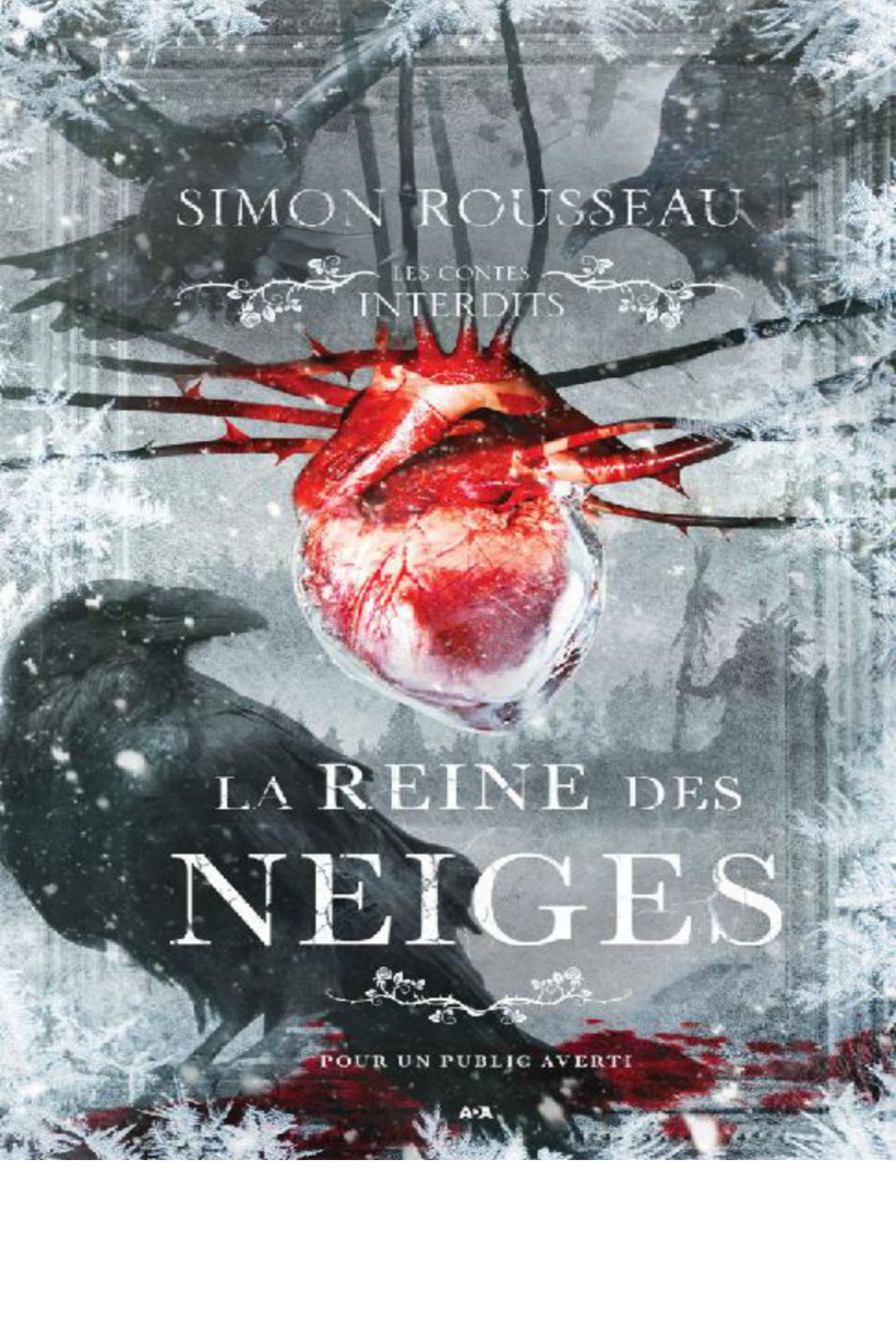




La reine des neiges

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



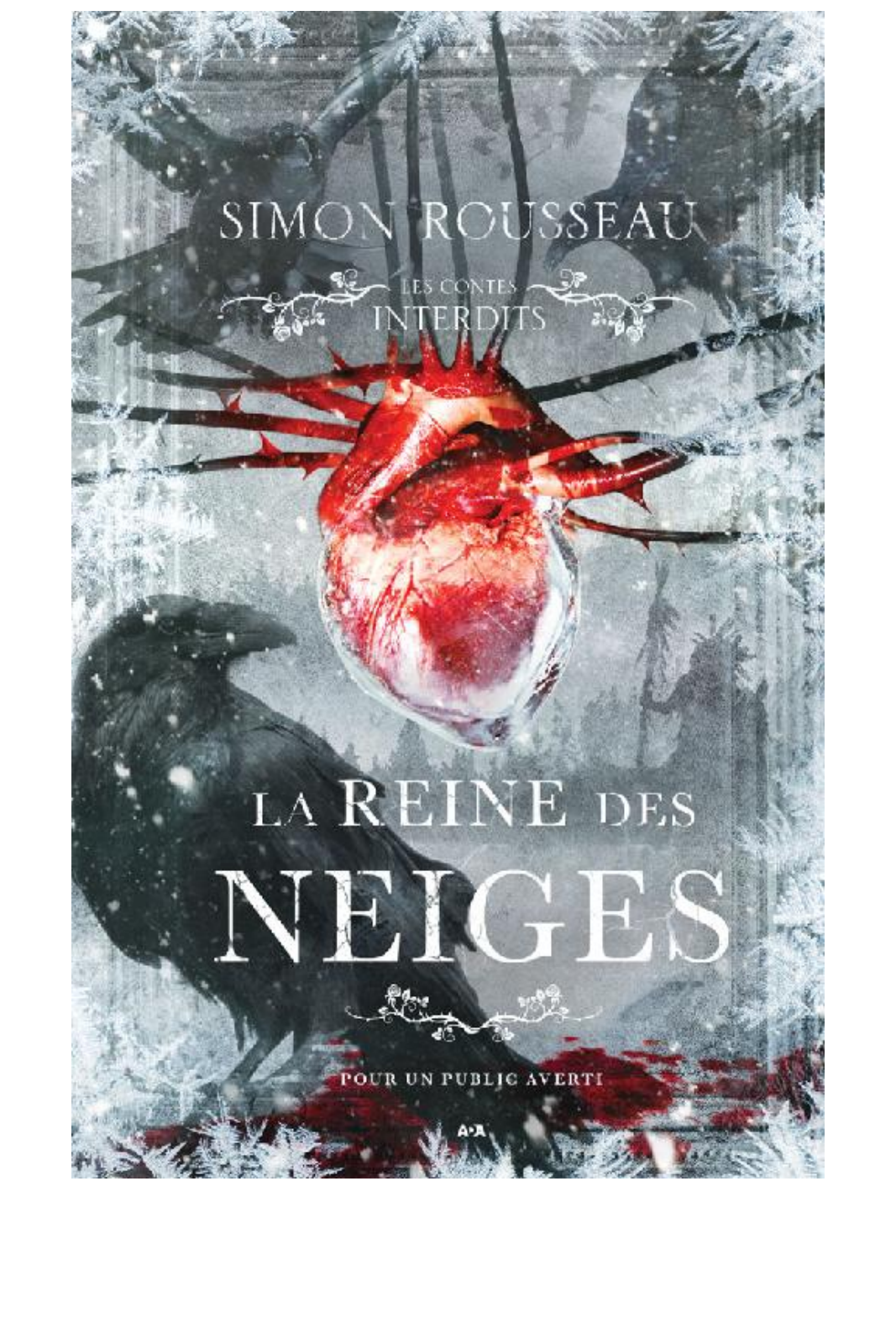
SIMON ROUSSEAU

LES CONTES
INTERDITS

LA REINE DES
NEIGES

POUR UN PUBLIC AVERTI

A.A.



SIMON ROUSSEAU

LES CONTES
INTERDITS

LA REINE DES
NEIGES

POUR UN PUBLIC AVERTI

A+A

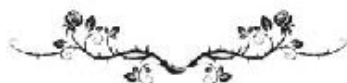


LA REINE DES
NEIGES





LA REINE DES NEIGES



SIMON ROUSSEAU

A·A
éditions

Avertissement : Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2018 Simon Rousseau

Copyright © 2018 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision linguistique : Féminin pluriel

Révision éditoriale : Elisabeth Tremblay

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Émilie Leroux

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-899-4

ISBN PDF numérique 978-2-89786-900-7

ISBN ePub 978-2-89786-901-4

Première impression : 2018

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada

Québec



Crédit d'impôt
livres

Gestion
SODEC

Finauté par le
gouvernement
du Canada

Canada

Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Rousseau, Simon, 1993-, auteur

La reine des neiges / Simon Rousseau.
(Les contes interdits)
ISBN 978-2-89786-899-4
I. Titre. II. Collection : Contes interdits.

PS8635.O868R44 2018	C843'.6	C2018-941963-6
PS9635.O868R44 2018		

Note de l'auteur

Ce roman est une adaptation du conte *La reine des neiges*, écrit par Hans Christian Andersen.

Je tiens d'ailleurs à préciser quelques points avant que vous, chers lecteurs, ne poursuiviez votre lecture. En effet, je crois qu'il est important de souligner que ce livre est l'adaptation du conte original d'Andersen, et non du film animé. Je le précise, car les deux sont diamétralement différents.

Il serait donc normal que vous ne voyiez pas beaucoup de ressemblances entre ce roman et le long-métrage populaire ; je me suis plutôt inspiré d'idées et de thèmes du récit d'Andersen. Néanmoins, j'ai conservé quelques prénoms de personnages du film, simplement en guise de clins d'œil et parce que les noms danois ne s'intègrent pas très bien dans une adaptation québécoise.

D'ailleurs, si vous avez lu mon autre conte interdit, *Peter Pan*, vous remarquerez que cette deuxième réécriture est beaucoup moins fidèle à l'œuvre originale. C'est voulu. Pourquoi ? Parce que j'avais envie d'essayer autre chose, d'implanter une touche encore plus personnelle à l'histoire. J'espère vraiment qu'elle vous plaira.

Simon Rousseau

Remerciements

Le collectif des Contes interdits touche à sa fin, du moins pour un bon bout de temps en tout cas, et je ne peux m'em-pêcher d'être fier du chemin parcouru. Si dans mes autres livres j'ai rédigé des remerciements plus généraux et concis, cette fois j'aimerais consacrer cette section à ceux et celles qui ont rendu possible ce projet complètement déjanté.

Je pense notamment à toute l'équipe des Éditions ADA, qui a travaillé d'arrache-pied sur cette série pour qu'elle devienne un succès. Nycolas, François, Nancy, Mathieu et Matthieu, Martin, Annie, Catherine, Sylvie, Émilie, Sébastien, Guillaume et tous les autres... Merci. Vous êtes une équipe formidable.

Je pense aussi à mes collègues auteurs qui se sont lancés avec moi dans cette aventure un peu folle et téméraire. Avec ce collectif, de belles amitiés ont vu le jour, un lien de fraternité qui est là pour durer.

Sonia, pour ton professionnalisme sans faille, ta gentillesse innée, ton indulgence et ton ouverture d'esprit, merci. Ton talent est indéniable, personne ne peut prétendre le contraire.

Maude, pour tes secrets bien gardés, ton esprit tordu que personne n'aurait soupçonné, ton humour et ton courage pour avoir participé au *podcast On jase de livres*, merci. Même s'il me peine de te voir partir quelques années, je te souhaite tout le bonheur du monde lors de ton séjour en France.

Sylvain, pour tes *jokes* douteuses, ton accent, ta passion inébranlable, tes fins de roman multiples, mais surtout pour ta patience, merci. Tu étais là dès le début, tu as tout de suite voulu t'impliquer. Des événements imprévus ont retardé le projet de plusieurs années, mais tu n'as pas lâché le morceau. Et même lorsqu'on t'a annoncé que ton conte ne ferait pas partie des quatre premiers publiés simplement à cause de ta position géo-graphique, tu

n'as pas sourcillé. Tu es demeuré motivé et, à coups de blagues habiles, tu nous as tous encouragés à l'être autant que toi. T'es un maudit bon Jack, Sylvain.

Yvan. Ah ! Yvan... Si je pouvais te prendre comme deuxième papa, je le ferais. Avec ces Contes interdits, on t'a fait vivre une foule d'émotions, dont certaines, terribles, que tu n'aurais jamais dû avoir à ressentir. Il m'arrive parfois de m'en vouloir encore, de me dire que si je ne t'avais pas proposé ce projet, peut-être que tu n'aurais pas eu à te remettre autant en question. Que j'aurais pu davantage te censurer, prévoir que certaines personnes ne seraient pas aptes à comprendre toute la sensibilité et la puissance de ta plume. Mais non. C'est stupide. Nous avons vécu et vivons encore trop de belles choses grâce à cette aventure des contes pour regretter quoi que ce soit. On a ri, on a trinqué, on a discuté de tout et de rien — mais surtout de tout —, on a appris à se connaître, on a pleuré, on a braillé, puis on a ri encore. Merci pour tout ça. Merci pour ta complicité, pour le modèle que tu incarnes avec brio. Je t'aime, mon vieux préféré aux yeux jaunes.

Christian, pour tes boîtes à lunch mises au placard, pour le sourire qui s'affiche sur ton visage chaque fois qu'on se retrouve en gang, pour ta ponctualité qui nous sauve la face, pour les bières À tout le monde siphonnées ensemble, pour ta confiance, ta persévérance, ton entrain palpable et contagieux, ton esprit de party, merci. Ce projet nous aura tous permis de mieux te connaître et de découvrir un Christian adorable, drôle et capable de tout. Le simple fait que tu aies accepté de garder la barbe pour les salons du livre malgré les réticences de ta femme démontre ton engagement total... Je te serre dans mes bras, mon *chum*.

Louis-Pier, L.-P., la collégienne, le hobbit, le poète, le rival fraternel qui me pousse à me surpasser, le druide contemporain, l'allié de tous les instants... Inutile de noircir cette page pour que tu saches à quel point tu m'es précieux, mais je tiens à le faire au moins un tout petit peu. Au-delà des ventes de livres et des opportunités professionnelles que ce collectif des Contes interdits peut nous avoir apportées, c'est notre amitié que je retiens le plus. Avec le temps, elle m'est devenue indispensable. Tu es désormais un partenaire essentiel,

un véritable frère. Merci pour tes prouesses d'écrivain, ton ambition, ton érudition, tes insupportables enseignements sur la nutrition, ta défaite finale à *Divinity*, les brosses et les lendemains de veille partagés, les idées folles de projets communs, la route parcourue ensemble et les chemins qu'il nous reste à explorer, merci. Je te dois beaucoup.

Non, je n'ai pas fini. Désolé, il me reste encore du monde à remercier.

Merci à ceux ayant critiqué le collectif, en bien ou en mal. La série ne fait bien sûr pas l'unanimité, et c'est tout à fait normal. Merci aux personnes qui ont osé offrir des avis constructifs et honnêtes, qui au lieu de dénigrer le projet nous ont permis d'évoluer et de nous améliorer. Dans un monde aussi fragile et difficile que celui de la littérature québécoise, il est nécessaire de s'entraider plutôt que de se rabaisser pour mieux briller.

Merci aux milliers de lecteurs qui se sont lancés dans cette série. Vous l'ignorez peut-être, mais vous avez changé des vies. Et pour le mieux. Grâce aux réseaux sociaux et aux salons du livre, nous avons fait connaissance avec des centaines de lecteurs passionnés. Vous avez su combler de bonheur mon cœur d'auteur.

J'oublie plein de monde, mais je me doute que vous vous êtes procuré ce roman pour autre chose que des remerciements interminables. Je vous laisse donc tranquille et retourne écrire des histoires.

Bonne lecture à tous,

Simon

Facebook : @SimonRousseauAuteur

Twitter : @SimonRousseau

Instagram : @SimonRousseauAuteur

Son baiser était plus glacé que la glace et lui pénétra jusqu'au cœur déjà à demi glacé. Il crut mourir, un instant seulement, après il se sentit bien, il ne remarquait plus le froid.

— *La reine des neiges*, Hans Christian Andersen

À Marthe et Pierre, partis trop tôt.

PROLOGUE

Novembre 1972

Quelque part en Abitibi-Témiscamingue

La première neige tombait sans interruption depuis la veille. René sentait le froid mordre le bout de ses orteils. Ses bottes de travail s'avéraient peu efficaces contre le début d'hiver abitibien. Ses poils de nez durcissaient lentement, et les flocons s'agrippaient à sa barbe. Il aurait dû mieux s'habiller.

Une chance que je pars bientôt.

La compagnie d'aménagement forestier l'employant avait été mandatée par le gouvernement pour déboiser une partie de la forêt afin de développer le réseau routier de la région.

Abatteur manuel, René travaillait là depuis déjà six mois ; plus que quelques semaines et il pourrait retourner chez lui, à Mont-Laurier. Couper du bois ne le gênait pas, mais il en avait plus qu'assez du froid, des ampoules aux pieds et de l'humour gras de ses collègues. Il avait hâte aux vacances, de regagner son foyer.

— Bon, c'est lequel qu'il faut que je coupe ? demanda-t-il à Marcel, le technologue forestier qui se chargeait de sélectionner les arbres à abattre.

— Celui-là.

D'habitude, les troncs étaient marqués d'avance avec du ruban jaune, mais le groupe avait pris du retard à cause de la neige. Le technologue pointa un grand arbre qui détonnait de ceux des alentours ; toutes les branches avaient été cassées à la base. Un pin sans branches et donc sans aiguilles, comme s'il avait été taillé grossièrement, formant un immense pieu au milieu des autres conifères. Le bûcheron n'en avait jamais vu de semblable dans la nature.

— OK, j'te fais ça tout de suite, confirma René. J'peux « caller off » après ?

— Pas de trouble. Y va commencer à faire noir bientôt, de toute façon. Les autres achèvent aussi. Je te laisse, faut que je retourne au campement.

Le technologue s'éloigna, les yeux fixés sur son *pad* de travail. René jaugea quelques instants sa cible, incertain de l'angle dans lequel il devrait commencer à scier.

Il est grand en maudit... Va falloir que j'sois prudent. Pourquoi j'suis seul à devoir me taper ça ? C'est clairement une job pour deux abatteurs !

René s'empara de sa tronçonneuse, tira plusieurs fois sur la corde avant que le moteur ne se mette à gronder. Il avait beau être conscient que cet outil lui facilitait grandement la tâche, il préférait quand même la hache. Abattre un arbre demandait alors beaucoup plus de temps et une quantité phénoménale de sueur, mais l'acte lui semblait plus noble. René se consi-dérait comme un bûcheron à l'ancienne, fier de ses racines canadiennes-françaises. Malheureusement, par souci de productivité, il devait abandonner le contact plus intime avec le bois pour ne faire qu'un avec la machine.

Lorsque la chaîne de la scie entra en contact avec l'écorce, une odeur étrange émana de l'arbre, comme si elle y avait été prisonnière. Un effluve rance que l'abatteur ne put identifier. Était-ce de la pourriture ? Soucieux de ne pas se blesser, il cessa de s'en préoccuper, respira par la bouche et poursuivit sa besogne.

Dans un vacarme épouvantable, le pin finit par céder pour basculer du côté opposé à l'abatteur. Il heurta d'abord un autre pin toujours debout, puis s'affaissa dans la neige. Essoufflé, René prit quelques secondes pour constater le résultat de son labeur. Il ne pouvait qu'en être fier, l'opération s'était déroulée plus facilement que prévu. La coupe était nette. Le tronc semblait ordinaire.

Mais quelque chose clochait.

À l'odeur infecte qui s'était dégagée — et qui devenait de plus en plus suffocante — s'ajouta un froid intense qui s'insinua dans les membres de René, comme si la température avait chuté de plusieurs degrés en quelques instants. Il frissonna, déposa sa tronçonneuse et

frotta ses mains gantées sur ses bras.

Son ventre émit un gargouillis. Il se rendit compte qu'il avait faim, soudainement. Qu'il était affamé, même. Étrange... Il avait englouti sa collation d'après-midi à peine une heure plus tôt. Il était temps qu'il rentre au camp.

Y faut vraiment que j'me trouve du linge plus chaud pour passer au travers des prochaines semaines.

Il abandonna le pin déchu et se dirigea vers le campement, quelques centaines de mètres plus loin. Sans savoir pourquoi, il marcha d'un pas plus rapide que d'ordinaire. Il ne se sentait pas bien. Une indicible angoisse s'emparait de son esprit, comme s'il venait de commettre une grave erreur.

C'était quoi, cette odeur ?

Quand il regagna finalement le camp, il confirma à Marcel qu'il avait accompli son devoir, puis s'enferma dans un mutisme absolu. René s'empiffra néanmoins comme jamais, dévorant plus du double de la portion qui le satisfaisait normalement.

La nuit s'avéra plus glaciale que ce qu'avait annoncé la météo. René grelottait dans son lit depuis plus d'une heure, mais ce n'était pas la température qui le maintenait éveillé. Il ne cessait de repenser au grand pin, aux subtils phénomènes ayant suivi sa chute. Cette émanation singulière et fétide, est-ce qu'elle était vraiment liée à l'arbre ? Comment cela pouvait-il être possible ? Et ce froid ? Et cette faim subite ?

Pour une raison qui lui échappait, il regrettait d'avoir coupé ce pin. Il avait la vague impression d'avoir fait une erreur, d'avoir commis un sacrilège... Comme s'il avait coupé plus qu'un simple arbre.

Comme s'il avait libéré *quelque chose* de l'écorce du pin.

Quelque chose de mauvais.

Chapitre 1

13 janvier 2018

Québec

Une autre fin de soirée sur Saint-Joseph. Je viens de passer plus de quatre heures à danser, à boire, à dire non à des gars un peu trop à l'aise, à danser encore, à faire des allers-retours à l'extérieur parce que l'amas de corps qui se tortille au rythme des percussions électroniques me fait suer comme si le bar était un fourneau, à quêter des cigarettes aux mêmes gars à qui j'ai dit non sur la piste de danse...

Je fume un énième bâtonnet empoisonné avec ma *chum* Valérie tandis que les portiers s'efforcent d'inciter les gens à quitter l'établissement sans devoir se servir de leurs gros bras tatoués. Cela fait déjà 15 minutes que le bar est fermé, mais les clients doivent d'abord récupérer leurs manteaux pour affronter l'hiver québécois en attendant l'arrivée d'un taxi libre.

J'ai mal aux pieds. J'ai envie d'enlever mes bottes à talons et de les lancer au bout de mes bras. Les huit *shots* de tequila m'ont engourdi le cerveau, mais pas les chevilles. Je ne doute pas un instant que j'aurai droit à quelques nouvelles ampoules.

J'en ai assez, je veux rentrer.

— Bon, on s'en va comment ? On « calle » un taxi ? demandé-je à Valérie. J'suis censée aller à mon cours demain matin, moi...

— Es-tu folle ? Ça va prendre une éternité. Ou on va se le faire voler.

Elle parle trop fort et peine à tenir debout. L'alcool l'a clairement plus affectée que moi.

— Un Uber, d'abord ?

— Même affaire.

— T'as une meilleure idée ? On marchera pas certain !

Elle fait mine de réfléchir, mais je doute qu'elle en soit capable. Je balaie la rue du regard : voitures de police, taxis pleins, une fille qui régurgite ses 80 piastres de consommations sur le trottoir, un sans-abri qui espère que l'état d'ébriété des passants accentuera leur générosité, quelques cliques de fumeurs *hipsters*, une demi-douzaine de couples qui s'avalent les amygdales, des chevaliers errants cherchant une princesse facile à escorter dans leur trois et demi de Sainte-Foy...

J'aperçois deux gars sur le point d'entrer dans une voiture, de l'autre côté de la rue. Gringalets à lunettes démodées, ils portent des manteaux que leurs parents ont dû leur acheter et semblent des cibles parfaites, sans confiance en soi. Je les interpelle et m'approche d'eux en traînant mon amie saoule par le bras.

— Hé, les gars ! Excusez-moi, vous vous en allez dans quel coin ?

Les freluquets s'échangent un regard circonspect, comme si j'étais la première fille à leur adresser la parole ce soir. Ils sont visiblement pris au dépourvu. Avec leurs grands yeux surpris, ils ressemblent à des hiboux. Valérie ne se gêne pas pour les secouer :

— Voyons, vous êtes ben *weirds* !

Je lui assène une petite tape sur l'épaule ; ce n'est pas en les insultant qu'ils vont accepter de nous ramener chez nous !

— Excusez-la, elle a un peu trop bu... Je sais qu'on se connaît pas, mais est-ce que ça vous dérangerait de nous embarquer ? Il fait froid et on a pas envie d'attendre une heure pour un taxi...

Le plus petit, dont la barbe se résume à quelques poils sur le menton, sort enfin de son état végétatif.

— Euh... Ouais, ça dépend... Vous... Vous allez où ?

Ouf ! Ça n'a pas l'air facile ! On l'intimide tant que ça ?

— Dans Limoilou, proche du cégep. Vous seriez vraiment fins !

— Ah... C'est que nous, on s'en va à Beauport. Je sais pas si...

L'autre gars, affublé d'une tuque ridicule des Canadiens, assène une claque dans le dos de son ami. C'est clairement pour le réprimander. Valérie et moi sommes loin d'être des femmes fatales,

mais on a quand même un certain charme. Avec du maquillage, en tout cas. Le *fan* de hockey a dû se rendre compte que cela prendrait un bon bout de temps avant que l'occasion de rencontrer aussi facilement de jolies filles se présente à nouveau.

Le plus petit capte aussitôt le message et nous offre un tout autre discours :

— Ou... Ouais, pas de problème ! On vous emmène !

Valérie laisse échapper un cri aigu de victoire et ouvre la portière arrière sans un merci. Je tente de rattraper sa maladresse une fois que tout le monde est installé dans le véhicule.

— C'est vraiment gentil, les gars... Vraiment ! Je m'appelle Anna, en passant. Elle, c'est Valérie.

— Moi, c'est Marc-Antoine, se présente le conducteur, celui avec la tuque.

— Anna pour Annabelle ? dit l'autre, sans prendre la peine de partager son prénom.

— Non, juste Anna, assuré-je, lasse d'entendre cette question.

Un lourd silence s'ensuit. Valérie somnole, la tête contre la vitre ; les gars doivent chercher en vain un sujet de conversation. Parfait. De toute manière, je n'ai pas envie de me faire des amis, je veux juste rentrer chez moi gratuitement.

L'automobile s'engage sur l'autoroute Robert-Bourassa lorsque mon cellulaire vibre dans ma sacoche. Je regarde l'afficheur : Stéphane Roy. Mon père. Intriguée, je réponds.

— Voyons, pourquoi tu m'appelles à cette heure-là ?

— Ah, c'est vrai ! J'ai complètement oublié le décalage horaire ! Tu dormais ? s'enquiert-il à l'autre bout du fil.

Mon père a déménagé en France au début de l'année passée. C'est la quatrième fois que j'entends sa voix depuis. Les trois autres fois, c'était pour me demander si j'avais de l'argent à lui prêter.

— Non, l'assuré-je d'un ton sec. Je sors des bars. Qu'est-ce qu'il y a ?

Je n'ai pas envie que la conversation s'éternise. Sinon, ça va finir en dispute. En avant, les gars font semblant de ne pas écouter.

— J'ai une mauvaise nouvelle.

Quoi encore ? Il s'est fait saisir ses meubles ? Son char ? Ses créanciers le menacent ? Il doit revenir au Québec et il se cherche une place où dormir ?

— C'est ton grand-père, Émile, continue-t-il. Il est mort. C'est arrivé il y a deux ou trois jours, je pense.

Mon cœur manque un battement. Je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu. Mon grand-père ? Grand-papa Émile ? Mort ? Ça fait une éternité que je n'ai pas entendu son nom. Mes muscles sont tendus, ma bouche est grande ouverte. Je ne sais pas quoi dire, quoi ressentir. Mon père poursuit :

— Ses funérailles ont lieu... bah aujourd'hui, techniquement. Ta grand-mère m'a dit que la cérémonie commencerait vers 14 h, à Amos.

Je l'entends à peine. Un flux de souvenirs remonte. De beaux souvenirs. Je fixe mes pieds, à la recherche d'un point de repère. La nouvelle me déstabilise beaucoup plus que je ne l'aurais cru.

— Penses-tu que tu pourrais y aller ? J'aurais besoin que tu récupères quelques documents pour la succession...

Je fronce les sourcils, raccroche et range mon téléphone. J'ai soudain un goût de bile au fond de la gorge. Qui n'est pas dû à l'alcool.

Chapitre 2

13 janvier 2018

Québec

Je peine à rester éveillée. Ça fait trois cafés que je prends sur la route, mais ça ne semble pas suffisant. Je vais devoir m'arrêter à la prochaine sortie ; cette fois, je me prendrai carrément une GURU. Il me reste encore cinq heures à conduire... Une chance qu'il fait beau.

La veille, ou plutôt la nuit passée, les gars m'ont ramenée chez moi sans demander quoi que ce soit. Pas de questions sur ma conversation téléphonique. Aucune tentative de se faufiler dans mon appartement ou même d'échanger nos numéros de téléphone. Le *fan* des Canadiens s'est contenté de m'ajouter sur Facebook et de m'envoyer un message d'invitation dans lequel il précisait que si je ne voulais pas l'autoriser dans mon réseau, il comprendrait.

Deux bons gars timides. Je me sens presque mal d'avoir profité de leur gentillesse. J'aurais peut-être dû leur offrir de l'argent ? Non, ils ne l'auraient pas accepté, de toute façon.

J'ai laissé mes clés à Valérie. Quand je suis partie, vers 6 h, elle ronflait dans mon lit, son oreiller couvert de bave. Une vraie épave. Je n'ai pas osé la réveiller pour la prévenir de mon départ, elle me textera sûrement lorsqu'elle constatera mon absence. J'ai aussi la flemme de lui expliquer pourquoi je m'en vais en Abitibi.

Mon grand-père Émile est mort.

Je ne sais même pas de quoi. J'aurais pu demander à mon père, mais je lui avais raccroché au nez trop vite.

Je n'ai pas vu mes grands-parents paternels depuis presque 20 ans. Si je me rappelle bien, j'avais sept ans quand mes irresponsables parents ont quitté Amos pour toujours. Je faisais partie de leurs

bagages.

Pour plusieurs raisons, je n'ai jamais osé retourner chez Lyne et Émile. D'abord, parce qu'ils habitent trop loin. De Québec, le GPS indique que ça prend neuf heures, se rendre à Amos. Puis, parce que j'ai honte. J'aurais dû aller les visiter durant mon adolescence, dès que j'ai eu l'argent de poche nécessaire pour me payer un billet d'autobus. J'aurais pu au moins les appeler, prendre des nouvelles. Mais je ne l'ai jamais fait. Par égoïsme, peut-être. Ou par manque de temps. Grandir avec des parents absents, ce n'est pas toujours évident. J'ai bien failli mal tourner. Plus d'une fois. Heureusement que j'ai eu de bons amis au secondaire et au cégep.

Mes souvenirs d'enfance me rappellent que j'ai aussi d'excellents grands-parents. S'ils avaient eu mes coordonnées, ils auraient sûrement pu m'aider lors des moments plus difficiles. Je n'en ai pas la preuve, mais je suis persuadée que Stéphane a tout fait pour qu'ils ne puissent pas me contacter. Il aurait fallu que j'entame les démarches moi-même.

Je suis triste parce que mon grand-père est décédé et je suis nerveuse parce que je vais revoir ma grand-mère. Que va-t-elle penser de moi ? Dans un moment pareil, a-t-elle seulement envie de voir sa petite-fille ingrate ?

J'avale la dernière gorgée de mon café. Je grimace ; elle était vraiment tiède. Je déteste le café tiède.

Pour changer le goût, j'allume une cigarette. Ça aussi, en quelque sorte, ça m'aide à garder les yeux ouverts.

...

Il est passé 15 h 30 quand je m'arrête enfin devant la cathédrale Sainte-Thérèse-d'Avila, à Amos, où la cérémonie est censée avoir lieu. Je suis clairement en retard, mais je n'ai pas pu faire mieux. J'ai l'impression d'avoir autant d'énergie qu'un iPhone après 24 heures sans recharge.

Je ne trouve personne à l'intérieur. J'arrive trop tard. À l'extérieur, je n'aperçois aucun cimetière. De l'autre côté de la rue, un vieux

monsieur assis sur un banc remarque mon embarras et m'interpelle :

— Vous cherchez quelque chose, mademoiselle ?

Je lui explique que je suis venue pour les funérailles de mon grand-père, Émile Roy. Il écarquille les yeux, pince les lèvres.

— Oh mon Dieu... marmonne-t-il en secouant la tête. Toutes mes sympathies. C'était un des bons, Émile. C'est une tragédie, ce qui s'est passé...

— Merci, m'sieur... Je sais que j'ai manqué la cérémonie, mais...

— Ça fait à peu près une demi-heure qu'ils sont partis le mettre au caveau, dit-il, devinant où je voulais en venir. Le cimetière est à quelques minutes d'ici, au sud-est de la ville. C'est sur la route 111, vous pouvez pas le manquer.

Je le remercie et cours à ma voiture. Avec un peu de chance, je serai là-bas juste à temps.

À l'entrée du cimetière, je croise un curé. Supposant qu'il s'agit du prêtre désigné d'office pour l'enterrement de mon grand-père, je le salue ; il m'apprend que tout est déjà terminé, que les gens sont allés manger dans un buffet tout près, mais m'indique du doigt où je pourrai trouver le caveau funéraire. Il m'offre ses condoléances même s'il ignore qui je suis, puis ajoute que la femme et un ami du défunt sont encore là-bas.

Mon cœur bat la chamade tandis que je marche en direction de deux silhouettes en train de se recueillir à l'endroit désigné par le prêtre. Devant le grillage menant au caveau souterrain, une dame habillée en noir pleure en silence, accompagnée d'un grand homme moustachu qui la tient par les épaules. Coupés du monde extérieur par leur tristesse, ils ne m'entendent pas venir.

Ma grand-mère Lyne a vieilli, certes, mais elle n'a pas beaucoup changé. Ses traits déformés par le chagrin n'arrivent pas à l'enlaidir, elle dégage toujours autant de bonté. Ses larmes sont contagieuses, mes yeux deviennent de plus en plus humides à mesure que je m'approche d'elle. L'homme me remarque en premier ; il signale ma présence à son amie.

— Mes... mes sympathies, madame, balbutié-je lorsqu'elle plante son regard dans le mien.

Je tremble, je ne sais pas comment me tenir. Est-ce que j'ai le droit de pleurer ?

— Merci beaucoup, dit-elle d'une voix chevrotante. Vous... Vous connaissiez Émile ?

Elle ne me reconnaît pas. Bien sûr. Comment le pourrait-elle ? J'hésite avant de répondre. Peut-être que je devrais faire semblant de rien, inventer un mensonge, repartir pour Québec et tenter d'oublier toute cette histoire.

— C'est... c'est moi, grand-maman. Anna. Ça fait longtemps...

Lyne prend quelques secondes avant de saisir la portée de mes propos. Elle m'inspecte de la tête aux pieds, plaque une main contre sa bouche. Un grand pli se forme sur son front. Elle échappe un sanglot et s'approche. Elle tremble ; moi aussi.

— Anna..., finit-elle par susurrer. Anna, ma p'tite-fille... C'est vraiment toi ?

Je me contente de renifler et de hocher la tête. Ça y est, je pleure.

Ma grand-mère m'enlace. Elle sent toujours aussi bon. Son parfum unique suffit à me faire remonter dans le temps, à me remémorer tout l'amour que je ressentais pour elle quand j'étais petite.

— Grand-maman... Je m'excuse... Je...

— Oh, Anna... Si Émile était là...

Nous sanglotons ensemble, partageons notre chagrin. Pour le moment, il est inutile de parler davantage.

J'ai bien fait de venir.

Chapitre 3

13 janvier 2018

Amos, Abitibi-Témiscamingue

Lyne me sert une grande tasse de café fumant et prend place sur la chaise d'en face.

Après nos retrouvailles au cimetière, ma grand-mère m'a présenté Donald, l'homme qui l'accompagnait, un des meilleurs amis d'Émile. Elle m'a ensuite offert de passer chez elle pour rattraper le temps perdu. Elle n'avait pas du tout envie de rejoindre les autres au buffet. « J'en ai plein le dos de recevoir des sympathies », a-t-elle dit. J'ai accepté avec joie.

La cuisine et la salle à manger n'ont pas changé. Je reconnais certaines odeurs, aussi. Je me rappelle bien l'armoire en bois sculptée par Émile, à côté du réfrigérateur ; à l'époque, j'essayais toujours d'y trouver les fameux biscuits maison de grand-maman. Quand je me faisais prendre, soit mon père me grondait, soit Lyne me disait gentiment qu'on devait les garder pour le dessert, soit mon grand-père me laissait faire avec un sourire en coin.

Cette maison renferme énormément de souvenirs enfouis quelque part dans mon inconscient. Je n'y ai pas mis les pieds depuis presque deux décennies, mais je m'y sens comme chez moi.

Le café est bien meilleur que tous ceux que j'ai bus sur la route. Peut-être parce que je prends davantage le temps de le déguster. J'essaie de ne pas parler trop près du visage de ma grand-mère ; cigarettes et caféine ne sont pas le meilleur *combo* pour une haleine fraîche. J'aurais dû acheter un paquet de gomme.

— Qu'est-ce que tu deviens, ma belle ? demande-t-elle en laissant tomber un cube de sucre dans sa tasse. Tu habites où, aujourd'hui ?

— Québec. Je vais à l'Université Laval. J'étudie en journalisme.

— Oh ! C'est vrai que t'étais toujours très curieuse, plus jeune. Bon choix.

— Je tripe pas sur les études, par contre. Les cours sont... Disons que j'aimerais mieux apprendre direct sur le terrain. Je veux devenir reporter internationale, comme Pierre Perrin¹. C'est en voyageant que je vais apprendre le plus. La théorie, ça sert à rien si on peut pas la mettre en pratique. Mais bon, il me reste juste deux sessions, fait que...

Ma grand-mère me regarde avec des yeux doux, le menton soutenu par une paume. Elle ignore assurément qui est Pierre Perrin et doit trouver ma fougue adorable. Je sens mon visage s'empourprer.

— T'es vraiment devenue une belle femme, remarque-t-elle en souriant.

— Arrête, j'ai vu des photos de toi plus jeune accrochées au mur, dans le hall d'entrée. Tu me torches ben raide.

— C'est juste à cause de l'effet noir et blanc, rétorque-t-elle avec un clin d'œil.

Nous échangeons un rire bref, prenons chacune une gorgée. Lyne me pose une nouvelle question, cette fois avec un air un peu plus grave :

— Et Stéphane ? Comment il va ?

— Il... Il est rendu en France. À Lyon, je pense. C'est lui qui m'a appris, pour grand-papa... J'imagine qu'il va bien.

— Tu ne lui parles pas souvent ?

Je ressens un léger malaise, comme chaque fois qu'on m'interroge sur mon père.

— Non... Il vit sa vie, je vis la mienne. Tu le connais.

— C'est comme ça depuis longtemps ?

— Quand même.

Mieux vaut rester vague, éviter de donner des détails. Je ne veux pas lui dire que son fils pourrait facilement gagner le prix du pire père du XXI^e siècle. Elle se sentirait mal de ne pas avoir été là pour moi.

— Et ta mère ?

Lyne ne me regarde plus dans les yeux. J'en déduis qu'elle croit marcher sur un terrain miné. Ma mère avait en quelque sorte été l'élément déclencheur de l'exil de Stéphane. Elle ne s'était jamais bien entendu avec mes grands-parents. Quand je suis née, mes parents avaient 16 et 17 ans. L'avortement n'était pas une option. Lyne et Émile s'étaient occupés de moi avec grand plaisir ; mes parents, eux, n'avaient jamais voulu s'acquitter de leurs responsabilités. Cela avait engendré des frictions. Des frictions que j'imaginais stupides et qui avaient dégénéré.

— Elle est encore à l'hôpital. Ça fait un bout que je lui ai pas rendu visite.

— À l'hôpital ? s'exclame ma grand-mère, sincèrement surprise. Qu'est-ce qui lui est arrivée ?

— Tu... tu savais pas ? Maman est tombée malade en 2005. Syndrome cérébral organique. Une intoxication à l'encéphale. Elle... elle est très confuse. Elle délire souvent. C'est rare qu'elle me reconnâit, quand je vais la voir.

Lyne baisse la tête, la secoue lentement.

— Pourquoi il ne m'a pas dit ça ? marmonne-t-elle, faisant sûrement référence à Stéphane.

Elle avale une autre gorgée, puis lève son regard sur moi.

— Je suis désolée, Anna. Ça n'a vraiment pas dû être facile... Si j'avais... si *on* avait su !

Je pose une main sur son avant-bras pour la rassurer.

— Arrête, grand-maman. Moi, ça va. J'ai pas à me plaindre. Et j'suis contente de te revoir.

Elle sourit, pose son autre main sur la mienne. Comment un bon à rien comme Stéphane peut-il être la progéniture d'une femme aussi douce ?

— Émile serait tellement content que tu sois là.

Minute de silence. J'ai l'impression que mon grand-père est dans la pièce d'à côté, en train de nous épier. Je me râcle la gorge, gratte ma nuque, puis j'ose enfin aborder le sujet de sa mort :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Stéphane ne t'a rien dit ? (Elle pousse un soupir.) Bien sûr qu'il ne t'a rien dit...

Lyne passe une main dans ses cheveux gris, ferme les yeux. Son visage s'assombrit. J'ai l'impression qu'elle retient des larmes.

— Il s'est suicidé, chérie.

Je plaque mon dos contre le dossier de ma chaise. Je regrette aussitôt ma question.

— Dans son atelier... poursuit-elle. Il a fait ça dans l'atelier. Je l'ai trouvé mercredi matin... C'était horrible. Il...

— Je m'excuse, grand-maman. Je ne voulais pas...

— Tu as le droit de savoir, rétorque-t-elle en se frottant un œil. Il... Il n'était plus le même, Anna. Ça faisait presque une semaine qu'il était vraiment bizarre. Je ne le reconnaissais plus. J'ai aucune idée de ce qui s'est passé. Je... Je me doute que c'est pas de ma faute, mais...

Elle se lève et prend une boîte de mouchoirs sur le comptoir de la cuisine. Après s'être mouchée, elle poursuit :

— Un homme est venu ici en soirée, jeudi de la semaine passée. Un Indien. Je ne le connaissais pas. Il voulait voir Émile, disait que c'était urgent. J'ai tout de suite trouvé ça étrange. Émile avait l'air de savoir qui c'était. Ils ont jase dehors, en privé. Ça brassait. Je les observais par la fenêtre, en faisant semblant de laver la vaisselle. Ton grand-père n'avait pas l'air content pantoute. Quand il est rentré, il m'a annoncé qu'il devait partir et qu'il serait de retour probablement le lendemain matin. Je lui ai demandé ce qui se passait, mais il ne m'a jamais répondu. Je ne l'avais jamais vu comme ça.

Ses yeux bleus sont vides, comme si elle revivait ses souvenirs en direct. Les bras croisés et le dos courbé, ses hanches sont appuyées contre le comptoir. Son récit m'intrigue.

— Il a même pas dit où il allait ?

— Non, répond ma grand-mère à voix basse. L'Indien n'était pas d'Amos, en tout cas, sinon je l'aurais reconnu. Ils sont peut-être allés à la réserve... même si je ne vois pas pourquoi Émile se serait rendu là-bas. Il n'est pas revenu avant le surlendemain. J'étais morte d'inquiétude, j'ai failli appeler la police. J'aurais peut-être dû, d'ailleurs...

Elle se rassoit à table, reprend son café pour le siroter.

— À son retour, il était pas comme d'habitude... Je l'ai bombardé de questions, je lui ai crié après, je l'ai harcelé pour savoir ce qui s'était passé. Je voulais qu'il comprenne à quel point j'avais eu peur. Rien. Il n'a jamais voulu reparler de ça.

Elle marque une pause ; je n'ose pas prononcer un mot.

— Il ne me disait plus rien, Anna, reprend-elle, les sourcils froncés. Il ne mangeait plus, non plus. Je voyais bien qu'il avait faim, son ventre n'arrêtait pas de gargouiller, mais il refusait d'avaler quoi que ce soit. Il se mâchouillait les lèvres sans arrêt. Pendant *cinq* jours. Cinq jours ! J'ai voulu l'emmener chez le docteur, mais il a refusé. Il ne voulait voir personne. Il ne voulait pas non plus que je l'approche. J'étais en train de virer folle...

Lyne fixe le fond de sa tasse comme si elle y cherchait la volonté de poursuivre.

— La nuit avant qu'il... avant qu'il meure... On était dans le lit. J'arrivais pas à dormir. Il était passé minuit. Un moment donné, je l'ai entendu se redresser. Il était assis juste à côté de moi. Je sais pas pourquoi, Anna... mais il est resté là pendant cinq bonnes minutes sans bouger. Pis je *sais* qu'il me fixait. Je ne peux pas en être sûre parce que j'étais dos à lui, mais je *sentais* son regard sur moi. J'étais pas capable de bouger, je n'avais pas le courage de me retourner. J'ai fermé les yeux en priant qu'il arrête, qu'il se recouche pis qu'il dorme... J'avais la chienne, pis je comprenais même pas pourquoi. Je l'entendais se mordiller les lèvres...

Son récit me paralyse. Le simple fait de le raconter la terrifie, je le vois bien. Est-ce qu'il s'agit simplement du fruit de son imagination ? Non, je ne pense pas. Ses traits crispés ne mentent pas. Ma grand-mère a peur.

Ses yeux recommencent à rougir. La tristesse veut reprendre le dessus. Lyne sanglote, croise ses bras sur la table et plonge son visage entre eux.

— Oh, Émile... Bon Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je me lève, contourne le meuble et enlace ma grand-mère par derrière pour tenter de la consoler.

— Le lendemain matin, il était mort..., continue-t-elle à voix basse. Il y avait du sang partout, Anna. Partout... Je...

Je la serre plus fort, l'incite à ne plus parler.

— T'as eu une grosse journée, grand-maman..., lui soufflé-je près de l'oreille. Faudrait que tu te reposes.

Elle se défait doucement de mon emprise, acquiesce d'un hochement de tête.

— T'as raison, chérie. Est-ce que tu veux dormir ici ? Y'a des pâtés à la viande dans le frigidaire pour souper.

Impossible que je retourne à Québec ce soir. Je me tuerais sur la route. J'ai déjà de la misère à tenir sur mes jambes... J'accepte donc son offre. Cela me permettra aussi de veiller sur elle. Ça me crève le cœur de la voir comme ça.

Je l'aide à se relever, puis l'escorte à l'étage. L'escalier grince autant qu'à l'époque. Quand j'étais petite et que je n'arrivais pas à dormir, ce son me rassurait ; il me confirmait que je n'étais pas seule dans la maison, que mes grands-parents étaient tout près.

Du coin de l'œil, je repère des portraits de famille sur les murs. J'essaie d'éviter de les observer.

J'amène Lyne à sa chambre. Elle me dit que je peux prendre l'ancien lit de Stéphane, en bas.

— Bonne nuit, ma p'tite-fille, ajoute-t-elle en ouvrant sa garde-robe, probablement pour enfiler une jaquette. J'suis vraiment contente que tu sois là. J't'aime fort.

— Moi aussi. Bonne nuit, grand-maman.

Je ferme la porte derrière moi et redescends les marches pour aller grignoter.

Tandis que je mange un pâté réchauffé, les mots de ma grand-mère me reviennent en tête.

« J'avais la chienne, pis je comprenais même pas pourquoi. Je l'entendais se mordiller les lèvres... »

1. Journaliste indépendant ayant remporté plusieurs prix et réalisé de nombreux reportages internationaux, dont un portant sur les derniers peuples nomades à travers le monde. Il a été le mentor du célèbre auteur de polars Jean-Christophe

Grangé.

Chapitre 4

Il fait nuit, c'est la pleine lune. Le ciel est dépourvu d'étoiles. Je suis dans une forêt, entourée de conifères. La neige me monte jusqu'aux mollets ; je constate que je ne porte pas de bottes. Pas de manteau non plus. Je n'ai qu'un t-shirt et des jeans troués. Pourtant, je n'ai pas froid.

J'entends des hiboux hululer au loin. Le vent siffle et fait voler la neige poudreuse.

J'aperçois, à quelques dizaines de mètres devant, une lueur bleutée. Elle m'attire, je me peux m'empêcher de m'en approcher. Elle est mon unique repère.

Plus j'avance, plus j'ai l'impression qu'on m'observe. Des animaux, sûrement. Les hiboux, depuis leur cachette invisible, hululent plus fort.

Je découvre la source de la lumière, à quelques pas de moi. À cette distance, on dirait un gros joyau, de la taille d'une orange. Il repose sur une souche d'arbre tranché à la base. La coupe semble nette et précise ; rien à voir avec un phénomène naturel.

Une senteur singulière s'infiltre dans mes narines. Une odeur répugnante, fétide. Provient-elle du joyau ? Cela ne m'empêche pas de vouloir prendre l'étrange objet dans mes mains.

Maintenant que je suis tout près, je comprends qu'il ne s'agit pas d'une pierre précieuse, loin de là. J'avais déjà aperçu une telle chose dans des films et illustrée dans divers bouquins, mais je n'en avais jamais vu en vrai.

C'est un cœur. Un cœur humain, peut-être.

Il n'est toutefois pas de la bonne couleur. Comme la lumière qui en émane, il est bleu clair, presque translucide. J'ai l'impression qu'il est

constitué de glace. Je peux y discerner mon reflet.

Je tends la main ; le cœur est effectivement froid, très froid. Des frissons parcourent mon bras. Si je peux percevoir sa température, pourquoi n'est-ce pas aussi le cas avec la neige ?

Mon doigt touche la surface gelée de la source de lumière.

Le vent souffle encore plus fort. Je n'entends plus les hiboux, mais des bruits sismiques parviennent à mes oreilles, comme si des arbres se fracassaient au sol. J'ai l'impression que la terre tremble, de façon presque imperceptible.

Mon intuition me dicte de m'emparer du cœur. Je le prends à deux mains et tourne les talons.

La lueur bleutée me permet de distinguer des silhouettes perchées sur les branches des arbres autour de moi. Les pupilles scintillantes de dizaines d'oiseaux sombres me fixent. Ce ne sont pas des hiboux. Ils restent immobiles, mais leur tête pivote à mesure que j'avance. Entre deux troncs, je vois les yeux brillants d'un autre animal. Il est plus grand, plus massif. Un orignal, peut-être ?

Quelque chose vibre sur ma cuisse. Je plonge une main dans ma poche, en sors mon cellulaire. Quelqu'un m'appelle. *Numéro inconnu*. Je réponds.

— Va-t'en tout de suite, Anna ! T'aurais jamais dû venir ici !

La voix d'homme m'est familière.

— Cours ! Cours, j'te dis !

C'est Émile. Mon grand-père. Comment peut-il me parler ? Il est mort !

— Cours, pis regarde surtout pas en arrière !

J'entends encore un arbre chuter au loin. Puis un autre. Et encore un autre. Les bruits s'enchaînent de plus en plus vite, semblent de moins en moins éloignés.

Une idée aberrante me traverse l'esprit. Les arbres ne tombent pas seuls. *Quelque chose* les déracine au fur et à mesure. *Quelque chose* de si gigantesque qu'il n'a pas le choix de semer la destruction pour avancer. Et cette *chose* s'approche. Dangereusement.

Les oiseaux voyeurs croassent en dissonance. Le gros mammifère

disparaît dans les ténèbres.

L'odeur nauséabonde est transportée par les bourrasques de vent, elle empoisonne l'air. Elle devient insupportable.

J'échappe mon téléphone portable. Je veux fuir, suivre dans les bois la bête qui m'épiait, mais je n'arrive plus à bouger mes jambes. La neige s'est solidifiée, elle a capturé mes pieds. Je lâche le cœur bleu, tente de me tirer de là, en vain.

La *chose* approche, la terre glacée vibre à chacun de ses pas.

La puanteur ambiante est si infecte que je me vomis dessus. La mixture poisseuse se mêle à ma chevelure, tache mes vêtements. Je n'arrive pas à m'arrêter.

Tous mes membres sont paralysés. La neige m'ensevelit, m'engourdit. Mes relents gastriques se mêlent à la poudre blanche.

Bientôt, la *chose* sera tout près. Mais j'obéis à mon grand-père.

Je ne regarde pas en arrière.

...

14 janvier 2018

Amos, Abitibi-Témiscamingue

Je me réveille en sursaut, en sueur. Mon lit est trempé, mon *hoodie* servant de pyjama aussi. Par réflexe, j'allume la lampe de chevet.

Je reconnais l'ancienne chambre de mon père, avec ses posters de groupes punks des années 90 et de Shania Twain en tenue de *cowgirl*. Je devine que la chanteuse de *The Woman in Me* n'est pas là pour son talent musical.

Mes grands-parents avaient laissé l'aménagement de la pièce tel quel, pensant probablement qu'un jour, leur fils reviendrait. Ils nettoyaient la chambre sans bouger quoi que ce soit depuis près de 20 ans. Ça me fait de la peine.

Je sais que j'ai fait un cauchemar, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Ce devait être terrible ; mon cœur palpite encore anormalement vite. Sur le mur, l'horloge de Dragon Ball indique 4 h. Mes yeux ne se refermeront pas de sitôt ; après tout, je me suis

couchée tout de suite après souper pour rattraper mon manque de sommeil.

Qu'est-ce que je peux bien faire ? Je ne vais pas partir comme une sauvage, je vais au moins attendre que ma grand-mère se réveille pour déjeuner avec elle. Je m'empare de mon cellulaire. Pas de réseau, et je ne connais pas le mot de passe Wi-Fi. Mon ordinateur portable est resté chez moi ; la session vient de commencer, je n'ai pas grand-chose à étudier. Pourquoi n'ai-je pas emporté de livre ?

Je sors du lit et de la chambre sur la pointe des pieds. Je traverse le couloir du rez-de-chaussée, arrive devant la porte menant au sous-sol. C'est là que se situe l'atelier de mon grandpère. C'est là qu'il s'est enlevé la vie.

La poignée tourne difficilement, les charnières grincent. J'allume la lumière et je descends l'escalier. À droite, un petit salon dans lequel je jouais souvent quand j'étais enfant. À gauche, une autre porte fermée. Celle de l'atelier.

Je me sens stupide d'avoir cru que j'y découvrirais des traces de sang séché. Bien sûr, on avait déjà tout nettoyé. Ça sent encore les produits chimiques.

Mon grand-père passait la majorité de son temps dans cette pièce. Artisan, il confectionnait des meubles et toutes sortes d'autres objets pour gagner sa vie. Il m'avait créé un nombre impressionnant de jouets. À l'époque, il était le Toys R Us d'Amos.

Je reconnais plusieurs éléments du décor. La vaste table de travail d'Émile, encore pleine de bran de scie. Un cheval à bascule en bois que je ne me fatiguais jamais de chevaucher, quand mon grand-père devait me garder seul et m'enfermait avec lui pour travailler. Un pantin au long nez, que j'avais moi-même peinturé, assis sur une étagère ; les couleurs de sa salopette et de son gilet ne s'agencent pas du tout. Un grand coffre à outils jaune gît par terre, ouvert, remplis d'instruments dont j'ignore l'utilité. Sur le mur, une photo encadrée de ma grand-mère alors qu'elle était enceinte, accompagnée d'une autre de moi, bébé.

Puis, la pièce maîtresse.

Un caribou grandeur nature en bois, entièrement sculpté et peint

par mon grand-père, trône près de projets inachevés. Sur les bois du cervidé est perché un autre animal de la même matière, une corneille aux ailes déployées. Cette œuvre m'a toujours fascinée. Les animaux ont presque l'air vivants. Émile disait souvent qu'après Lyne, Stéphane et moi, cette sculpture était ce qu'il avait de plus précieux. Je me souviens encore de ce qu'il ne cessait de me répéter : « *Quand je me sens mal, je leur parle. Ça me fait du bien. Ils écoutent, Anna. Si un jour tu es triste, n'hésite pas à venir les voir.* »

Il ne mentait pas. Je l'avais souvent surpris en train de leur chuchoter, mais je n'avais jamais osé l'imiter.

C'est drôle, ces souvenirs qui ressurgissent. Ma présence dans cette maison stimule ma mémoire, elle me permet de fouiller les archives de mon hippocampe.

Je pose une main sur le museau du caribou, le scrute un moment. On dirait qu'il me regarde aussi. Je glisse ma main le long de son cou, touche son col texturé, baisse les yeux pour voir les détails de ses pattes. L'animal repose sur un socle rectangulaire peint en blanc.

Je remarque une fissure par terre, sous le coin du piédestal. Mes doigts s'y insèrent ; ce n'est pas une simple fente dans le plancher. En plus, cette section du sol est plus égratignée que le reste, comme si le pied de la sculpture s'y frottait souvent. Quelqu'un doit avoir bougé le caribou récemment.

J'appuie mon corps contre celui du mammifère et pousse. Ayoye, il est lourd... et je ne veux pas le faire basculer. Je finis par réussir à le glisser de quelques pieds. L'œuvre camouflait une trappe. Elle n'est pas verrouillée ; je m'empresse de l'ouvrir.

Qu'est-ce que mon grand-père dissimulait là-dedans ? Pourquoi le socle du caribou ne cachait-il pas la trappe au complet ? Est-ce que quelqu'un y a accédé et, pour une obscure raison, n'a pas eu le temps de remettre l'œuvre en place ?

Une boîte de carton poussiéreuse, et couverte de traces de doigts, repose au fond du trou. Heureusement, elle n'est pas trop pesante. Je tremble en retirant son couvercle. Est-ce que c'est correct, ce que je fais là ? Ai-je le droit de fouiller ainsi dans les affaires de mon grand-

père ? Il avait clairement placé cette boîte ici pour que personne ne la trouve...

Un vêtement noir élimé, plié, pourvu d'un col blanc. Une soutane de prêtre. Qu'est-ce que ça fait là ?

Un chapelet, une bible de poche, quelques vieilles photos.

J'en prends une au hasard. J'y vois un groupe d'enfants autochtones, alignés devant l'appareil. Aucun ne sourit. Leurs cheveux sont coupés très courts, leurs visages semblent sales. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Derrière eux se dressent une demi-douzaine de religieuses, ainsi que quelques prêtres.

Au verso, quelqu'un avait inscrit au feutre : *Saint-Marc-deFiguery, novembre 1972.*

J'approche la photographie de mes yeux, comme si j'étais myope. Après quelques secondes, je reconnais l'un des hommes religieux. Il est plus jeune, plus mince, plus chevelu, moins souriant, mais c'est bel et bien lui.

C'est Émile Roy, mon grand-père. En 1972, il avait été prêtre dans un pensionnat indien.

Chapitre 5

14 janvier 2018

Amos, Abitibi-Témiscamingue

Dix mille questions s'entrecroisent dans ma tête, mais les vapeurs odorantes des œufs et du bacon que ma grand-mère vient de me concocter me poussent à prendre quelques bouchées avant de parler.

— On dirait que tu n'as rien mangé depuis des jours ! s'exclame Lyne, ravie de constater que sa cuisine me comble.

— J'suis incapable de cuire du bacon comme du monde, fait que j'en achète toujours qui va au micro-ondes, expliqué-je tout en mâchant, une main devant la bouche. Hostie que c'est meilleur de même !

Ma grand-mère glousse et prend une gorgée de lait au chocolat. Elle est adorable, avec sa jaquette et ses pantoufles en tête de chat. Moi, je ne dois pas être belle à voir. Faudrait vraiment que je prenne une douche. J'ai l'impression de sentir aussi bon que le fond de culotte de LeBron James après une partie contre les Golden State Warriors.

— Tu as bien dormi, au moins ?

— Oh oui, c'était parfait, mentis-je. Je me suis réveillée tôt, par contre. Est-ce que tu...

Je m'interromps et mords dans une tranche de pain, doutant que ce soit la bonne occasion pour discuter d'un sujet aussi sensible.

— Est-ce que j'ai quoi, chérie ?

Trop tard, je dois me lancer.

— Est-ce que... Est-ce que t'étais au courant que grand-papa avait déjà été prêtre ?

Les yeux ronds comme des prunes, elle ne paraît toutefois pas

choquée, juste surprise.

— Comment tu sais ça ?

Je sors de ma poche la photo que j'ai découverte à l'atelier, la dépose sur la table. Lyne la regarde un moment, hausse les sourcils et sourit. Elle pose un doigt sur le jeune visage d'Émile.

— Il était si beau...

Elle reste figée quelques instants, puis relève les yeux vers moi.

— T'as trouvé ça où ? Je ne savais même pas qu'Émile en avait encore...

— J'suis allée dans son atelier, à matin. Je m'y suis enfermée pendant des heures, le temps que tu te lèves...

J'ai peur de sa réaction. Loin de moi l'envie de la revoir triste. Son regard revient à la photographie, qu'elle fait glisser vers moi.

— Fallait bien que quelqu'un y retourne un moment donné... lâche-t-elle en soupirant. Moi, je ne suis pas prête. Je ne sais pas si je le serai un jour. Mais en tout cas, je suis contente que t'aies trouvé ça. C'est un beau souvenir. Tu peux la garder, si tu veux.

Je hoche la tête et fais dévier un peu le sujet.

— Papa m'avait jamais dit qu'Émile avait déjà été prêtre... Dans un pensionnat pour autochtones, en plus ! J'avais aucune idée qu'il y en avait encore dans les années 70...

— Celui de Saint-Marc a fermé en 73, me semble, répond ma grand-mère en croisant les bras. Ton grand-père m'a rencontrée juste avant d'y aller.

Je peux lire sur son visage l'émotion qui la gagne. Contrairement à la veille, les souvenirs qu'elle revit sont sûrement heureux, agréables. Elle poursuit :

— On avait à peu près ton âge. Je pense qu'il est vite tombé amoureux de moi. Je le faisais regretter d'avoir reçu son sacrement. Je faisais exprès de tourner autour, de l'achaler... Il détestait pas ça. Il était pas fait en bois ! Mais en 71, il a voulu me fuir. Il ne voulait pas renoncer à ses vœux. Pas encore, en tout cas. Pour se tester, il s'est engagé avec les bonnes sœurs pis les oblats au pensionnat de Saint-Marc. Quand il est revenu — c'était au début de l'été, en 73 — il a

tout abandonné. Il a lâché sa Bible, pis il m'a mariée.

Elle prend une grande inspiration par la bouche.

— Ce qu'il a vécu, au pensionnat..., d'après moi c'est ça qui l'a vraiment convaincu de renoncer à sa soutane.

Mes connaissances au sujet des internats indiens sont très minces, mais j'ai déjà entendu parler des scandales concernant certains « hommes de Dieu » ayant profité de leur autorité pour assouvir leurs besoins les plus sordides. Les conditions de vie des jeunes étaient ignobles. Le but, c'était d'assimiler complètement les enfants autochtones, de les forcer à renier les coutumes de leurs ancêtres, d'embrasser celles des Occidentaux. On les traitait comme des sauvages, des semi-humains. Mon grand-père avait participé à ça ?

— Il ne m'en a jamais parlé, t'sé, continue Lyne. De ce qui s'est passé, de ce qu'il a vécu là-dedans. Pis je trouvais ça correct. J'étais déjà ben contente qu'il fasse sa vie avec moi.

Elle esquisse un sourire, puis poursuit :

— Ça ne devait pas être beau, là-bas, parce qu'avant le pensionnat, il résistait quand même pas pire à mes charmes, le p'tit maudit. Après, je pense qu'il n'a plus jamais prié. Même moi, j'suis allée à l'église plus souvent que lui !

— Je savais rien de tout ça.

— Normal, même ton père n'est pas au courant ! Ce n'est pas quelque chose dont Émile aimait parler. On évitait le sujet.

Nous demeurons muettes un moment. Une idée folle me vient alors que je dévore mes œufs brouillés.

— L'Amérindien qui est venu voir grand-papa, la semaine passée... Tu crois pas que ça pourrait être un des anciens du pensionnat ?

Lyne réfléchit, se gratte le menton.

— Non, je ne pense pas. Il était trop vieux. Il avait environ l'âge de ton grand-père, peut-être un tout petit peu plus jeune. Un méchant phénomène.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ses cheveux étaient encore plus longs que les tiens, attachés en queue de cheval. Mais ils étaient sales. Ses vêtements aussi. Pis sa

face... Toute sèche, craquelée, les yeux exorbités comme s'il venait de voir un fantôme. Ou qu'il avait pris j'sais pas quelle drogue, ce qui serait sûrement plus probable. J'ai aussi vu qu'il avait des tatouages bizarres dans le cou... Peut-être des affaires de gang. Il ne m'inspirait pas confiance, mettons. Je n'arrête pas de me demander ce qu'il voulait à Émile...

J'ai un *feeling* que cet homme appartient au passé de mon grand-père, un fragment de sa vie auquel Lyne n'a pas participé. Je suis sûre qu'il a un lien avec le pensionnat. Je comprends qu'Émile ait voulu cacher ses anciennes affaires dans son atelier, mais pourquoi les photos que j'ai trouvées ne montrent-elles que des scènes de cette époque ? Tout est daté de 1971, 1972 et 1973. Pourquoi n'y a-t-il pas un quelconque souvenir datant d'avant cet exil temporaire à Saint-Marc-de-Figuery ? Je devine que mon grand-père a vécu des événements troublants là-bas et qu'il a voulu les oublier ; le contraire aurait été louche. Mais justement, cette période — celle du pensionnat — semble la plus sombre de sa vie ; est-ce que quelque chose en a ressurgi et l'a mené au suicide ?

— Aimerais-tu ça le savoir ? demandé-je sur un coup de tête.

— Hein ?

— Savoir ce qu'il voulait à grand-papa. L'Amérindien.

— Ben... Oui, c'est sûr, bafouille Lyne, confuse. Mais comment...

— Connais-tu du monde qui fréquentait grand-papa à l'époque du pensionnat ? D'autres prêtres, des oblats, des bonnes sœurs...

Pas question de repartir à Québec tout de suite. Tant pis pour mes cours lundi. La journaliste en moi n'est jamais loin, j'ai envie de mener ma propre enquête. Mon grand-père qui s'enlève la vie, ce n'est pas normal. Il n'avait pas le droit de laisser ma grand-mère seule. Pas sans bonne raison. Ça m'agace tellement que j'en oublie mon reste de bacon.

— J'imagine, oui..., répond Lyne, déstabilisée. Mais Anna, j'suis pas sûre que...

— Grand-maman, ç'a pas de bon sens, cette histoire-là, rétorqué-je. Faut que tu saches ce qui s'est vraiment passé. Pis j'vais t'aider. Mais pour ça, faut que je commence à fouiller quelque part...

Elle me regarde, prend le temps de peser le pour et le contre. Je crois deviner à quoi elle pense. Ma grand-mère veut découvrir ce qui s'est passé, sans quoi son deuil ne se terminerait peut-être jamais... Mais d'un autre côté, elle hésite à m'impliquer dans cette sordide affaire, elle ignore si c'est une bonne idée de déterrer le passé de son mari. Je reprends la parole :

— En connais-tu, des religieux encore en vie qui travaillaient avec lui ?

Elle hésite encore, mais sa curiosité finit par l'emporter. Ça doit être de famille.

— Il y a Ginette... sœur Ginette Bouchard. Elle était au pensionnat. Elle aussi, ça l'a changée.

— Tu sais où elle habite ?

— Elle est encore à Saint-Marc, sur l'avenue Beauregard, après le bureau de poste. C'est une maison isolée. Mais j'te préviens, Anna, elle n'a plus toute sa tête. Elle est seule depuis vraiment longtemps... J'suis pas sûre qu'elle va pouvoir t'apprendre quelque chose.

— Ça vaut la peine d'essayer. Personne d'autre ?

— Non, j'crois pas...

Je rebondis aussitôt :

— Pour le *fun*, l'Amérindien, tu te souviens à quoi ils ressemblaient, ses *tattoos* ?

— Mmm... Je l'ai vu vite... C'étaient des symboles bizarres. J'pourrais pas vraiment te les décrire.

— C'est pas grave. Juste de savoir qu'il a des *tattoos* dans le cou, ça va m'aider.

Je termine mon assiette, me lève de table et nettoie la vaisselle que j'ai salie. Lyne me regarde aller et devine mon intention :

— Tu pars tout de suite ?

— Pourquoi pas ? Tu m'as dit l'« avenue Beauregard », hein ?

— Oui, mais...

Je l'embrasse sur le front et tente de la rassurer :

— Je vais être revenue pour souper, OK ? Inquiète-toi pas pour moi. J'te promets que j'vais trouver pourquoi grand-papa a fait ça.

Elle ne réplique pas, mais je vois qu'elle est anxieuse. Elle va réussir à me faire douter si je reste plus longtemps. Dans le hall d'entrée, j'agrippe mes clés et mon manteau, puis enfile mes bottes d'hiver rouges. Je me maudis d'avoir oublié ma tuque et mes gants à Québec. J'ai sous-estimé le froid abitibien...

Ma grand-mère apparaît au bout du couloir.

— Sois prudente, d'accord ?

— Promis, grand-maman. À tantôt !

Je ferme la porte derrière moi et pénètre dans ma vieille Civic blanche qui aurait grandement besoin d'un nettoyage, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. J'ai tellement amassé de cochonneries que je ne vois même plus le tapis du côté passager. J'essaie de régler Google Maps sur mon cellulaire, mais aucun réseau n'est encore disponible. « Réseau le plus fiable au pays », mon cul... Je sors du coffre à gants un vieux GPS, insère sa prise dans l'allume-cigare, puis croise les doigts pour que l'appareil fonctionne encore. Hourra ! Ça marche ! Je pianote « Saint-Marc-de-Figuery », puis « avenue Beauregard » et j'inscris un numéro d'adresse au hasard. Je me trouve misérable d'être aussi dépendante de cette machine ; ma destination se situe à une trentaine de kilomètres seulement. Je devrais y être vers 11 h 15.

Ginette Bouchard... J'espère que t'es chez vous !

Chapitre 6

14 janvier 2018

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

C'est tout petit, ici. Difficile de se perdre, le village est constitué d'à peine 10 rues. Je repère facilement l'avenue Beauregard. Pourquoi ils appellent ça une avenue ? C'est minuscule ! perpendiculaire à la route 111. J'aperçois quelques maisons sur ma gauche, puis une seule à droite, plus loin. Sœur Bouchard ne doit pas avoir beaucoup de voisins immédiats. Je parie donc sur la maison de droite.

La peinture des murs est craquelée, la toiture semble sur le point de s'effondrer. L'automobile stationnée à l'avant est à peine visible, prisonnière d'un amoncellement de neige. On ne doit pas l'avoir conduite depuis des semaines. Je ne repère aucun numéro sur la maison, comme si la propriétaire ne voulait pas qu'on lui attribue une adresse. J'arrête ma voiture dans la rue, je coupe le moteur et je respire un bon coup.

Je frappe à la porte à trois reprises.

J'attends quelques secondes. Pas de réponse. Je ne perçois aucun bruit de l'autre côté. Tous les rideaux sont fermés, pas moyen de jeter un œil à l'intérieur.

Je cogne à nouveau, cette fois en hélant la dame par son nom.

Je m'apprête à inspecter les fenêtres lorsqu'enfin la porte s'ouvre.

Sœur Bouchard ressemble à une momie. Son visage est plissé, rugueux, parsemé de taches de vieillesse. Ses doigts posés sur la porte sont filiformes et arborent des ongles longs et jaunis. Certains sont cassés. Elle est vêtue d'une robe fleurie, et une croix dorée pend à son cou. Ses pieds nus et déformés par l'arthrite pointent vers des directions opposées. Une partie de ses cheveux de paille sont cachés

sous un grand chapeau burlesque, où sont accrochées diverses fleurs desséchées ; je crois reconnaître une rose, un lys... Les autres sont trop endommagées pour que je puisse les identifier. Tout chez cette femme évoque la sécheresse.

— Salut, la p'tite.

Je mesure presque une tête de plus qu'elle. Et même lorsqu'elle me parle, j'ai l'impression qu'elle manque de salive, que sa bouche est pâteuse. Sa voix est rocailleuse, profonde.

— Bonjour, je m'appelle Anna. Je suis la petite-fille d'Émile Roy. Vous êtes bien madame Bouchard ? Ginette Bouchard ?

Elle émet un grognement rauque, sa mâchoire sautille. Je prends ça pour un oui.

— Vous êtes au courant qu'Émile est... qu'il est décédé cette semaine ?

La vieille dame hausse les sourcils, ses yeux s'agrandissent ; un peu plus et j'entendais ses paupières craquer.

— Émile ? Il a crevé ? T'es sérieuse ?

Quelle classe. J'ai le goût de la gifler. Je me retiens et opine du chef en serrant les poings.

— Ah ben, poursuit sœur Bouchard. C'est plate, ça. Tu veux entrer ? Fait longtemps que j'ai pas eu de visite. J'ai d'la confiture de cerises, si tu veux. J'aime ben ça, les cerises.

Grand-maman avait raison, cette femme est sénile. Je dois toutefois l'interroger quand même. J'accepte son offre, mais je garde mon manteau.

L'état du salon est pitoyable. Il y a des pots remplis de fleurs mortes partout. Sur les comptoirs, sur la table, par terre, suspendus au plafond, près des fenêtres... D'où provient donc cette obsession pour les plantes desséchées ? Les murs sont recouverts d'une tapisserie à la fois glauque et ridicule : des centaines de petits anges jouant de la harpe et arborant un sourire serein. Un énorme crucifix en bronze surplombe un téléviseur des années 80. La poussière m'indispose à chaque respiration, l'odeur de renfermé est à peine supportable. Comment peut-on vivre dans un endroit aussi insalubre ? Je me promets de ne pas aller inspecter les toilettes.

— Tu peux t’asseoir, j’veais aller t’chercher ta confiture, dit la dame en me pointant la table pliante trônant au milieu des fleurs desséchées.

— Ah, merci, mais c’est pas nécess...

Elle a déjà disparu dans la pièce adjacente. Résignée, je pose mes fesses sur l’une des deux chaises en plastique. Quelques kilos en plus, et je la fends, c’est certain.

Un jeu de Scrabble gît sur la table. Plusieurs mots sont assemblés sur le plateau ; sœur Bouchard devait être en train de jouer, quand j’ai cogné à la porte. Je ne suis pas surprise de voir des noms de fleurs : rose, jacinthe, lys, violette, tournesol. D’autres mots relèvent du christianisme : Dieu, esprit, diable, pardon, amour.

Ceux qui restent sont plus énigmatiques : meurtre, sang, sauvage, oeil, hiver. Je ne me sens pas à l’aise du tout.

Sœur Bouchard revient et dépose une cuiller ainsi qu’un pot Mason devant moi. Ce dernier est rempli d’une épaisse matière noirâtre, recouverte d’une couche de moisissure.

— J’té l’dis, c’est vraiment bon ! s’exclame-t-elle en me montrant pour la première fois son sourire édenté. Me souviens pus quand je l’ai faite, mais c’est tout l’temps bon, ces affaires-là ! Pas de gaspillage, hein !

Je réprime un hoquet. Cette femme est timbrée. Est-ce qu’elle mange ces mixtures ? Je commence à douter que je puisse lui soutirer quoi que ce soit. Je m’essaie quand même :

— Merci beaucoup. Vous connaissiez bien mon grand-père ?

— Ton grand-père ? J’sais même pas t’es qui, ma p’tite !

— Émile... Émile Roy. Vous vous souvenez ?

— Ah ! Oui, oui, Émile ! Le p’tit curé ! Celui qui a crevé ! J’le connaissais pas pire, dans l’temps... Ça remonte à loin. Un bon monsieur. Il est venu me voir une couple de fois après le pensionnat. C’est ben l’soul !

— Vous y avez enseigné aussi, c’est ça ? Au pensionnat.

Elle tousse dans son poing et renifle bruyamment avant de répondre.

— Ouais... Maudit que c'tait l'enfer, c'te place-là. Ils ont ben fait de détruire la bâtisse ! Les p'tits sauvages... Pas moyen d'les dompter !

— Et mon grand... Et Émile, qu'est-ce que vous pouvez me dire sur lui ? Comment il était, à l'époque ?

Je n'ai pas encore touché à ma cuiller. Heureusement, mon hôte ne semble pas l'avoir remarqué.

— Émile... Il aimait pas ça, le pensionnat, explique-t-elle, les yeux dans le vide. Encore moins que moi. Il aimait pas les autres prêtres, encore moins les oblats. Pis il était mou avec les Indiens.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ben t'sé, pour que les p'tits sauvages deviennent des bons chrétiens, fallait les brasser un peu !

Je préfère ne pas m'imaginer ce que « brasser un peu » veut réellement dire. La vieille dame poursuit :

— Émile, il voulait rien savoir de la discipline... Ça fait qu'on le trouvait un peu bizarre. C'était encore pire quand les deux jeunes sont arrivés, là... Les deux p'tits démons ! Sont arrivés à l'automne 72, j'pense...

— Quels jeunes ? Des autochtones aussi ?

— Deux Indiens, là... Me souviens pus de leur nom. Un tigars pis une tite-fille. Émile les aimait ben. Il les protégeait. Y'avait juste lui qui avait l'droit d'les approcher. Sinon, il se fâchait.

— Qu'est-ce qu'ils avaient de spécial, ces deux enfants ?

— Au début, je l'savais pas. Je l'ai su plus tard. La p'tite fille, j'pense qu'elle était à peu près normale. Mais le p'tit gars...

Elle marque une pause, fronce les sourcils et croise les bras.

— C'est sa faute, crache-t-elle. C'est sa faute, si y'est mort. Je l'ai vu.

— Qui ça ? Émile ?

— Non, non ! rétorque-t-elle en secouant la tête. Pas lui. Un autre. Simard, qu'il s'appelait. C'tait pas beau...

— Simard ? C'est qui ? Un oblat ? Comment il est mort ? Pourquoi ce serait la faute du garçon ?

Je me rends compte que j'ai posé trop de questions en même

temps. Sœur Bouchard demeure muette, comme si elle ne m'avait pas entendue. Elle fixe désormais le pot de « confiture » et semble perdue dans ses pensées. Soudain, son expression change. Ses traits trahissent la panique. Elle se lève brusquement, faisant presque tomber son chapeau, puis enjambe une jarre de fleurs desséchées tout près. Les jambes écartées, elle tire un peu sur sa robe et murmure :

— Faut les arroser, ces belles plantes-là...

Un jet intermittent fuse entre ses cuisses et émet un clapotis au contact des pétales morts. Sœur Bouchard urine sur ses fleurs. Là, devant moi.

Tabarnak, qu'est-ce qui s passe ? !

Je suis figée sur place. Que suis-je censée faire ? L'arrêter ? Aller chercher du papier de toilette ? Appeler les services sociaux ? Oui, ce serait logique. Mais je ne vois pas de téléphone. Et le mien ne fonctionne toujours pas. Je crisse mon camp, d'abord ? Non, tant qu'à être ici, aussi bien essayer d'en savoir plus. Je n'ai pas envie d'être venue pour rien. Je fais abstraction de l'aberration de la vieille et ose l'interroger à nouveau :

— Madame Bouchard, ce garçon... Qu'est-ce qu'il est devenu, aujourd'hui ?

Elle lève la tête pour poser ses yeux gris sur moi. Sa vessie continue de se vider. C'est vraiment surréaliste. Elle chuchote, comme si elle me confiait un secret :

— Y s'est sauvé avec le yable...

OK, j'abandonne. Lyne avait raison, je n'aurais pas dû venir ici. Je m'apprête à me lever et à quitter cette vieille folle lorsqu'elle m'interrompt en dressant une main tremblotante :

— Non ! Attends !

— J pense que j'ai une photo du ti-gars. T'aimerais ça l'avoir ?

Un profond scepticisme me gagne, mais si elle dit vrai... Je hoche la tête.

— Parfait. Rassieds-toi, ma belle, m'en vas te chercher ça.

Je lui obéis tandis qu'elle retourne dans la pièce d'à côté, que j'imagine être la cuisine. Des gouttelettes d'urine s'échappent de sa

robe et marquent son passage.

Je repousse le pot Mason, dégoûtée à sa simple vue, et j'attends. Une, puis deux minutes. Je n'entends pas d'armoires claquer, ni de tiroirs glisser. Qu'est-ce que cette désaxée est en train de fabriquer ?

Des bruits singuliers parviennent à mes oreilles. Ils ne proviennent pas de la maison, mais de l'extérieur. J'ai un mauvais pressentiment.

Je me jette sur la fenêtre la plus proche, celle donnant sur l'entrée, et tire les rideaux. Je n'en crois pas mes yeux. Le sang me monte à la tête.

La vieille, armée d'un couteau de cuisine, est en train de crever les pneus de ma voiture.

Chapitre 7

14 janvier 2018

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

Elle doit être passée par l'arrière et avoir contourné la maison.

Vieille câlce de folle !

Je sors dehors en vitesse, lève les bras et hurle :

— Arrêtez, crisse ! Qu'est-ce que vous faites là ? !

Elle poignarde une nouvelle fois mon pneu arrière gauche.

— Tu vas rester avec moi ! crie-t-elle en se redressant. J'veux pus être toute seule !

Sœur Bouchard a l'air désespérée, ses sourcils forment un accent circonflexe et ses yeux sont exorbités. Son corps tremble, tente en vain d'ignorer le froid. Dans la neige, ses pieds nus ne tarderont pas à geler.

Je crois qu'elle a crevé mes quatre pneus. J'entends l'air s'enfuir des prisons de caoutchouc. M'approcher de la dame n'est peut-être pas une si bonne idée ; j'ignore jusqu'où elle peut aller avec cette lame. De toute manière, le mal est déjà fait, je ne peux plus rouler avec ma voiture.

— Faut que quelqu'un m'aide avec mes fleurs, ajoute-t-elle en s'approchant, le couteau pointé vers moi. Elles ont besoin d'attention. Moi aussi. Tu vas t'occuper de ça, hein, ma p'tite ?

J'ai envie de la tabasser, cette vieille salope, mais je me répète qu'elle ne doit pas être consciente de ses actes. Comment je vais rentrer, maintenant ?

Sœur Bouchard avance encore, chaque enjambée la rapproche dangereusement de moi.

— Madame Bouchard, lâchez ce couteau ! dis-je en levant les bras,

prête à me défendre s'il le faut.

J'exécute un pas de côté, puis un autre. La dame au chapeau fleuri semble perdue, elle ne me regarde même plus.

— S'te plaît, ma p'tite... Reste...

Elle plisse les yeux, pince les lèvres, j'ai l'impression qu'elle va pleurer. Aucune larme ne vient cependant, sa totale sécheresse demeure. La religieuse se contente de chigner en avançant machinalement, le couteau toujours tendu. Elle compte faire quoi, au juste ? Me sauter dessus ? M'attaquer et me percer la chair jusqu'à ce que j'accepte enfin de rester auprès d'elle ? Ça n'a aucun sens. Elle me fait pitié. J'ai autant envie de la frapper que de l'aider. Devrais-je hurler à l'aide, espérer que les voisins m'entendent ? L'habitation la plus proche doit être à 300 mètres.

Non, plus simple que ça : je fiche le camp. Sœur Bouchard ne sera jamais capable de me suivre. Tant pis pour elle. Je vais laisser mon auto ici, revenir plus tard avec des secours..., peut-être la police. Cette femme ne peut plus habiter seule, sans surveillance.

Je pique un sprint, réussis à quitter l'entrée de cour en demeurant hors de portée du couteau de la vieille. Une chance que j'ai mes bottes à talons plats.

— Non ! s'époumone-t-elle. Non, non, non ! Reviens ! J't'en supplie !

Je n'ose pas me retourner. Je continue de courir. L'idée d'aller prévenir les voisins me paraît moins bonne, tout à coup : et s'ils étaient aussi déments que sœur Bouchard ? De toute façon, aucune voiture n'est garée dans les aires de stationnement. Je vais attendre d'être sur la route 111 pour parler à quelqu'un.

Lorsque je suis suffisamment loin, je fais volte-face. La vieille a disparu. Elle est sûrement rentrée. En tapotant mes poches de pantalon, je constate que j'ai mes clés, mes cartes et mon cellulaire. Inutile de retourner à ma voiture.

J'atteins la route principale et repère le magasin général. Il ne semble y avoir personne dans les environs. Absolument personne. Avec ce froid, c'est compréhensible. À l'intérieur du bâtiment, peut-être ? Un dimanche, c'est peu probable, l'établissement doit être

fermé... L'église ! Il doit bien y avoir une église dans le coin.

Je balaie du regard les toits des maisons et la cime des arbres, espérant apercevoir un clocher quelque part, puis j'entends une voiture approcher. L'espace d'un instant, j'imagine la folle au volant d'un gros bolide pour m'écraser, me ramener chez elle, me découper en morceaux et m'enterrer dans ses pots de fleurs mortes.

« *Tu vas rester avec moi ! J'veux pus être toute seule !* »

Ce n'est pas elle, bien sûr. Il s'agit d'un homme moustachu dans une vieille camionnette Ford, qui s'arrête près de moi. Je reconnais l'individu lorsqu'il baisse sa vitre : c'est Donald, l'homme qui accompagnait ma grand-mère au cimetière.

— Anna ? m'interpelle-t-il. Anna, c'est bien ça ?

— Oui, exact. Bonjour, Donald.

Les bras croisés, la tête rentrée dans les épaules pour couvrir mon cou, je grelotte sur place.

— Qu'est-ce que tu fais là, toute seule ? T'es avec ta grandmère ? demande-t-il en passant son coude à l'extérieur.

— Non, non...C'est une longue histoire. Vous... vous permettez que je rentre dans votre camion ? Il fait vraiment pas chaud, pis...

— Ben sûr, ben sûr ! Viens-t'en !

Je le remercie, passe en avant du véhicule et m'installe du côté passager. Une figurine *bobble head* d'Indiana Jones — un jeune Harrison Ford de la première trilogie, pas celui du quatrième volet indigne — me fixe depuis le dessus du tableau de bord. Une forte odeur de tabac règne dans l'habitacle.

— Vous avez des cigarettes ? J'en aurais vraiment de besoin *live*.

Le monsieur rigole, déplace son *pick-up* sur la bande d'accotement.

— Coudonc, qu'est-ce qui s'est passé ? dit-il en sortant un paquet de Pall Mall de la poche de sa veste de jeans, sous son manteau. Comment ça se fait que t'es à Saint-Marc ?

Il me tend une cigarette avec le sourire. Sa volumineuse moustache grise camoufle sa lèvre supérieure. Mâchoire proéminente, pattes d'oies bien visibles, rides profondes mais peu nombreuses, calvitie timide... L'homme doit être dans la micinquantaine. S'il est plus vieux,

ça ne paraît pas. Il dégage une bonne énergie et, mis à part son ventre arrondi, il est d'une carrure impressionnante pour son âge.

Batônnnet de nicotine entre les lèvres, j'appuie sur l'allumecigare et baisse un peu ma vitre.

— J'essaie de savoir pourquoi mon grand-père s'est suicidé, dis-je en embrasant le bout de ma cigarette.

Donald prend un air sérieux. Il ne s'attendait sûrement pas à ça. Je poursuis :

— J'reviens de chez sœur Bouchard, sur Beauregard. Une méchante folle, cette madame-là !

— Elle n'a plus toute sa tête, confirme-t-il en allumant à son tour une cigarette. Le monde l'évite.

— J'les comprends ! Elle a crevé les pneus de mon char !

— Quoi ?

— Elle a pris un couteau, elle est sortie, pis elle a crevé mes pneus. Après, elle arrêta pas de me crier qu'elle voulait que je reste avec elle, que je m'occupe de ses maudites fleurs mortes... Elle m'a même menacée. Une vraie malade mentale.

J'inspire une longue bouffée de tabac. Il faut que je me calme les nerfs. Donald ne dit rien. Il a plus l'air surpris de ma visite chez sœur Bouchard que du sabotage de ma voiture.

— Comment ça se fait que personne l'a envoyée en institut encore ? lancé-je. Ç'a pas de bon sens de la laisser vivre là-dedans !

— C'est compliqué..., répond Donald. As-tu appelé la police ?

— Non, mais j'pense qu'il faudrait le faire ! Il secoue la tête.

— J'vais *caller* un de mes chums garagistes. Ses gars vont venir remorquer ton char pis changer tes pneus. Inquiète-toi pas, ça te coûtera pas une cenne. J'm'en occupe.

— Ben là, c'est gentil, mais...

— La police fera rien, Anna. Les services sociaux non plus. Ginette Bouchard est de même depuis des années, pis elle veut rien savoir de partir de chez elle. Y'a juste ton grand-père qui allait lui rendre visite des fois..., mais paraîtrait que lui aussi, il avait de la misère à s'en aller. Elle est possessive, la madame...

— Elle est dangereuse.

— Pour elle-même. Elle est dangereuse pour elle-même, Anna. On peut rien y faire à part la laisser tranquille.

J'ai envie de riposter, mais je me retiens. Je ne suis pas d'ici, je n'ai pas à me mêler de tout ça. Pourvu que ma voiture puisse rouler bientôt...

Donald bouge le bras de vitesse et fait demi-tour avec la camionnette. Nous nous engageons sur la route 111 en direction d'Amos.

— Pourquoi tu pensais que sœur Bouchard pouvait t'aider ? demande-t-il en libérant de la fumée par les narines.

— Ma grand-mère m'a dit qu'à l'époque, elle était avec mon grand-père au pensionnat pour autochtones. J'voulais lui poser des questions là-dessus... J'ai entendu dire que ça les a marqués, tous les deux !

— En quoi ça pourrait avoir un lien avec la mort d'Émile ? Ça remonte à vraiment loin.

— Grand-maman vous a raconté, pour l'inconnu qui est venu voir mon grand-père quelques jours avant sa mort ? Un Amérindien. Elle le connaissait pas.

Il fronce les sourcils, l'air sceptique.

— Elle m'en a pas parlé, non...

— Après sa visite, Émile a disparu deux jours. Quand il est revenu, Lyne m'a dit qu'il était vraiment bizarre..., pis il s'est suicidé presque tout de suite après. Il faut que je retrouve ce gars-là. C'est sûr qu'il est au courant de ce qui s'est passé.

— C'est quoi le rapport avec le pensionnat ?

— Au début, j'ai pensé que l'inconnu pouvait être un ancien élève. Mais grand-maman m'a dit qu'il avait l'air trop âgé pour ça. Ma piste s'arrêtait là. Sauf que...

J'hésite. Est-ce que c'est une bonne idée de raconter tout cela à Donald ? Émile avait beau être son ami, je le connais à peine... Cependant, un allié ne serait vraiment pas de trop.

— Sauf que quoi ?

— Sauf qu'à matin, dans l'atelier de grand-papa, j'ai trouvé des

souvenirs. Des objets en lien avec le pensionnat, datant du début des années 70. Pis ce qui me chicote, c'est que ces souvenirs-là étaient cachés, mais j'ai quand même l'impression que quelqu'un a fouillé dedans récemment. Aucune idée si c'est mon grand-père ou quelqu'un d'autre...

Je m'arrête quelques secondes, tire sur ma cigarette, puis je dresse le bilan :

— Ça fait que d'un côté, on a un Amérindien inconnu qui doit sûrement savoir ce qui s'est passé, pis de l'autre, on a les souvenirs du pensionnat qui ont été manipulés récemment. Faut juste trouver ce qui relie tout ça.

Donald est concentré sur la route. Trop concentré. On avance en ligne droite, la voie est dégagée, on ne croise presque aucune voiture. Pourquoi ne réagit-il pas ? M'écoute-t-il seulement ? Croit-il que mes suppositions sont absurdes ? Peut-être qu'elles le sont, après tout. Je trouve possiblement des liens où il n'y en a pas parce que je suis impliquée personnellement dans cette affaire. Je décide quand même de secouer un peu mon conducteur :

— Qu'est-ce qu'il y a, Donald ? Vous pensez que je dis n'importe quoi ? Vous trouvez pas ça *weird*, ce qui est arrivé à Émile ?

Il tousse, se gratte une tempe, puis plante sa cigarette dans son bec. Des cendres tombent sur ses cuisses. Il prend ensuite la parole sans me regarder, sa voix sonne plus grave.

— Anna, est-ce que tu sais comment ton grand-père est mort ?

— Il s'est suicidé dans son atelier, dis-je, ne comprenant pas où il veut en venir.

— OK, mais *comment* ?

— Non. J'avoue que j'ai pas osé demander à ma grand-mère.

Il fronce les sourcils, se râcle la gorge et me jette un bref coup d'œil. Je commence à stresser. Qu'est-ce qu'on ne m'a pas dit ? Donald reprend :

— J'ai pas déjeuné, pis c'est bientôt l'heure de dîner. Je connais un p'tit resto pas pire à Amos, sur la 1^{re} Avenue. Tu viens avec moi ? J'pense qu'on a des choses à se dire.

Chapitre 8

14 janvier 2018

Amos, Abitibi-Témiscamingue

Nous entrons au William Café, un petit restaurant bien sympathique, tout comme la jeune serveuse qui vient prendre la commande de Donald. Je m'attends à ce qu'il demande une assiette de bûcheron, mais son choix s'arrête sur un bol de fruits. Après avoir reçu nos cafés — je ne toucherai sûrement même pas au mien —, j'entame la conversation.

— Vous êtes végé ? demandé-je en haussant un sourcil.

Il sourit.

— Pantoute. C'est juste qu'ici, c'est ce qu'il y a de moins cher sur le menu.

Malaise. J'avoue que Donald n'a pas l'air de rouler sur l'or. Son *pick-up* date du siècle dernier, ses jeans auraient besoin de quelques *patches*... Même ses cigarettes sont *cheaps*.

— Tu peux me tutoyer, en passant, ajoute-t-il d'un ton moqueur, comme s'il avait deviné ma gêne.

Je hoche la tête en silence, croise mes jambes sous la table. On se tait pendant un moment, l'expression de Donald change, plus sérieuse. J'ai l'impression qu'il regrette de m'avoir invitée. Je comprends que mon grand-père s'est suicidé et que ça ne devait pas être beau à voir, mais pourquoi tant de réticence à en reparler ? Est-ce qu'il croit que je suis trop sensible pour entendre les détails ?

— T'sé, Donald, moi, j'ai déjà mangé, dis-je en faisant pivoter ma tasse pleine. J'suis ici parce que je veux savoir.

Il se pince un coin de moustache, le roule entre ses gros doigts. Il

me jauge, hésite, lâche un soupir.

— Quand ta grand-mère a trouvé Émile, elle était persuadée qu'il avait été assassiné. Elle a appelé la police en disant que son mari s'était fait tuer. Quand les gars de la SQ sont arrivés, ils ont cru la même chose. Mais les preuves ont raconté une autre histoire. Ton grand-père s'était fait ça tout seul.

— OK..., articulé-je en plissant les yeux. Mais c'est quoi, ça ? Comment il est mort ?

Donald se redresse sur son siège avant de répondre.

— La police voulait pas que les circonstances soient connues du public, ne serait-ce que par respect pour Lyne. Mais j'ai déjà été leur collègue, j'ai encore quelques contacts. J'ai su les détails avant même ta grand-mère.

Il prend une gorgée de café. Sa moustache est trempée, il l'essuie avec sa langue.

— Il s'est ouvert la poitrine avec son couteau de chasse. Il a fallu qu'il se frappe plusieurs fois pour y arriver.

Je ne m'attendais pas à ça. Une pendaïson, un tir de calibre 12 dans la tête, des lames de rasoir dans les poignets, oui, mais pas ça... Et Donald n'a pas fini. La voix tremblotante, il chuchote presque.

— Après, il s'est versé de la graisse bouillante *dans* la poitrine. Se percer le thorax, c'était pas assez, crisse. Il s'est ébouillanté le cœur.

J'arrête de respirer. Je ne suis pas certaine d'avoir bien compris. Ce que dit Donald n'a pas de sens. La frayeur dans ses yeux m'indique qu'il ne ment pas, mais je me répète que ça ne se peut pas. Grand-papa ne *peut pas* s'être fait ça tout seul. Quelqu'un l'a tué, c'est certain.

— C'est impossible, Donald. C'est clair que...

— Non, Anna, m'interrompt-il, l'air grave. On sait pas comment il a réussi ça, mais c'est vraiment un suicide. Pas de marques d'infraction. Pas de vol, pas de mobile apparent. Les traces de sang vont dans ce sens aussi. La graisse animale qu'il a utilisée, il l'a fait bouillir dans la cuisine juste avant d'aller dans l'atelier. Et puis, il y a le mot...

— Quel mot ?

— Émile a laissé une note sur sa table de travail. Il a écrit : « *Pardonne-moi. Je t'aime.* » D'après Lyne, c'est bel et bien l'écriture de son mari.

— Ça se peut pas, répliqué-je. Pis la sculpture de caribou déplacée ? La trappe ? C'est un mobile possible ! Il y avait peut-être quelque chose de caché là-dedans que le tueur cherchait ! Câlince, Donald, ç'a pas de bon sens ! Pourquoi se suicider de même ?

Donald me fait signe avec ses mains de baisser le volume. Autour de nous, d'autres clients nous regardent avec agacement. Je prends une grande inspiration pour me calmer et le laisse parler :

— Les policiers l'ont vue, la trappe... ils ont déplacé le caribou pendant l'enquête. Ils l'ont sûrement mal replacé, c'est pour ça que t'as pu trouver la cachette.

— Pis comment ils peuvent savoir que rien a été volé ? !

— Émile m'a déjà montré sa boîte de souvenirs... J'étais au courant qu'elle existait, je savais ce qu'elle contenait. Y manquait rien. Émile avait pas touché à cette cachette depuis des années. T'sé, ton grand-père voulait oublier cette époque-là. Mais il y a de bonnes chances qu'elle ait rien à voir avec sa mort.

Je demeure figée, la mâchoire serrée. Donald dit n'importe quoi, c'est certain. Je ne peux pas croire que la police a vraiment conclu au suicide. J'ai une pensée pour ma grand-mère ; les images de son mari charcuté devaient sans cesse la hanter. C'est injuste. La mort de grand-papa doit avoir une explication rationnelle. Quelqu'un a dû manipuler la scène de crime pour faire croire à un suicide... Il devait y avoir un objet dans cette fichue boîte que le tueur cherchait...

Je m'apprête à riposter, à tenter de convaincre Donald que cette histoire n'a ni queue ni tête, qu'il faut persuader la SQ que l'enquête n'est pas terminée, mais notre serveuse revient et je ne veux pas qu'elle m'entende.

Elle pose un bol plein de fruits tranchés devant Donald et repart sans prendre la peine de nous proposer des réchauds de café ; nos tasses sont encore presque pleines.

Je repense au mot qu'Émile a supposément laissé à Lyne avant de mourir. « *Pardonne-moi. Je t'aime.* » Le meurtrier aurait pu forcer mon

grand-père à l'écrire pour le tuer ensuite... Mais non. C'est trop grotesque. Ma théorie est aussi farfelue que celle du suicide. Je ne sais plus quoi penser.

— Je suis désolé, Anna..., murmure Donald avant de croquer un morceau de fraise. J'aurais aimé ne pas avoir à te dire tout ça.

— Non, t'as bien fait. Ça me confirme qu'il faut pas que je parte pour Québec tout de suite.

Donald n'a pas l'air de comprendre.

— Faut retrouver le gars qui est venu chez mes grands-parents, expliqué-je. Y'a juste lui qui va pouvoir nous aider.

— « Nous » ?

— Oui, « nous ». T'étais un des meilleurs amis de grand-papa, non ? Toi aussi, tu dois vouloir comprendre. J'imagine que j'aurai pas de char avant demain, alors il me faudrait des lifts... En échange, je paye le gaz pis le prochain paquet de cigarettes. Ça sera pas des Pall Mall.

Je suis consciente de ma témérité, mais je n'ai pas envie de tergiverser et de m'éterniser en Abitibi. L'école, je m'en fiche d'en manquer un peu, mais je travaille au restaurant mardi soir. Je veux vite comprendre ce qui s'est passé, ne serait-ce que pour ma grand-mère. C'est trop louche, cette histoire.

— T'es pas gênée, toi, en tout cas... finit par remarquer Donald entre deux bouchées.

— La timidité, ça sert pas à grand-chose. Je préfère manquer un peu de tact et obtenir ce que je veux.

Il sourit, se gratte le menton.

— OK, Anna. T'as gagné. J'vais t'aider. Mais est-ce que t'as au moins un indice qui nous permettrait de retrouver le gars dont tu parles ? À part que c'est un Indien ? Parce que y'en a une couple, ici.

— Grand-maman a dit qu'il venait sûrement pas d'Amos. Il était à peine plus jeune que mon grand-père, il avait pas une très bonne hygiène, les cheveux longs, pis il avait un *tattoo* dans le cou.

— Quel genre de tatouage ?

— Elle l'a vu vite, elle a pas été capable de me le décrire. Des

symboles bizarres.

Donald fronce les sourcils, l'air songeur.

— Ça te dit quelque chose ?

— Oui pis non. Ça pourrait être n'importe quoi. Mais si ton gars vient de la réserve pis que ses *tattoos* sont vieux, ça se peut qu'il ait déjà fait partie d'un gang.

— Un gang de rue amérindien ?

— Ouais. Y'en avait un dans le coin, durant les années 90. Il a pas duré longtemps. À l'époque, les tatouages, c'était pas mal plus *badass* qu'aujourd'hui. Pour le gang des Red Skulls, c'était un rite de passage, un peu comme les yakuzas. Une preuve d'appartenance.

— Tu m'as dit tantôt que t'as déjà été dans la police ?

Donald affiche une mine renfrognée. Je viens sûrement de toucher une corde sensible. Il faut vraiment que je fasse plus attention.

— Oui, dans une autre vie... Mais comme j'te dis, l'affaire des gangs, ça veut rien dire. Ton gars avait peut-être juste envie d'avoir un *tattoo* dans le cou...

— C'est quand même une piste possible, dis-je avec entrain. Connais-tu du monde à la réserve qui pourrait nous donner un coup de main ?

Il opine du chef, prend une gorgée de café.

— Oui, mais pas tout à fait à la réserve. Il s'appelle Yan. Il a été exclu de la communauté avec d'autres membres de son gang v'là 15 ans. Il a déjà été dans les Red Skulls. J'ai souvent eu affaire à lui. On peut aller lui rendre visite, il habite dans une petite communauté juste à l'extérieur de Pikogan. C'est pas super loin d'ici.

— On a le droit ? J'veux dire...

— Pourquoi on aurait pas le droit ? ricane Donald. Tant qu'on reste pas trop longtemps là-bas, y'a pas de trouble.

Quelle idiote. Allô les préjugés... Si j'abhorre le racisme, une partie de moi croit que la haine d'une minorité d'autochtones envers les Blancs a quelque chose de... normal. Quelque chose de justifié. Je n'ai jamais vécu de discrimination de la part d'un Amérindien, mais si ça arrive un jour, je ne me choquerais pas. Comme si je me sentais

coupable pour mes ancêtres, comme si, quelque part, je méritais ce mépris.

— Yan est loin d'être *clean*. C'est un junkie, un alcoolique, un hostie de salaud qui bat sa femme, mais j'peux le gérer, ajoute Donald. J'te préviens, y'a une chance sur deux qu'il soit complètement gelé quand on va arriver. Il a un gros *tattoo* sur la gorge, en plus...

Sa dernière phrase a l'effet d'un choc électrique. Et si c'était Yan, l'homme qui avait rendu visite à grand-papa ? Il a l'air plutôt dangereux, mais ça ne m'empêchera pas de lui tirer les vers du nez. De toute manière, avec une armoire à glace comme Donald, impossible de craindre pour ma sécurité. Et puis, ça ne pourrait pas être pire que mon escapade chez sœur Bouchard...

Ragaillardie, je me lève brusquement et enfle mon manteau. Un peu plus et je quitte le restaurant sans payer.

— Qu'est-ce qu'on attend ? ! Avoir su, je t'aurais parlé du *tattoo* direct ! *Let's go* !

— Wô ! s'exclame Donald, les mains levées. Calme-toi... C'est sûrement juste une coïncidence, le tatouage. Pis j'ai même pas fini mon déjeuner !

— Tu peux pas l'emporter ?

...

De retour dans la camionnette, nous roulons vers le nord avec du Gerry Boulet en bruit de fond. Après être allé mettre du gaz, Donald a appelé son ami garagiste, qui lui a assuré que mon auto serait prête à rouler demain. Une bonne chose de faite.

Il m'informe que nous arriverons à destination d'ici une demi-heure, peut-être un peu plus. Je tourne la figurine d'Indiana Jones vers la fenêtre ; ses yeux mal peints et son rictus excessif m'énervent.

— Faut juste qu'on soit *low profile*, conseille Donald, les yeux rivés sur la route enneigée. On s'en va à Mâdjâ, à quelques kilomètres au nord de Pikogan. Techniquement, ça fait partie du territoire autochtone. T'es jamais allée sur une réserve, j'imagine ?

Je secoue la tête.

— Pikogan, ç'a de l'allure. Mais Màdjà, même si c'est tout proche, c'est un autre monde, poursuit-il. À peine 100 âmes. Y'a de la misère au pied carré. Ceux qui habitent là sont pour la plupart des exclus de Pikogan, des indésirables. Pis faut que tu te rentres quelque chose dans la tête : t'auras beau être la fille la plus fine qu'y verront jamais, les Indiens t'aimeront pas la face pareil. On est pas à Montréal ou à Québec. Ici, la haine, on la cache pas. Surtout à cause du maudit pensionnat. Ç'a laissé trop de cicatrices.

Oh. Je ne sais pas trop comment réagir. Peut-être qu'il raison, peut-être pas. Je ne suis pas là pour prouver aux autochtones que tous les Caucasiens ne sont pas de vils colonisateurs, je suis là pour découvrir pourquoi mon grand-père est mort.

— Tu y vas souvent, à la réserve ? demandé-je, désirant en savoir un peu plus sur mon guide.

— À l'époque, quand j'étais policier, oui. La Sûreté a pas vraiment de juridiction là, mais j'avais des amis dans la police autochtone. Je leur rendais visite de temps en temps. La plupart sont morts, aujourd'hui.

— Ça fait longtemps que t'as pris ta retraite ?

Donald émet un grognement sourd, sa mâchoire se contracte. Sa grosse patte poilue serre davantage le volant.

— Désolé, j'voulais pas être indiscrete, m'excusé-je.

— Un peu plus de 20 ans, finit-il par répondre.

Une retraite de la police alors qu'il ne devait pas avoir encore 40 ans... C'est prématuré. Je meurs d'envie de lui demander ce qui s'est passé, mais je me retiens. Je ne veux pas l'agacer davantage. Tant pis pour les détails. Je change de sujet :

— Mon grand-père, tu l'as rencontré comment ?

Cette conversation n'a toujours pas l'air de lui plaire, mais il prend tout de même la peine de répondre.

— C'était pendant une enquête. Émile était un témoin. On est devenu amis par après.

— Quelle genre d'affaire ?

Donald s'allume une cigarette sans m'en offrir une. Il aspire une

bouffée interminable — à sa place, je me serais étouffée — et rejette la fumée contre le pare-brise.

— Un oblat mort, au pensionnat de Saint-Marc.

— Au début des années 70, genre ? tenté-je.

— Oui, mais je t'arrête tout de suite. Ç'a rien à voir avec la mort de ton grand-père.

— C'est bon, j'me la ferme. J'écoute.

Il tire encore sur sa cigarette. Sa main tremble, je suis prête à le parier.

— C'était en janvier 73. J'étais juste un patrouilleur, je commençais à peine ma carrière. J'ai jamais vu le corps, mais paraîtrait que l'oblat est mort d'une crise cardiaque dans son lit.

— Pourquoi la police a été impliquée, d'abord ?

— Parce que la même nuit, un p'tit Indien du pensionnat a disparu. Il s'est probablement enfui dans la forêt. On a été mandaté pour le chercher et le ramener, mais on a jamais rien trouvé. Faut dire qu'on a pas cherché ben longtemps. C'était juste un Indien, t'sé...

Je perçois de l'amertume et de l'ironie dans sa dernière phrase. Apparemment, il aurait ratissé les bois de la région plus longtemps que ses anciens supérieurs.

— Le p'tit est sûrement mort de froid ou s'est fait bouffer par un animal, ajoute-t-il en reniflant.

— C'est dégueulasse...

— Des histoires de même liées au pensionnat, Anna, y'en a des dizaines, soupire-t-il. Pis je parle même pas des agressions sexuelles. Mais c'est pendant ce drame-là que j'ai rencontré Émile. On a gardé contact. C'était un bon Jack. Six mois plus tard, le pensionnat a fermé pis ton grand-père a largué sa vie de prêtre. Les affaires qu'il a vues là-bas, ça lui a fait perdre la foi solide. À moi aussi, d'ailleurs.

— Quand même lugubre, comme début d'amitié, commenté-je.

— Mets-en.

Il continue à fumer en silence et ne semble pas avoir l'intention d'approfondir le sujet. Je le respecte dans son mutisme. J'augmente le volume de la radio pour indiquer à Donald que je ne le harcèlerai plus

avec mes questions. Du moins, jusqu'à ce qu'on arrive à Màdjà.

Chapitre 9

Décembre 1972

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

***L**a fillette se réveilla en sursaut sur son lit trop dur. De l'autre côté du dortoir, celui des garçons, quelqu'un gémissait. Étrangement, ces pleurs ne semblaient avoir alerté personne d'autre qu'elle. Les enfants dormaient à poings fermés, exténués par les mauvais traitements subis quotidiennement. Ou alors, certains faisaient semblant, pour être sûrs de ne pas se faire réprimander par un surveillant.*

La petite Algonquienne, elle, n'avait pas peur. Venant à peine d'arriver au pensionnat, elle ignorait quel horrible sort pouvait être réservé aux enfants qui se faisaient prendre hors de leur lit la nuit. Dégagée de son unique couverture, vêtue d'une petite robe sale et déchirée à maints endroits, la fillette posa ses pieds nus sur le plancher froid.

Son premier réflexe fut de se diriger vers les pleurs. Sur le bout des orteils, elle progressa le plus silencieusement possible entre les lits occupés. Le dortoir étant mal isolé, elle devait constamment se frotter les bras pour conserver un peu de chaleur.

Soudain, un grincement. Elle venait de poser un pied sur la mauvaise planche de bois. Elle figea, appréhendant l'arrivée d'un oblat en colère. Même l'enfant qui pleurait interrompit ses plaintes pour renifler.

La fillette attendit ainsi une, deux, trois secondes.

Pas un bruit. Pas de surveillant en approche.

Elle poussa un soupir, poursuivit son chemin et atteignit enfin le chevet de l'enfant chagriné. Sa vision désormais adaptée à l'obscurité, l'Algonquienne reconnut le garçon : il s'agissait de Jean, un Algonquin d'environ son âge, arrivé en même temps qu'elle, une semaine plus tôt.

— Qu'est-ce que tu as, Jean ? chuchota-t-elle dans sa langue natale.

Normalement, discuter dans une autre langue que le français pouvait valoir un lavage de la bouche avec un pain de savon. Le garçon renifla une énième fois avant de répondre aussi en algonquin.

— J'ai... J'ai fait un mauvais rêve. Encore.

— Ah...

Ayant toujours aussi froid, la petite fille s'assit sur le bord du lit et demanda :

— Est-ce que je peux me coucher à côté de toi ?

— Je sais pas... Je sais pas si c'est une bonne idée, chigna-t-il en essuyant une larme.

— Allez, insista-t-elle. On va se réchauffer, et si tu veux, tu pourrais me raconter ton cauchemar ? Je suis sûre que ça te ferait du bien.

Jean fit mine de réfléchir, puis se glissa légèrement sur le côté pour lui laisser de la place. Elle s'empressa de s'enfouir sous la couverture et ne se gêna pas pour plaquer ses jambes frêles contre celles du garçon ; de toute manière, l'étroitesse du lit obligeait les enfants à se coller.

Ils se fixèrent quelques instants, le temps de s'apprivoiser. La fillette avait l'habitude de dormir avec des garçons, ayant vécu avec plusieurs frères plus âgés. Jean, lui, était moins à l'aise. Il n'avait jamais été aussi proche d'une fille.

— Je pense que tu as encore un peu de morve sur le bord du... murmura l'Algonquienne, amusée.

— Oh ! fit Jean en s'essuyant le nez avec son avant-bras. Désolé, je... J'ai l'air d'un bébé...

— T'en fais pas. Moi aussi, des fois, je fais des mauvais rêves vraiment épeurants. Tu veux me raconter le tien ?

Ils parlaient à voix basse. Les dormeurs avoisinants pouvaient peut-être les entendre, mais pas les surveillants, jouant probablement aux cartes dans la pièce adjacente.

À travers la fenêtre surmontant le lit, les reflets de la lune permettaient à Jean de dévisager la fillette. Il hésita. Devait-il vraiment partager ce cauchemar ? Il avait l'impression qu'il valait mieux le garder pour lui, comme si le simple fait de le narrer pouvait le rendre contagieux. Pourquoi répéterait-il de telles horreurs ? Mais ça semblait si réel...

Et il se sentait très seul, depuis son arrivée au pensionnat. Ne parlant pas vraiment français, il lui était impensable de prendre la parole devant les oblates ; pas évident, dans ces conditions, de se faire des amis. Cette fille était la première à s'intéresser à lui. À part peut-être le jeune prêtre qui l'avait pris sous son aile dès le premier jour, mais ce n'était pas pareil ; c'était un Blanc, Jean ne pouvait pas lui faire entièrement confiance.

Il ne décela aucune malveillance dans les yeux noirs de la fillette, aucune moquerie. Elle semblait sincèrement curieuse et n'avait pas hésité à venir à sa rencontre après l'avoir entendu pleurer depuis l'autre bout du dortoir.

— Ça te gêne tant que ça ? reprit-elle, toujours grelottante.

— Non ! Non, c'est pas ça... expliqua Jean, sentant ses joues s'empourprer. C'est juste que... Je saurais même pas comment te le décrire.

— Essaie, au moins ! Mon père, il est vraiment pas un bon conteur — pas comme grand-maman, en tout cas — mais à chaque soir, il essaie de me raconter des légendes pour que je m'endorme plus facilement. Et ça marche pareil !

— Je suis pas sûr que mon mauvais rêve va te donner envie de dormir...

— J'aime ça, moi, les histoires de peur. Allez, vas-y !

— OK..., se laissa convaincre Jean. Mais je te préviens, c'est vraiment bizarre !

La fillette sourit. Il n'en fallut pas davantage au garçon pour entamer son récit.

— Ça commence dans la forêt, durant l'hiver. Je suis perdu, je cherche ma famille, mais il n'y a rien autour de moi à part de la neige et des arbres. Sauf que même s'il n'y a personne, j'ai l'impression que quelqu'un m'observe. En marchant, je finis par tomber sur le tronc d'un arbre coupé. Je sais pas pourquoi, mais il m'attire. J'ai pas le choix de m'en approcher.

— À date, y'a rien là, commenta l'Algonquienne.

— Quand j'arrive à côté de l'arbre, j'ai froid, poursuivit Jean, imperturbable. Vraiment froid. Tellement que je peux pas me déplacer. Je suis gelé sur place. Je regarde mes pieds : ils sont enfoncés dans la neige et je peux pas les bouger. J'essaie de crier à l'aide, je veux appeler mes parents, mais je n'ai même plus de voix. Juste ouvrir la bouche, ça fait

mal, comme si elle était gelée aussi.

La fillette demeura muette. Ça commençait à devenir intéressant. Elle était d'ailleurs persuadée que d'autres enfants, feignant le sommeil, buvaient les paroles de Jean, qui continua :

— Là, j'entends des pas au loin. Des pas de géant, qui font trembler la terre. Chaque enjambée fait vibrer les arbres. Les pas s'approchent de moi, de plus en plus. Ça dure longtemps, c'est insupportable. J'ai peur et je...

Il s'interrompt. Il s'apprêtait à révéler qu'il s'était fait pipi dessus dans son rêve, mais il préféra finalement taire cette information.

— J'ai peur et j'attends. Je peux rien faire d'autre. Et puis, enfin, ça arrive. Je le vois passer entre les arbres, s'approcher de moi.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'Algonquienne, impatiente.

— Je l'sais pas. La chose arrive près de moi, je peux bien la voir, mais je sais pas c'est quoi. C'est pas un humain, c'est pas un animal, c'est pas une plante... C'est comme si...

Il marqua une pause, se racla la gorge et se gratta la nuque.

— C'est comme si c'était tout ça en même temps. Un monstre, un vrai, comme dans les légendes. Il est gigantesque. Presqu'aussi grand qu'un arbre. Moi, je peux toujours pas bouger. Je suis terrifié, j'essaie encore d'appeler à l'aide, mais y'a aucun son qui sort. Je suis pris. Le monstre le sait, il est là pour moi. Je peux mieux voir sa tête.

— Elle a l'air de quoi ?

— Elle est affreuse. Un mélange de... de plein d'affaires. Des épines, de la terre, de la glace, du poil, de la peau... Elle n'a pas d'yeux, ni de nez. Je ne vois pas d'oreilles non plus. Mais elle a une bouche. Une bouche énorme, qui pourrait m'avaler au complet.

— C'est ça qu'il veut, le monstre ? Te manger ?

Jean secoua la tête. Les genoux repliés contre son ventre et entourés de ses bras, il regardait fixement le plafond, revivant mentalement cette partie du cauchemar.

— Il fait des bruits bizarres avec sa grande bouche. C'est pas des mots, c'est plus des gargouillis, des hoquets, des grognements. Sauf que je comprends pareil ce qu'il essaie de me dire, comme s'il me parlait en algonquin. À ce moment-là, il est vraiment proche, je peux sentir son

haleine. J'ai jamais senti quelque chose d'aussi mauvais.

— Qu'est-ce qu'il te disait, au juste ?

Jean baissa les yeux, fronça les sourcils, puis tourna lentement la tête vers la fillette intriguée.

— Qu'il veut mon œil et mon cœur. Et qu'en échange, il deviendra mon ami.

L'Algonquienne demeura stoïque, ne sachant trop comment interpréter tout cela. Le garçon s'arrêta quelques secondes, puis poursuivit :

— Il me dit que je ne dois pas bouger, que ça ne fera pas mal. Mais je sais que c'est pas vrai. Je le sais, parce que le monstre finit par sortir une immense langue. Elle est faite de racines gelées, elle se tortille dans tous les sens. Elle veut m'arracher mon œil et mon cœur. À mesure qu'elle s'approche de moi, je hurle. Là, y'a du son qui sort. Je crie de toutes mes forces. Mais ça n'arrête pas la langue de glace et d'écorce, qui s'en vient pour me transpercer lentement...

Il laissa sa phrase en suspens et releva la tête en clignant des yeux, comme s'il reprenait ses esprits.

— Mais je me réveille, soupira-t-il. Juste à temps.

Après un moment de silence, la fillette agrippa l'une des mains de Jean et la porta à sa poitrine.

— Pourquoi tu fais ça ? bredouilla-t-il.

— Tu sens ton cœur battre ?

— Ou... Oui. Mais pourquoi...

— C'est la preuve que c'était juste un mauvais rêve. Le monstre a pas avalé ton cœur. T'es correct.

La petite fille afficha le plus beau sourire que Jean avait vu. Malgré ses cheveux mal coupés, ses quelques dents manquantes et sa robe usée, elle était magnifique. Il sut à ce moment précis qu'il ne la quitterait plus jamais. Ni les méchants policiers de la GRC, ni les prêtres ne pourraient les séparer. Il ignorait toujours son nom, mais il s'en fichait.

Jean se jeta dans ses bras et la serra le plus fort qu'il put. Surprise, l'Algonquienne mit un moment avant de participer à l'étreinte. Elle était aussi heureuse ; elle venait de se faire un ami. Avec lui, elle ne se laisserait pas abattre par cet endroit maudit.

Ils demeurèrent longtemps enlacés ainsi, partageant leur chaleur corporelle, et sombrèrent ensemble dans un sommeil sans rêves.

...

Le lendemain matin, à l'aube, les deux pensionnaires furent brusquement réveillés par de grosses mains carrées. Quand ils ouvrirent les yeux, ils aperçurent au-dessus d'eux le visage contrarié d'un jeune prêtre. Jean reconnut celui qui l'avait accueilli au pensionnat.

— Vous êtes fous ? lança à voix basse l'homme d'Église. Vous avez pas le droit de dormir dans le même lit ! C'est un péché !

Les jeunes Algonquiens, peu familiers avec la langue de Molière, ne saisirent pas chacun des mots, mais comprirent tout de même qu'ils étaient dans le pétrin. Autour, des enfants commençaient à se lever, d'autres étaient encore couchés. Apparemment, il n'était pas encore l'heure de déjeuner.

Jean, terrorisé, leva les bras, prêt à recevoir des coups. La fillette, quant à elle, parvint à baragouiner :

— Pa... Pardon. Pardon, monsieur. Pardon.

Le prêtre soupira, jeta un œil autour de lui, puis se pencha afin d'être au même niveau qu'eux.

— Je ne vais pas vous dénoncer. Ça va rester entre nous, d'accord ?

Les petits Algonquiens ne surent pas comment réagir. Pourquoi le prêtre leur parlait-il avec autant de douceur dans la voix ? Il n'allait pas les punir ?

— Je suis le père Émile, se présenta l'homme en pointant son propre torse. Et toi ?

Il désigna le garçon, qui ne comprit pas ce qu'on attendait de lui. La fillette répondit à sa place :

— Il s'appelle Jean.

— Oh, je vois, tu as l'air plus à l'aise avec le français que ton ami, dit Émile avec un sourire bienveillant. Tant mieux, tu pourras l'aider. Et toi, comment tu t'appelles, ma petite ?

L'Algonquienne se racla la gorge.

— Mon nom est Elsa.

Chapitre 10

14 janvier 2018

Pikogan, Abitibi-Témiscamingue

Mes préjugés s'envolent à mesure qu'on progresse dans la réserve de Pikogan. Maisons coquettes, rues propres, camions de l'année dans les entrées ; je ne vois pas la misère dont on parlait tant en cours de sociologie. Notre *pick-up* passe même devant un hôtel. J'ai peine à croire que des touristes voudraient s'arrêter là, mais tant mieux si une telle ouverture existe. J'aperçois aussi l'église la plus hétéroclite que j'aie vue de ma vie : une grande chapelle à l'allure de tipi amérindien. Sa forme géométrique me donne à elle seule l'envie d'en visiter l'intérieur.

Mais on n'a pas le temps pour ça.

Donald tourne sur une rue en gravelle qui mène au nord. On roule quelques minutes, abandonnant les jolis bungalows pour un sentier forestier qui, à première vue, ne semble conduire nulle part. Puis, sur ma droite, je remarque une pancarte en tôle dressée en bordure du chemin. « *Màdjà* » est peint en grosses lettres, ainsi que sa traduction avec l'alphabet algonquin, que je n'arrive pas à décrypter. Ça y est, on arrive dans le patelin des indésirables de Pikogan.

La forêt redevient un peu plus clairsemée à mesure qu'on avance. Je crois que nous sommes sur une rue principale, mais je ne vois aucune station-service, aucune épicerie. C'est pire qu'à Saint-Marc-de-Figuery. Connectées à la route, de petites rues non asphaltées semblent avoir été construites au hasard, sans plan. Tout paraît improvisé. Rien n'est déneigé correctement, même le F-150 de Donald peine à rouler. La satanée grosse tête d'Indiana Jones ne cesse de gigoter ; j'ai l'impression que la figurine sait quand je fixe sa nuque.

J'ai juste envie de lancer Harrison Ford par la fenêtre.

Nous nous engageons dans un étroit chemin et, quelques secondes plus tard, je peux enfin voir de quoi ont l'air les domiciles. C'est affreux. Un vrai ghetto.

Façades en *clapboard*, toits en tôle enfoncés, minuscules perrons en bois grugé, accompagnés de carcasses de véhicules rouillés ensevelis sous la neige. Je suppose que l'un des résidents est collectionneur ; devant une maison, des dizaines et des dizaines de pneus sont entassés, formant une pyramide de caoutchouc. Un vrai totem contemporain, dédié aux dieux pétroliers.

C'est laid. Vraiment laid. Je me demande comment quelqu'un peut aboutir dans ce trou perdu, au beau milieu de nulle part, loin de tout, dans le fin fond d'une Abitibi soit trop froide en hiver, soit rongée par les mouches noires en été. Puis je me rappelle que ceux qui logent ici n'ont probablement pas eu le choix. Naître amérindien ; première prise. Vouloir rester dans une communauté autochtone ; deuxième prise. Commettre une gaffe et se faire bannir par cette même communauté ; troisième prise. Ils sont censés aller où, après, ces gens-là ? Dans de misérables taudis comme Mâdjà, oubliés de tous. Et je devine que pour quitter ce genre d'endroit, il faut de l'argent. Mais comment faire du profit, quand on est sur le BS et que les opportunités d'emploi sont aussi rares que les tweets pertinents de Donald Trump ? Baigner dans le crime, je suppose.

Le *pick-up* s'arrête devant une maison aussi délabrée que les autres.

Trois enfants trop peu habillés s'amuse à façonner un bonhomme de neige dans la rue. Il est presque terminé, les jeunes ne font que taper la poudre blanche pour perfectionner leur œuvre. Une bouteille et des capsules de bière servent de nez et d'yeux. Des mégots de cigarette sont coincés dans un trou creusé pour la bouche. Les bras en branches pointent vers le ciel, comme si le bonhomme de neige était en panique. Il rivalise presque avec ceux des bandes dessinées Calvin et Hobbes.

— C'est ici qu'habite Yan, lâche Donald en éteignant le moteur. J'espère que t'es prête.

— Prête à quoi ? demandé-je, perturbée.

— À tout. Reste tout le temps près de moi, lâche-moi pas d'une semelle. On sait jamais.

— C'est gentil de me rassurer.

— Heille, c'est toi qui as insisté pour venir.

Ce n'est pas faux.

Nous sortons du véhicule et remarquons qu'une femme et une adolescente sont installées sur le perron, encastrées dans des chaises berçantes. Fumant chacune une cigarette, elles devaient surveiller les enfants avant de nous voir arriver. L'une doit avoir à peu près 14 ans, l'autre la quarantaine. Elles sont toutes les deux bien au-dessus de leur poids santé.

— C'est toi, Michelle ? dit Donald en s'approchant. Ça fait longtemps.

— Qu'est-ce que tu crisses icitte, Donald ? s'écrie d'une voix rauque la plus vieille, à laquelle il manque au moins trois dents.

Ça augure bien. Je fais comme mon partenaire m'a conseillé ; je ne le laisse pas s'éloigner de moi. Nous sommes maintenant assez près des deux Algonquiennes pour sentir leur mauvais tabac. Les trois enfants nous ignorent et continuent de peaufiner leur golem de neige.

— Enceinte ? lâche Donald en désignant la plus jeune du menton, les mains dans les poches.

Je ne l'avais pas remarqué à cause des manteaux, mais effectivement, l'adolescente a un ventre plus volumineux que le reste de son anatomie.

— Ouin, pis ? rétorque la principale intéressée, les sourcils froncés.

— Si tu veux pas que ton bébé ressemble à ton père, tu devrais éteindre ta clope.

— *Fuck you*, Donald, riposte la dénommée Michelle. T'as pas répondu à ma question.

Mon partenaire secoue la tête, découragé. Je n'ose faire de même, de peur d'offusquer nos interlocutrices.

— Est-ce que Yan est là ? veut savoir Donald en faisant mine de regarder à travers l'une des fenêtres sales de la maison.

— Non, y'est parti, répond-elle d'un ton sec. Qu'est-ce que tu y

veux ?

— T'es sûre ? Parce que c'est son *truck* dans l'entrée, non ? Il a pas changé de camion depuis 10 ans.

— Y'est parti à pied.

— Ben oui. Il va revenir bientôt ?

— Non. Va-t'en.

Donald ignore l'ordre et s'approche encore plus des Algonquiennes. Il semble inspecter leur visage.

— Il est encore violent ?

— Non ! s'insurge Michelle en lançant son mégot par-dessus la rambarde. Y'a changé, mon Yan ! Pis de toute façon, c'est pas de tes hosties d'affaires, fait que câlisse-moi ton camp d'icitte !

— Il est dans la maison, c'est ça ? insiste Donald en pointant la porte d'entrée.

Sans l'accord des femmes et sans enlever ses bottes, il passe à côté d'elles et pénètre dans le domicile.

— Heille ! T'as pas le droit ! crie Michelle en s'extirpant de sa chaise.

En furie, elle le poursuit. L'adolescente enceinte, figée, ne sait pas comment réagir, et moi non plus. Après quelques secondes de confusion, j'entre aussi dans la baraque, laissant l'autre seule sur le perron.

L'intérieur est pire que ce que j'imaginai. Odeur suffocante de cigarette et de gras brûlé. Des murs tachés, gangrenés par la moisissure. Plancher sale, meubles d'une autre époque, des montagnes de vaisselle encore encrassée par du Kraft Dinner ou des pâtes en canne. Sur la table basse du minuscule salon, un verre pour enfants servant de cendrier traîne à côté de vieux magazines de chasse, qui camouflent à peine une revue *Playboy*. Une flaque suspecte n'a pas été nettoyée dans un coin de la cuisine ; je croise les doigts pour que ce soit de l'eau.

Puis il y a le froid. Je doute que la maison soit dotée d'un quelconque système de chauffage. Chose certaine, s'il y en a un, il n'est pas fourni par Hydro-Québec.

À choisir entre les deux, je préfère quasiment la maison aux fleurs desséchées de sœur Bouchard.

Michelle crie après Donald, qui inspecte rapidement les lieux et se dirige maintenant vers l'unique couloir. L'Algonquienne semble à deux doigts de frapper mon partenaire. Elle tire sur son manteau pour le retenir, en vain.

— Décâlisse, Donald ! Y me touche pus, Yan ! J'te le jure ! Pis y'est même pas là ! Va-t'en, ciboire ! Laisse-nous tranquilles !

Il ignore les vociférations de Michelle et ouvre une porte. Entassés que nous sommes dans l'étroit couloir, je ne peux même pas voir ce qu'il y a dans la pièce ; Donald referme aussitôt, n'y découvrant sûrement rien d'intéressant. La grosse Algonquienne aux fesses, il ne se gêne pas pour ouvrir une deuxième porte. Cette fois, il fige. Michelle ne crie plus, sa mâchoire est crispée. J'avance pour jeter un œil par-dessus son épaule.

Je m'attendais à une chambre, mais il s'agit davantage d'une remise. Un espèce de grand garde-robe où s'entassent des jouets brisés, des outils rouillés et de l'équipement de pêche.

Au milieu de ce débarras est assise une petite fille qui ne doit pas avoir plus de 10 ans. Vêtue d'un kangourou trop grand taché d'huile et d'un pantalon de jogging, chaussée d'espadrilles aux semelles condamnées, elle essaie de craquer une allumette sur une boîte usée, probablement pour se réchauffer un peu. Son petit visage rond est formé d'yeux en amande, de joues proéminentes et d'un nez morveux.

Des yeux en amande ceinturés de noir, des joues proéminentes couvertes d'ecchymoses et d'un nez morveux qui saigne.

Recroquevillée, elle pleure en silence.

J'ai juste envie de l'imiter.

Chapitre 11

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Donald, les poings serrés, ne daigne pas me regarder lorsqu'il me dit :

— Occupe-toi de la petite.

— Non ! proteste Michelle. Vous toucherez pas à un cheveu...

D'un geste brusque, mon partenaire pousse l'Amérindienne jusqu'au bout du couloir, dans la grande pièce faisant office de cuisine et de salon.

— Espèce de déchet humain, crache-t-il, la nuque rougie par la colère. Yan te touche pus, mais y passe ses nerfs sur ses *kids*, c'est ça ? Sur vos *kids* ? ! Pis toi, tu le laisses faire ? !

— T'es qui pour nous juger, hostie de vieux sale ? ! réplique la mère en pointant un doigt accusateur sur Donald. T'as aucun crisse de droit de...

Avec une vivacité surprenante, il empoigne l'avant-bras de Michelle. À la plainte qu'elle lâche, je devine qu'il serre assez fort pour faire mal. Il s'adresse de nouveau à moi :

— La petite, Anna.

Effrayée, Michelle n'ose rétorquer quoi que ce soit. Elle tente de se défaire de la prise avec son autre main, mais l'effort est inutile ; la poigne est trop solide. La peau brune de l'Algonquienne est d'un blanc immaculé aux extrémités des doigts de Donald.

Je reporte mon attention sur la fillette, toujours assise par terre, larmoyante. Quand je me penche pour être à son niveau, elle recule légèrement, comme un animal pris au piège. Je tends une main et

tente de paraître rassurante :

— T'inquiète pas, je... On te fera pas de mal.

Elle me jauge du regard, semble évaluer si je représente une menace ou non. Elle n'a peut-être jamais vu de personne blanche de sa vie. Essuyant son nez souillé, elle déglutit et s'approche lentement. Je l'aide à se relever ; au nombre de blessures qu'elle a au visage, je suppose qu'elle en a encore davantage sur le reste du corps. Bouger doit lui faire un mal de chien.

— C'est quoi, ton nom ?

Elle ne répond pas. Les yeux fixés au plancher, je crois qu'elle veut éviter de croiser le regard de sa mère.

— Elle te répondra pas, dit Michelle, de retour sur le seuil de la pièce.

Elle a dû réussir à se libérer.

— Elle est *fuckée* dans tête. Elle parle presque jamais, pis quand elle le fait, c'est pour dire des affaires qui ont pas de sens.

— Elle est peut-être juste muette, espèce de..., commence mon partenaire.

— Non ! l'interrompt l'Algonquienne. J'suis pas si conne que ça, ciboire ! Elle peut parler, mais a veut juste pas ! Elle se fout de notre gueule !

Mon partenaire serre à nouveau les poings, j'ai l'impression qu'il va lui fendre le crâne. Je pose mes mains sur les épaules agitées de la fillette, qui demeure silencieuse.

— Je l'amène dans le *pick-up* ? suggéré-je. C'est pas vrai qu'on va la laisser ici...

— T'as ben raison. Vas-y, je te rejoins.

— Oh non ! s'insurge Michelle en essayant vainement de me fondre dessus, bloquée par l'armoire à glace qu'est Donald. Tabarnak, laisse-moi passer ! Y'est pas question que vous me preniez mon enfant, hostie de colonisateurs à marde ! Reviens icitte, Catherine !

— Au moins, on connaît son nom, maintenant.

J'ignore les vociférations de la grosse Algonquienne et passe sans problème à côté d'elle avec la fillette grâce à la protection de mon

partenaire. Celui-ci reprend son interrogatoire tandis que je m'approche de la porte de sortie :

— Asteure, tu vas parler, maudite mère indigne : Yan, y'est où ?

— Va chier, Donald ! Catherine, câlice, reviens icitte !

J'entends une claque. Violente. Je pense que Donald vient de gifler Michelle, mais je n'ose me retourner pour vérifier. Je dois sortir de là au plus vite, pas question que la petite assiste à cela.

Au moment où je m'apprête à toucher la poignée, celle-ci tourne toute seule et la porte s'ouvre sur la fillette et moi, manquant de justesse de nous frapper en plein front. La première chose que je vois entrer, c'est le bout d'un canon. Je n'y connais pas grand-chose en armes à feu, mais je crois qu'il s'agit d'un fusil à pompe. Par réflexe, je recule d'un pas avec Catherine.

Un homme pénètre dans la demeure, un gros calibre pointé devant lui. Un Amérindien de taille moyenne, un peu gras, la boule à zéro, emmitouflé dans un manteau au col à fourrure. Ses yeux sont injectés de sang, des veines sont visibles sur ses tempes. Sa gorge est recouverte d'un crâne mal tatoué.

— Lâche ma blonde, ordonne-t-il à Donald en le plaçant dans sa ligne de mire. Tout de suite, *fucker*.

L'ancien policier grogne quelque chose d'inaudible, lève les bras et laisse Michelle rejoindre celui que je devine être Yan. Le canon pivote ensuite dans ma direction.

— Pis toi, tu touches pus à ma fille. Ou j'te jure que j'te fais exploser ta p'tite tête de blondasse. Viens ici, Catherine.

La fillette recommence à pleurer, mais elle obéit. Moi, je ne peux plus bouger. Je suis à deux doigts de mouiller mon string, mon regard ne quitte pas l'orifice cracheur de mort du fusil. Un mouvement de trop, et ma cervelle va barbouiller le mur derrière moi. J'essaie de ne pas paniquer.

Ça ne marche pas vraiment.

...

— Pis là, on fait quoi d'eux autres ? On peut pas les garder icitte

longtemps !

— Ta gueule ! J'essaie de réfléchir !

Donald et moi sommes dans un coin du salon, les mains en l'air. Yan nous menace toujours de son fusil et débat avec sa femme du sort qui nous attend. Je n'arrive pas à réfléchir, tellement je suis pétrifiée. Mon compagnon, lui, semble anormalement calme.

— Ils peuvent juste partir ! propose Michelle. Tu leur as foutu la chienne, ils reviendront sûrement pas...

— Ça va pas ben dans ta tête ? s'oppose Yan, nerveux, en se grattant le nez. J viens d'les menacer avec un *gun*, pis ils veulent nous enlever Catherine ! Pis c'est Donald, tu sais ben qu'il revient toujours, cet hostie-là !

L'ancien gangster a clairement consommé quelque chose d'illicite. Je miserais sur de la cocaïne. De très mauvaise qualité, en plus. Il ne cesse de renifler et de se frotter le milieu du visage, sans parler de ses yeux fous. Il a l'air impulsif, en plus d'être violent de nature. Nous ne sommes définitivement pas en sécurité.

J'ignore d'où il est sorti. Peut-être était-il vraiment parti de la maison à pied et qu'en revenant, sa fille enceinte l'a prévenu de notre indésirable présence. Peut-être s'est-il alors emparé d'un fusil de chasse qu'il gardait dans son camion, prêt à nous affronter, prêt à protéger sa famille. Serions-nous les fautifs, dans cette histoire ? Après tout, nous avons envahi la maison de gens qui, a priori, n'avaient rien fait de mal. Nous avons frôlé l'invasion à domicile.

Non, je divague. Donald connaît ces gens, il savait que quelque chose ne tournait pas rond. Les marques sur le visage de la petite sont la preuve que nous avons raison de nous imposer. Sauf si nous finissons six pieds sous terre. Bon sang, qu'est-ce que je fiche ici ?

— Je connais du monde, ajoute Yan, la voix agitée.

— De quoi tu parles ? demande sa conjointe.

— Du monde qui pourrait faire disparaître les cadavres. On pourrait même gagner du *cash* avec leurs organes.

Mon corps tremble, des larmes me montent aux yeux. J'ai envie de dire quelque chose, de supplier, de promettre que nous ne dirons rien, mais aucun mot ne sort. J'arrive à peine à respirer. Donald, lui,

parvient à articuler :

— Tu vas nous tuer ici, Yan ? Avec tes enfants qui jouent dehors ?
Devant ta p'tite fille ?

Il désigne Catherine du menton, assise sur une chaise de la cuisine. Les genoux relevés contre son menton, les talons sur le bord du siège, elle ose à peine lever les yeux sur la scène. Elle semble aussi terrifiée que moi.

— Il a pas tort, bébé, enchérit Michelle, qui semble dépassée par la situation. On peut pas faire ça, crime ! Si on se fait pogner, on...

— On se fera pas pogner ! hurle Yan, rouge de colère, le doigt toujours sur la détente. Tu voulais crisser ton camp de Mâdjà, non ? ! Ben pour ça, faut de l'argent, pis deux carcasses de Blancs en santé, cré-moé, ça vaut cher en simonac !

— Oui, mais...

— Y'a pas de « oui, mais » ! Deux coups de fusil, pis on en parle pus ! Va tout de suite chercher des glacières, mes couteaux de chasse pis de quoi nettoyer. Assure-toi que les enfants rentrent pas ! J'm'occupe d'la job sale, comme d'habitude...

— Mais Catherine...

— Catherine, a fermera ses yeux, c'est toute !

C'est un malade mental. Un vrai de vrai. J'espère que c'est la drogue qui le rend aussi fou, sinon Donald a réellement manqué de jugement en nous emmenant ici sans davantage de précautions. L'enquête sur la mort de mon grand-père me paraît tellement insignifiante, maintenant... Vais-je vraiment mourir ici ?

Michelle se dandine sur place, incapable de prendre une décision. Elle nous fixe bêtement, comme si elle cherchait une approbation dans nos regards. Yan pète un plomb :

— Aweille, Michelle, ciboire ! Tu veux que...

Catherine s'est levée de sa chaise et s'est plantée entre nous et ses parents. Elle tend ses bras à l'horizontale, comme pour faire office de bouclier humain. Je n'ai pas la force de lui dire de se retirer. Donald demeure muet aussi.

— Catherine, décâlisse de là ! crache Yan, le fusil légèrement

baissé. Va-t'en tout de suite !

La petite fait non de la tête. Elle ne bouge pas. Yan s'avance d'un pas décidé, ses traits déformés par la rage.

— Ma tabarnak, tu vas m'écouter, hostie de...

Il s'apprête à asséner un coup de crosse à son propre enfant lorsque Donald, plus vif et alerte que moi, lui saute dessus en empoignant les extrémités du fusil. Yan appuie sur la détente ; les yeux mi-clos, je me penche en plaçant mes bras devant Catherine, pour la protéger. Le coup est parti dans les airs, le plomb a créé un trou dans le plafond. Personne n'a été touché.

Les hommes se battent pour le fusil. Donald envoie un coup de genou dans le ventre de l'Algonquien, mais celui-ci ne lâche pas pour autant. Mon partenaire prend appui sur une jambe, assène un coup de boule sur le nez de son adversaire, qui se brise dans un *crac* sonore, puis tire vers sa droite pour propulser Yan et le faire chuter contre la table basse pleine de magazines. Dans la manœuvre, l'arme s'est envolée à l'autre bout de la pièce.

Je perçois du mouvement sur la gauche et tourne la tête. Michelle s'est ruée sur un tiroir de la cuisine pour en extirper un long couteau. Ça fait deux couteaux de cuisine qui menacent de me trouer en moins d'une journée. Et cette fois, impossible de prendre mes jambes à mon cou.

J'agrippe le bras de Catherine pour la placer derrière moi ; à mon tour de jouer les boucliers. Je balaie la salle des yeux pour trouver de quoi me défendre. Michelle s'avance lentement, le couteau tendu. Elle a aussi peur que moi.

Je dois me servir de cette peur.

Le fusil ne gît pas bien loin. Et je doute que Michelle soit assez rapide pour m'empêcher de l'atteindre. C'est maintenant ou jamais.

Je m'élance, quitte à perdre la grosse Algonquienne de vue. Je saisis l'arme à deux mains, tourne les talons pour faire face à Michelle, que j'entends se ruer sur moi.

Le couteau levé, elle est déjà trop près. Je n'ai pas le temps de pointer le fusil pour la pousser à interrompre son mouvement. Elle n'a qu'à déplier le bras pour me poignarder.

Je pivote et réussis à la frapper en plein visage avec la crosse. Elle lâche aussitôt son arme blanche et s'écrase par terre, sonnée. Surprise par mon propre coup, je mets un moment avant de pomper le fusil et mettre en joue mon ennemie pour l'empêcher de se relever.

— Bouge pas ! m'écrié-je.

Mes mains tremblent, j'ai peur d'appuyer sur la gâchette sans faire exprès. Assurée que Michelle ne représente plus une menace, je tourne la tête.

Donald chevauche Yan. Il le martèle de coups de poing. Gauche, droite, gauche, droite. L'Amérindien n'oppose aucune résistance, je crois qu'il a perdu connaissance. Ses bras comme ses jambes sont étendus sur le sol, inertes. Son crâne ne fait que basculer au rythme des assauts. Je peine à distinguer ses traits, devenus une bouillie de chair à vif. Chaque coup émet des sons insolites et résonne dans mes tympans. Les jointures de Donald sont pleines de sang, probablement fêlées ou brisées, mais il continue de frapper. À bout de souffle, il ralentit ses attaques certes, mais ne s'interrompt pas pour autant. Le sang gicle sur ses vêtements.

Il va le tuer.

— Arrête, Donald ! crié-je en m'approchant de lui. J'ai le *gun* !

Il fige, avant de regarder dans ma direction avec des yeux que je ne reconnais pas. Son visage est crispé, envahi par la haine. Il a pété un câble.

Sans avertissement, il se lève et me prend le fusil des mains ; je n'ose pas résister. L'instant suivant, un pied sur la poitrine de Yan, il pointe le canon vers le faciès ensanglanté. Je n'arrive pas à le croire. Il est vraiment à deux doigts de tirer.

— Donald ? ! articulé-je, fébrile. Cibole, tu vas pas le tuer ? !

Soudain, Catherine apparaît à côté de moi et, pour la première fois, des mots sortent de sa petite bouche. Le poing levé, elle encourage Donald :

— Tuer ! Tuer ! Tuer ! Tuer !

Chapitre 12

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

L'atmosphère est tendue. Chaque geste peut s'avérer fatal. Je m'approche doucement tandis que la petite continue d'inciter Donald à appuyer sur la gâchette. Michelle, à genoux, le supplie :

— Non, pitié... Arrête... Non, pas Yan...

— Tu le défends encore ? ! crie mon partenaire, les veines du cou saillantes. Après tout ce qu'il t'a fait ? À toi, pis à tes enfants ? ! T'es pas mieux que lui, crisse !

— Donald, s'te plaît..., intervient-il d'un ton qui se veut doux. Tu peux pas faire ça... Tu peux pas le tuer de sang-froid de même...

— Toi, tu te rends pas compte à quel point c'te gars-là est une pourriture !

— Tu penses pas que tu l'as assez magané ? Regarde-le...

Yan est méconnaissable, tant son visage est couvert de sang. Il est dans les vapes, ignorant que sa vie va peut-être s'achever. Donald, plutôt que d'avoir pitié, lui crache dessus.

— Il voulait nous buter pis vendre nos corps à des trafiquants d'organes, Anna. Tu penses que c'est la première fois ? Tu penses qu'on aurait été ses premières victimes ? Pis ses amis trafiquants, là, combien de morts tu penses qu'ils ont sur la conscience ?

Je n'ai pas de réponse intelligente à donner, alors je me tais. La colère semble peu à peu le quitter pour laisser place à la tristesse.

— Pis je parle même pas de ce qu'il fait dans la maison, Anna... Avant, il battait Michelle deux, trois fois par semaine. Asteure, y s'acharne sur ses propres *kids*. Pourquoi je l'achèverais pas là,

maintenant ?

— Non, Donald, j't'en supplie ! s'époumone Michelle en pleurnichant. Tu peux pas comprendre...

— Je peux pas comprendre quoi, au juste ? ! riposte-t-il en approchant son canon du nez brisé de Yan. Que vous êtes toutes des hosties de fêlés ? !

Il disjoncte. Il ne sait plus ce qu'il dit. Je dois l'arrêter.

Catherine, elle, est retournée dans son mutisme. Les bras croisés, elle fixe son père avec des éclairs dans les yeux.

Mon partenaire tremble, respire de façon saccadée. Je sens qu'il reprend peu à peu ses esprits, qu'il se rend compte de sa propre folie. Je tente quelque chose.

— T'es pas un tueur, Donald. Arrête ça... Les autres enfants sont juste dehors...

Je me souviens tout à coup de la raison de notre venue dans cette immonde demeure.

— Faut qu'on lui demande pour mon grand-père, ajouté-je. Pis ça, ce sera pas possible s'il a plus de tête. Donne-moi le *gun*, Donald.

Il me regarde du coin de l'œil, serre les dents. On ne voit plus ses lèvres, camouflées par les poils de sa moustache. Il soupire, retire sa botte du torse de Yan.

— T'as raison, dit-il. Excuse-moi. Mais je garde le fusil.

...

Quelques minutes ont passé, le temps qu'on reprenne nos esprits. Donald et moi avons forcé Michelle à traîner les fesses de son mari sur le divan du salon et à s'asseoir à côté de lui, tout ça sous les yeux de Catherine, muette.

Je m'assure que la fille enceinte demeure dehors avec les autres enfants — en apercevant l'état de son père par la fenêtre, elle a compris qu'il valait mieux ne pas entrer —, puis je déplace une chaise de la cuisine pour m'asseoir en face du couple.

Yan finit par ouvrir les yeux. Il donne l'impression de vouloir lâcher un râle, mais la souffrance l'en empêche.

— Y’était temps, souffle Donald, une main sur la hanche, l’autre tenant en équilibre le fusil de chasse sur son épaule. T’as mal, j’espère ?

— Va... va chier..., articule Yan en se tordant de douleur.

— Tu devrais remercier les filles, elles t’ont sauvé la vie.

Un point d’interrogation se forme sur le visage démonté de l’Algonquien. Il jette un coup d’œil à Michelle, à Catherine, puis à moi. Donald avance de quelques pas et approche sa figure de celle de Yan.

— Sans elles, j’serais déjà en train d’enterrer ta carcasse dans le bois. Mais j’peux encore changer d’idée. Ça fait que tu vas répondre à nos questions. Pis raconte-moi pas de conneries.

— Qu’est-ce que... (Il crache une molaire aux pieds de Donald.) Qu’est-ce que tu veux savoir, câlice ?

— Émile Roy, tu sais qui c’est ?

— Aucune hostie d’idée.

Donald s’apprête à le frapper, mais je l’arrête juste à temps. Je parle à sa place :

— C’est un artisan d’Amos. Il est mort cette semaine.

Quelque chose illumine les yeux du salaud.

— Celui qui s’est suicidé, là ? En se faisant bouillir le cœur pis toute ?

— Comment tu sais ça ?

— T’es pas d’icitte, toé, ricane Yan en se prenant les côtes. Toute se sait ben vite, dans l’coin. Surtout les affaires dégueulasses de même.

— Pis battre ses enfants, j’imagine qu’y’a rien là ? intervient Donald, à bout de nerfs.

Yan soupire du nez, duquel coule encore du sang. Il n’ose pas répliquer, alors Michelle prend la parole à sa place :

— Qu’est-ce qu’il a avoir avec nous, l’artisan ? C’est vrai, on le connaissait même pas !

— Toi, peut-être pas, dit Donald, mais ton mari...

L’Algonquien secoue la tête ; le geste lui fait mal, ça se voit.

— Jamais vu ce bonhomme-là. Ou en tout cas, je m’en souviens

pas.

— Sa femme a dit qu'un Indien avec des *tattoos* sur la gorge était venu le voir juste avant qu'il meure, précisé-je. Elle le connaissait pas. On le cherche.

Cette fois, Yan éclate de rire. Il souffre, mais il semble s'en fiche ; il continue jusqu'à ce que Donald lui assène une violente gifle.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Ciboire, Donald, c'est pour ça que t'es là ? répond Yan en essuyant un filet de bave. Parce qu'une madame pense qu'un Indien tatoué a tué un gentil monsieur blanc ?

Cette fois, c'est moi qui ai envie de le frapper.

— J'me fous de ton opinion, rétorque mon partenaire en haussant un sourcil. Donne-moi juste des noms. D'autres que toi qui ont des tatouages dans le cou. Pis dis-moi où je peux les trouver.

— On en avait toutes, des crânes de tatoués s'a gorge ! Tu penses vraiment que c'est un de nos gars qui a fait ça ? ! Un des anciens Red Skulls ? C'était pas un suicide, votre affaire ?

— Il doit avoir à peu près mon âge, ajoute Donald, ignorant les questions. T'as une idée ?

L'Algonquien fait mine de réfléchir.

— T'as une cigarette ?

Une autre gifle. Combien sera-t-il capable d'en supporter, avant de retomber dans les pommes ? Est-ce qu'il est encore sous les effets de psychotropes ?

— Yan, câlice, arrête de le provoquer ! supplie Michelle, les doigts crispés dans ses cheveux. Fais juste leur dire ce qu'ils veulent entendre !

— Y'a personne des Red Skulls qui serait assez cave pour faire ça, dit-il en défiant Donald du regard. Ton tatoué, j'le connais sûrement pas.

— Heille, le « smatte », on est à Madjà, pas à Montréal. Y'a pas d'étrangers, ici.

Mon partenaire marque un point, mais Yan demeure silencieux. Il ne veut pas vendre un ami, ou il veut juste nous emmerder ? Michelle

prend l'initiative :

— Chéri, le chamane... C'est peut-être lui qu'ils cherchent ?

— Dis pas n'importe quoi...

— Penses-y ! C'est vrai qu'il a des *tattoos* dans le cou... Des symboles bizarres... Pis ça me surprendrait pas qu'il soit dans la fin cinquantaine, début soixantaine !

— De qui vous parlez ? intercédé-je, ma curiosité piquée.

Yan lance un regard torve à Michelle, mais cela n'empêche pas cette dernière de s'exprimer :

— Y'a un homme bizarre qui vit dans la forêt. Pas comme nous, là... Vraiment *dans* la forêt. Personne connaît son nom. On pense qu'il essaie de vivre un peu comme nos ancêtres. Des fois, il vient faire un tour à Mâdjà... À Pikogan aussi, à ce qu'il paraît.

— Pourquoi faire ? Chercher de la bouffe ?

— C'est juste des rumeurs...

— Des hosties de niaiseries, oui ! commente Yan.

— Toi, j't'ai pas sonné.

Mon ton autoritaire me surprend moi-même. L'Algonquien aussi, d'ailleurs. J'invite Michelle à poursuivre.

— J'ai entendu dire qu'y'a des Anciens qui font appel à lui pour contacter les esprits. Soit pour prédire l'avenir, soit pour demander des guérisons ou de la protection, soit...

Elle s'arrête soudain. Pas question que je la laisse faire :

— J'écoute.

— Soit pour lancer des sorts à du monde, reprend-elle en déglutissant. Des genres de malédictions.

— Pis t'avales ça, toi ?

Son silence et sa mâchoire serrée en disent long. J'ai du mal à y croire. Donald aussi :

— C'est d'la *bullshit* pour nous faire sacrer notre camp de chez vous ?

— J'te l'avais dit que ça servait à rien, grogne Yan, bras croisés et yeux fermés.

Malgré l'absurdité de la chose, je reviens à la charge :

— Il habite où, ce chamane ?

— J'sais pas trop... soupire Michelle, une main sur le front. Dans le bois, pas trop loin d'ici, j' imagine... Les Bellehumeur m'ont dit qu'ils l'ont vu pas plus tard que la semaine passée !

— Les Bellehumeur ? Où ça ?

— Leur maison est à deux minutes de chez nous... Y'ont vu le chamane passer chez une de leurs voisines.

— Tu sais laquelle ?

— Connais pas son nom de famille. Même pas sûre qu'elle en a un. Tout le monde à Màdjà l'appelle Elsa. Elle habite seule, j'pense.

Je me lève de ma chaise, fais les cent pas pendant que Donald me regarde avec un air désespéré. Il n'aime clairement pas la tangente que prend cette conversation. Je peux le comprendre ; on cherchait un ex-membre d'un gang criminel, et moi, je pourchasse plutôt un vieil hippie qui doit manger trop de champignons.

— Elle habite où exactement, cette Elsa ?

Chapitre 13

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Nous venons à peine d'entrer dans le *pick-up* que j'ai déjà des regrets.

— T'es sûr qu'on devrait la laisser là ?

— C'est son choix, répond Donald en mettant les clés dans le contact. On est pas pour la forcer à nous suivre. On reviendra avec les services sociaux plus tard.

J'ai de la misère à le croire.

Avant de partir, nous avons proposé à la petite Catherine de nous accompagner. Elle n'était pas en sécurité chez elle. Ses parents la rendraient peut-être responsable des blessures de Yan et pourraient la punir en conséquence. J'ai cru qu'elle accepterait sans réfléchir étant donné son enthousiasme quand Donald démolissait le visage de son père, mais au contraire, elle n'a rien voulu savoir. J'ai insisté, bien sûr, mais non ; Catherine ne désirait pas quitter la maison. J'ai aussi voulu appeler la police. Donald a tenté de m'en empêcher, arguant que ça ne servirait à rien. Faisant la sourde oreille, je me suis emparée de mon cellulaire, mais bien sûr, le réseau manquait. Région de merde.

Nous sommes partis après avoir miraculeusement trouvé des bandages pour les mains meurtries de Donald et avoir promis à la fillette que nous reviendrions pour nous assurer qu'elle allait bien. « Si vous remettez un seul pied icitte, j vous jure que vous r'partirez pas vivants ! » a alors promis Yan, mais Donald lui a fait regretter son affront en lui envoyant une dernière et violente gifle pour la route.

Les petits ingénieurs de bonshommes de neige semblent ne jamais avoir eu conscience de ce qui s'est passé avec leurs parents. Ils

continuent de s'amuser et ont entamé la création d'un deuxième golem. La fille enceinte, quant à elle, n'a même pas osé nous regarder, quand Donald et moi avons passé devant elle pour rejoindre le *pick-up*. Heureusement, sinon elle aurait peut-être fait une syncope en voyant le fusil de son paternel aux mains de mon partenaire.

Nous nous apprêtons à prendre la direction indiquée par Michelle pour la résidence de cette mystérieuse Elsa lorsque Donald m'apostrophe :

— Anna, je... Je m'excuse.

Il regarde droit devant lui et a l'air d'avoir vieilli de 10 ans. D'ailleurs, il a quel âge, au juste ? La cinquantaine ? Non, impossible, il n'aurait pas pu être policier au début des années 70. La soixantaine, alors ? Probablement. Impossible qu'il ait 70 ans. J'espère, en tout cas, être en aussi bonne forme physique que lui à son âge. Un vrai Sylvester Stallone, chirurgies plastiques en moins.

— J'ai pété un câble, continue-t-il en s'engageant sur la route. T'aurais pas dû me voir de même. Pis surtout, j'aurais jamais dû t'emmener chez Yan.

— C'est moi qui ai insisté pour venir. Mais oui, t'as pété un câble. Tu m'as vraiment foutu la chienne. Sauf que sans toi, mes organes seraient peut-être déjà sur le marché noir. Donc, excuses acceptées.

Du coin de l'œil, je le vois sourire. Je prends dans mon manteau le paquet de Camel que j'ai acheté avant notre départ d'Amos.

— Cigarette ? proposé-je.

— Mon Dieu, oui !

Nous fumons pendant le trajet, fenêtres à peine baissées, et demeurons avares de mots. J'ignore à quoi Donald pense, mais moi, j'ai besoin d'un peu de temps pour digérer ce que je viens de vivre. Jamais en cent ans je n'aurais cru passer à deux doigts de mourir en enquêtant sur la mort de mon grand-père. Je me plaignais du manque de concret pendant mes cours de journalisme ; me voilà servie ! Sans parler de Donald... Oui, il a pété un plomb. Oui, la situation était propice à ce genre de crise. Mais quelque chose, peut-être la rage qu'il avait dans les yeux quand il tabassait Yan, m'incite à croire que ce n'était pas la première fois. Je repense à ce qu'il m'a dit, tout à

l'heure : il devait avoir la quarantaine, quand il a pris sa retraite de la police. Avait-il toujours eu un comportement violent avec les individus qu'il considérait comme suspects ? Est-ce que ses idéaux de la justice divergeaient un peu trop de ceux de ses employeurs ? Sa retraite, en était-ce vraiment une, ou lui avait-on fortement suggéré de se retirer ?

Je n'arrive pas encore à une conclusion satisfaisante que Donald prend finalement la parole :

— Cette histoire de chamane bizarre, là... Tu sais que c'est n'importe quoi, hein ?

— Peut-être. Sûrement, même. Mais la description de Michelle concorde parfaitement avec celle que ma grand-mère m'a faite. Elle m'a parlé de symboles bizarres tatoués sur la gorge, pas de têtes de mort. L'homme faisait sûrement pas partie des Red Skulls.

— OK, mais même si c'est le supposé chamane qui est venu voir Émile, tu comprends aussi que ça se peut qu'il ait rien à voir pantoute avec sa mort ?

— Ça, on le saura jamais si on lui pose pas la question. Pis si tu y croyais pas rien qu'un peu, avec ce qui vient de se passer, je pense qu'on serait déjà en route pour Amos.

Donald grogne quelque chose d'inintelligible et tire longuement sur sa cigarette. La route est déserte, mais ô combien cahoteuse. Nous passons devant quelques logements, tous aussi misérables les uns que les autres. Le toit de certains semble à peine supporter le poids de la neige. Aucune compagnie d'assurances n'oserait s'aventurer ici.

Nous finissons par trouver la maison décrite par la grosse Michelle. Jaune, la façade décrépie, elle a l'air déserte, comme presque toutes les autres habitations de Mâdjà. En sortant, Donald laisse le fusil sur la banquette arrière, mais il prend un couteau de chasse rangé dans son étui, dans le coffre à gants, caché sous une pile de papiers.

— C'est pas tout le monde à Mâdjà qui est débile comme Yan, mais... juste au cas où, commente-t-il en rangeant l'arme à sa ceinture, sous son manteau.

Je hoche la tête en guise d'approbation, mais je croise les doigts pour qu'on n'ait pas à s'en servir.

Nous jetons nos mégots, pénétrons sur le terrain de la maison jaune et Donald cogne à la porte. Personne n'ouvre. Mon partenaire cherche une sonnette, mais il n'y en a pas ; il frappe à nouveau.

Pendant ce temps, j'examine les environs. Il commence à faire moins clair dehors, des nuages encombrant le soleil descendant. La forêt est effectivement plus dense dans cette partie de Mâdjà. Durant l'été, les moustiques doivent être insupportables. Une vieille Sunfire gît dans la cour d'entrée ; ce doit être la seule voiture dans la réserve qui dispose d'un moteur V4. Des amas de déchets s'accumulent dans la neige, près de l'automobile. J'imagine qu'aucun camion-poubelle ne passe hebdomadairement dans les parages. Puis j'aperçois, à travers les arbres sur ma gauche, à environ une trentaine de mètres, un autre logement. Celui des Bellehumeur, je présume. Je sursaute en constatant qu'un homme d'un certain âge nous observe depuis son perron, une grosse bouteille dans un sac brun à la main. Je lance un coup de coude à Donald et lui désigne l'individu.

— Monsieur Bellehumeur ? m'écrié-je en levant une main. C'est bien vous ?

Pas de réponse. L'homme demeure immobile.

— C'est bien la résidence d'Elsa, ici ? ajouté-je avec un sourire feint. Nous aimerions lui parler ! Est-ce que vous savez si elle est là ?

Pas un mot. Il se contente de nous fixer. Je n'aime pas ça.

— Laisse tomber, me suggère Donald. Si ça se trouve, il est tellement saoul qu'il est même pas conscient qu'on est là.

Il tourne la poignée. La porte n'est pas verrouillée. On échange un regard circonspect. Sans attendre mon accord, Donald ouvre, une main près de son couteau.

— On y va ? propose mon partenaire.

— T'es sûr que tu veux faire ça ?

— Tu préfères retourner tout de suite chez ta grand-mère ?

— Non, mais y'a le monsieur qui...

— Il est en train de se momifier sur place. Il fera rien.

Il entre dans la demeure. Je jette un dernier coup d'œil à l'homme muet, qui continue de me dévisager. À cette distance, ce n'est qu'une

impression, il pourrait tout aussi bien scruter le *pick-up* de Donald... Mais non, j'ai la lugubre sensation que l'Algonquien me scrute moi, et rien d'autre. Je déglutis et rejoins Donald à l'intérieur.

Évidemment, la maison est dans un sale état. Pas autant que celle de Yan et Michelle, mais le fait qu'Elsa vive apparemment seule doit y être pour quelque chose. C'est aussi grand qu'un appartement d'étudiants sur la rue Myrand ; la pièce principale, qui sert de salon et de cuisine, donne sur trois portes fermées. Pas de couloir, pas de hall d'entrée, pas de porte patio. La poussière s'accumule sur le tapis comme sur les rares meubles. Il fait froid, terriblement froid ; presque aucune différence avec l'extérieur. Mais le pire, c'est l'odeur. Ça sent le renfermé et quelque chose d'autre que je n'arrive pas à identifier. Des aliments pourris, peut-être.

— Y'a quelqu'un ? lance Donald d'une voix autoritaire.

Personne ne répond.

— Je prends celle de gauche, toi celle de droite ? suggère mon partenaire en parlant des portes.

J'acquiesce, et nous nous séparons momentanément.

Je tombe sur la salle de bain. Toute petite, elle ne pourrait pas accueillir deux adultes en même temps. Mis à part des saletés, il n'y a pas grand-chose à inspecter. Je jette donc mon dévolu sur la troisième porte, celle du centre. Elle donne sur un bureau. Un véritable fouillis.

L'un des murs attire tout de suite mon attention. Une ribambelle de Post-it, de feuilles noircies, de photographies et d'articles de journaux y sont accrochés. Il y a même des gribouillis au feutre directement sur la peinture. Je m'apprête à annoncer à Donald que j'ai trouvé quelque chose lorsque la vision d'une photo me coupe dans mon élan. Les yeux plissés, je m'en approche.

C'est la même que celle trouvée dans la cachette de mon grand-père. Au pensionnat, avec les prêtres, les sœurs et les élèves autochtones. Avec Émile.

Mes doigts tremblent en prenant dans la poche arrière de mon pantalon la photo donnée par ma grand-mère. Je compare les deux images, pour être sûre. Elles sont identiques. Hormis un détail ; sur celle du mur, quelqu'un a encerclé avec un crayon rouge la tête d'un

petit garçon. Un garçon qui se tient juste devant un jeune prêtre plutôt séduisant. Mon grand-père.

J'examine les autres documents, dont la première page d'un journal datant du 15 janvier 1973. Y figure, en noir et blanc, ce qui devait être la bâtisse du pensionnat garnie du titre « *Oblat retrouvé mort à Saint-Marc-de-Figuery* ». À côté de cette page est collé l'article correspondant. Dessus, on a griffonné « *MENSONGES* » un peu partout. Les traits des lettres sont incisifs et nets ; à un endroit, le crayon a même transpercé le papier. Celui ou celle qui a écrit ces mots devait être furieux.

Je m'attarde sur l'article en soi. D'après lui, un oblat aurait été retrouvé mort dans sa chambre du pensionnat, pendant la nuit. La cause du décès rapportée par la police était un arrêt cardiaque, mais le journaliste avait développé. Dans une envolée raciste tout à fait assumée, il avait prétendu que si le vieil homme s'était éteint ce soir-là, c'était certainement dû à un épuisement lié aux vaines tentatives d'éducation de « jeunes sauvages aussi utiles pour le Québec qu'un unijambiste malade dans une équipe de hockey ». Le défunt était un dénommé Germinal Simard.

Simard...

Je me rappelle alors ce que sœur Bouchard m'a raconté quand je lui ai rendu visite :

« *C'est sa faute, si y'est mort.* » — « *Simard, qu'il s'appelait.* » — « *C'tait pas beau...* »

Parlait-elle justement de ce Germinal Simard ? Pourquoi aurait-elle dit que ce n'était pas beau à voir, alors ? Donald aussi m'avait parlé de cet homme, quand je l'avais questionné sur sa rencontre avec mon grand-père. La police avait bel et bien conclu à une crise cardiaque. Mais Donald avait aussi mentionné la disparition d'un garçon autochtone, la même nuit. Cet événement, pourtant, n'est évoqué nulle part dans l'article.

Si c'est bel et bien Elsa qui a barbouillé tous ces « *MENSONGES* », qu'est-ce qu'elle considérait comme faux ? Impossible de le deviner sans davantage d'indices. Je poursuis ma recherche.

Après quelques minutes, je comprends enfin à quoi sert ce tableau

hétéroclite. Toutes les notes, toutes les photos et tous les documents concernent de près ou de loin la disparition d'enfants algonquiens. Mais pas n'importe lesquels. Seulement ceux manquant à l'appel depuis 1973 et demeurant dans la région d'Amos.

Que cherche Elsa, au juste ? Le garçon encerclé sur la photo où apparaît mon grand-père, est-ce qu'il fait partie des disparus ? Je sens que je tiens quelque chose, même si je ne sais pas quoi exactement.

En approfondissant mes observations, je remarque qu'un prénom revient souvent, dans les notes mal écrites d'Elsa : Jean.

« Jean, t'es où ? » — « Famille de Jean a abandonné » — « Pourquoi personne cherche Jean ? » — « Enlevé par la même personne que Jean ? »

Ce serait donc ça, l'objectif d'Elsa ? Retrouver Jean ? Un garçon porté disparu ?

D'autres feuilles, regroupées et un peu à part de la majorité, me troublent. Elles m'intriguent autant que le reste, mais impossible pour moi de les déchiffrer ; elles sont écrites dans une langue qui m'est inconnue. En algonquin, peut-être ? Non, les symboles sont trop différents de ceux que j'ai vus sur les panneaux d'indication à Amos ou à Pikogan. Ils ressemblent davantage à des pictogrammes qu'à des lettres. Chose étrange, même si je n'y comprends rien, je n'arrive pas à détacher mon regard de ces signes insolites. Je suis comme hypnotisée, obnubilée par leur configuration et leur obscure signification. Quelle sombre vérité cachent ces formules alambiquées ?

Je sens une main se poser sur mon épaule.

Mon cœur saute un battement. Je tressaillis et pivote brusquement, plaquant mon dos contre le mur garni de paperasse.

C'est juste Donald. Je soupire et passe à deux doigts de le frapper.

— T'es malade ? ! Pourquoi tu t'es approché en silence de même, comme un tueur en série ? Cibole, j'ai failli mourir !

— Je t'ai appelée par ton nom trois fois, Anna, rétorque-t-il, l'air inquiet. Tu m'entendais pas.

— Tu me niaisais, là ?

— Non. T'avais l'air tellement... concentrée ?

Est-ce la vérité ? Les écritures étranges m'auraient tellement

accaparée que je n'aurais même pas entendu un gaillard de plus de six pieds s'approcher et dire mon nom ? Je ne vois pas pourquoi Donald me mentirait...

— J'ai trouvé quelque chose, annonce-t-il d'un ton grave. Faut que j'te montre.

— Moi aussi, j'ai découvert de quoi ! m'exclamé-je en me décollant du mur. Regarde, c'est...

— Non, Anna. Viens voir, c'est urgent.

Alarmée, je hoche la tête et accepte de le suivre dans la pièce adjacente. Il s'agit de la chambre d'Elsa. Par terre, en plein milieu de la pièce, le tapis est marqué de nombreuses croûtes brunâtres. Nul besoin d'une analyse chimique pour deviner ce que c'est.

Du sang séché.

Je fige. Qu'est-ce que ça signifie ? Donald semble aussi perdu que moi.

Soudain, une porte claque. Je pense que c'est celle de l'entrée.

Puis, une décharge sonore ; une partie du mur et du cadre de porte de la chambre explosent.

On vient de nous tirer dessus.

Chapitre 14

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

— **V**ite, à couvert ! crie Donald en pointant le lit.

Nous nous précipitons par-dessus le matelas pour nous cacher derrière. Mes fesses ont à peine atteint le sol qu'une autre déflagration vient trouer une partie de mur juste au-dessus de nous.

— On attend qu'y entre, pis j'me le fais, grommelle mon partenaire en libérant son couteau de son étui.

— T'es fou ? ! protesté-je en l'empoignant par l'épaule. Faut qu'on crisse notre camp d'icitte !

Un autre coup de feu. Cette fois, les plombs se sont enfoncés dans le matelas. Le prochain tir pourrait nous atteindre.

Juste à côté de nous, de biais, une porte. Elle semble donner sur l'extérieur. Un vrai miracle.

— Pas le choix, faut s'en aller par là ! suggéré-je en pointant la sortie.

— On va être ben trop à découvert !

— T'aimes mieux crever là ?

Donald soupire par le nez. Une autre détonation. Le tir fait presque mouche ; un peu plus à gauche, et il m'aurait peut-être atteinte à l'épaule à travers le lit. Cette éventualité fait office de signal. Je n'attends pas l'approbation de mon partenaire et me rue sur la poignée, qui n'est heureusement pas verrouillée. J'entends Donald m'imiter. La porte est ouverte, ne reste plus qu'à traverser de l'autre côté. Tout se déroule au ralenti.

L'inconnu fait feu une nouvelle fois et un grognement

l'accompagne ; nous réussissons quand même à fermer le battant derrière nous. Je jette un coup d'œil à Donald. Il a été touché. La moitié de sa cuisse semble avoir été grugée par une armée de fourmis voraces, son pantalon est imbibé de sang.

— Donald ! Tu...

— On a pas le temps, maugrée-t-il en faisant pression sur sa blessure. Cours !

Il a raison. Je pars devant, Donald me suit malgré son handicap. L'adrénaline doit l'aider. Nous atteignons rapidement des arbres derrière lesquels nous pouvons nous cacher et reprendre notre souffle. Puis, on entend notre agresseur sortir à son tour de la maison. J'ose laisser dépasser ma tête pour découvrir de qui il s'agit, mais je n'ai pas le temps de poser mon regard sur le tireur que celui-ci appuie à nouveau sur la détente, me forçant à demeurer complètement à couvert. Mes jambes tremblent.

— Go, on y va ! lance Donald, les dents serrées. Surtout, faut pas qu'on reste collés !

J'obéis et nous nous élançons vers le cœur de la forêt en conservant une certaine distance entre nous, avec une obscurité nouvelle pour alliée. Donald n'avance pas aussi vite que moi, mais il parvient à garder une cadence correcte. Des plombs nous sifflent aux oreilles, la progression dans la neige est difficile, mais nous avançons et j'ai l'impression que plus nous courons, moins les tirs de l'ennemi sont précis. Nous sommes en train de semer notre agresseur.

Après de longues minutes de course effrénée, je repère un sapin particulièrement gros, sur ma droite. Il a poussé sur une butte derrière laquelle il serait facile de se cacher. Silencieusement, je fais signe à Donald ; nous avançons encore d'une dizaine de pas, puis faisons demi-tour, en s'assurant de marcher dans nos propres traces de pas. Ensuite, nous nous jetons par terre, derrière le sapin ; sous l'impact, mon partenaire ne peut retenir un râle de douleur. Son sang imprègne la neige autour de lui. Nous balayons de la neige autour pour camoufler notre saut et l'hémoglobine.

Les tirs ont cessé. L'individu nous a certainement perdus de vue. Je croise les doigts pour que les dernières lueurs du soleil s'estompent

rapidement, pour que notre agresseur ne puisse suivre nos traces. Nous attendons pendant de longues secondes. Pas un bruit. Je m'apprête à poser une question à Donald, mais il m'en empêche en plaquant une main énorme sur ma bouche.

Je comprends vite pourquoi : mes oreilles détectent des pas à quelques mètres à peine de notre position. Le tireur est toujours là, il nous cherche. Ses bottes s'enfoncent dans la poudreuse, il s'approche dangereusement. Il doit avoir vu nos empreintes de bottes disparaître et nous chercher dans les alentours. Impossible de lever la tête pour analyser la situation ; trop risqué. Donald, la lame au clair, est prêt à bondir.

Les bruits de pas cessent. Le tireur s'est immobilisé. Tout près. Est-ce qu'il nous a vus et nous tient en joue, ou balaie-t-il simplement la zone ? Je retiens mon souffle, Donald aussi.

Soudain, une branche craque au loin. Aussitôt, l'inconnu se remet en mouvement. Il s'éloigne dans la direction opposée.

Un animal quelconque vient peut-être de nous sauver la vie. Lorsque je crois que la menace est suffisamment loin, je chuchote :

— Ta blessure, Donald... Faut arrêter l'hémorragie, pis vite.

— Je sais, je sais..., dit-il en coupant avec son couteau un pan de sa chemise, sous son manteau. Ça devrait faire l'affaire pour l'instant.

Il attache le morceau de tissu autour de sa plaie à l'aide d'un nœud particulièrement serré, échappant au passage quelques gémissements de souffrance. Ce n'est pas beau à voir, mais au moins, les plombs ne semblent pas avoir atteint l'artère fémorale et Donald peut encore bouger.

Mon cellulaire ne capte toujours aucun réseau. La pile de celui de Donald est à plat. Impossible d'appeler de l'aide.

— C'était qui, ciboire ?

— Yan, peut-être ? supposé-je. Il savait qu'on venait ici, il a peut-être trouvé son *gun* dans le *pick-up*...

— Non, j pense pas, rétorque mon partenaire, le dos appuyé au tronc du sapin. Yan aurait été plus... exubérant. Mettons qu'on aurait tout de suite su que c'était lui. Il l'aurait crié juste pour qu'on sache qu'il nous a eus.

— M'sieur Bellehumeur, d'abord ? Il avait tellement l'air *fucké*...

— Même si j'ai de la misère à y croire, c'est pas mal l'option la plus plausible...

— On fait quoi, maintenant ?

— On attend. Faut s'assurer que le tireur est vraiment parti. J'ai pas envie de tomber dessus par hasard durant la nuit.

Il a raison. Il est blessé et l'hiver est rude, mais c'est plus prudent ainsi. J'ai eu ma dose d'armes à feu et de menaces de mort. Je préfère de loin le froid et la noirceur. Je continue à parler à voix basse :

— Pis après ?

— Impossible de revenir chez Elsa, répond Donald, le visage déformé par la douleur. Je fais confiance à personne à Mâdjà. Faudrait qu'on retourne à Pikogan. À pied, vu qu'on peut clairement pas aller chercher le *truck*. Va falloir passer par la forêt.

Je hoche la tête, n'ayant aucune alternative en tête. Ce ne sera pas évident pour lui, avec sa blessure...

Quelques minutes de silence plus tard, mes découvertes chez Elsa me reviennent, tout comme celle de Donald. J'aborde le sujet :

— Le sang séché, dans la chambre...

— Ça m'a pris du temps à le trouver, me coupe mon partenaire. Il était sous le lit. Je l'ai déplacé pour trouver les taches.

— Comment t'as fait pour savoir... j'veux dire... pourquoi t'as eu l'idée de bouger le lit ?

— La configuration de la chambre était bizarre. J'ai rien trouvé d'étrange dans la pièce... sauf la disposition des meubles. La table de chevet était même pas proche du lit, sa position « fittait » pas avec le reste. J pense qu'il s'est passé quelque chose de pas beau là-bas, pis que le responsable a manqué de temps pour effacer ses traces, fait qu'il a juste trouvé une solution temporaire pour cacher le sang.

— Tu crois que c'était celui d'Elsa, ou... ou de quelqu'un d'autre ? Il y en avait pas mal, quand même...

— Aucune idée. Je sais même pas si j'ai envie de le savoir.

Moi, au contraire, je ne peux m'empêcher de vouloir le découvrir. Qu'est-ce qui est arrivé, dans cette maison ? Celui ou celle qui nous

tirait dessus pourrait-il être responsable de ces traces d'hémoglobine ? À bien y réfléchir, Elsa pourrait très bien être celle qui a blessé Donald. Si j'habitais dans un bled aussi pourri que Mâdjà et que je surprenais deux étrangers fouillant mon domicile, j'aurais sûrement pris les armes aussi.

— Toi, qu'est-ce que t'as trouvé dans l'autre pièce ? demande Donald les yeux fermés, comme s'il se concentrait pour ne pas penser à la douleur.

Je lui résume mes découvertes, notamment l'apparente investigation d'Elsa sur des disparitions concernant de jeunes Algonquiens de la région. Je mentionne l'article de journal sur la mort de Germinal Simard.

— C'est à l'occasion du décès de ce prêtre-là que t'as rencontré mon grand-père, non ?

— Ouais. Ça fait vraiment longtemps...

— Elsa a l'air obsédée par cette affaire-là. Méchante coïncidence. Pis nulle part dans les journaux y parlaient de la disparition d'un *kid* du pensionnat...

— Normal. Je te l'ai dit, tout le monde s'en foutait. Ça m'écœurerait...

— Le p'tit gars, te souviens-tu s'il s'appelait Jean ?

Donald réfléchit un moment, son poing armé massant l'une de ses tempes.

— Jean... Me semble que ça ressemblait à ça, oui... Mais j'suis pas sûr pantoute.

De ma poche arrière, je sors la photo pliée du pensionnat, pointe le garçon qui avait été encerclé sur la copie d'Elsa.

— Oui, je pense que je le reconnais, confirme Donald après un moment d'hésitation. Ça doit être lui.

— Ben d'après moi, Elsa le connaissait, expliqué-je en rangeant le cliché. Peut-être même qu'elle était au pensionnat, elle aussi... Mais contrairement à la police, elle a jamais arrêté de le chercher. Pis peut-être qu'après avoir tout essayé, elle a décidé de faire appel au *wannabe* chamane.

Donald n'émet aucun commentaire. Il semble se creuser la tête. À la façon qu'il a d'éviter mon regard, j'ai l'impression qu'il me cache quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a, Donald ?

— Rien... Rien de capital pour ton enquête sur Émile, en tout cas...

— Pas grave. Raconte.

Il hésite, avale sa salive, puis se lance :

— J'avais une théorie. Par rapport à l'enfant.

Il a toute mon attention. Si le tireur se ramène, je suis fichue.

— T'es au courant de toutes les atrocités que les religieux faisaient vivre aux enfants au pensionnat, hein ?

— À peu près, oui...

— Ils les torturaient. Physiquement et psychologiquement. Tous les jours. C'est connu, aujourd'hui. La génération d'Algonquiens qui ont survécu à Saint-Marc est pas comme les autres. Elle est traumatisée, pis c'est pas pour rien. Y'a vraiment des oblates qui étaient des monstres... Pis chose, là, le père Simard, j pense ben qu'il en était un.

Il prend une courte pause, resserre le nœud de son bandage par sécurité, grogne, puis reprend :

— J crois pas que ce soit un hasard, si le p'tit gars a disparu la même nuit que la mort de Simard. D'après moi, il était dans la même chambre que le prêtre. Pis le vieux bonhomme s'est sûrement claqué une crise cardiaque en violant le jeune. Une ironie du sort crissement méritée. Le garçon, en voyant le gros porc mort, il a probablement eu la chienne. Il a foutu le camp du pensionnat pour jamais y revenir... Sauf qu'il savait pas que la nature était sans pitié aussi.

Le récit me dégoûte. Il me dégoûte parce qu'il est plausible. Une histoire d'horreur qui devait s'être répétée un nombre incalculable de fois durant le règne inquisitorial des hommes d'Église sur les peuples autochtones.

Néanmoins, d'une manière quelque peu égoïste, je constate que ces suppositions ne m'aident en rien à éclaircir les circonstances du suicide surréaliste de mon grand-père. D'ailleurs, œuvrait-il comme

tortionnaire, lui aussi, au pensionnat ? Cela me paraît absurde, impensable, mais l'idée reste ancrée dans mon esprit. Non, sœur Bouchard m'a dit qu'Émile n'appréciait pas les manières rudes de ses collègues... Suis-je vraiment en train de me rassurer avec les propos d'une dame sénile qui urine sur des fleurs mortes ?

Donald et moi, frigorifiés, les pieds et les fesses trempés, partageons un mutisme pesant qui nous permet toutefois d'entendre des pas. Nous nous recroquevillons le plus possible dans la neige, aux aguets. Le soleil a complètement disparu ; désormais, impossible de voir clairement quoi que ce soit entre les arbres.

Un genre de brame de chevreuil retentit, nous indiquant qu'il s'agit d'une bête, et non du tireur fou. J'ose lever la tête pardessus la butte et, malgré la pénombre, je distingue quelques mètres plus loin les formes d'un animal colossal qui s'approche, probablement un gros cervidé. Ses yeux brillent et pointent dans ma direction. Son regard pèse sur moi. Je n'arrive pas à bien voir ses bois, et pourtant, je suis persuadée qu'il s'agit d'un caribou.

Je suis surtout persuadée de l'avoir déjà rencontré quelque part, qu'il m'est familier...

Et j'ignore pourquoi.

Chapitre 15

Décembre 1972

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

*E*lsa ignorait si le bon père Émile pouvait faire quelque chose, mais elle se devait au moins d'essayer. Elle lui avait demandé une rencontre seule à seul dans son bureau, après le souper. Émile avait accepté avec plaisir, heureux que sa protégée veuille bien se confier à lui.

Assis face à face — Émile dans un confortable siège rembourré, Elsa sur une chaise en bois trop grande pour que ses petites jambes touchent le sol —, ils demeuraient silencieux depuis presque deux minutes. Le prêtre ne voulait pas brusquer la fillette ; elle commencerait à parler quand elle serait prête. De toute manière, il avait tout son temps.

Les pommettes rougies, les épaules arquées vers l'avant et n'osant pas regarder son interlocuteur dans les yeux, la jeune Algonquienne parla enfin :

— J'aurais besoin d'un capteur de rêves.

Stupéfait, Émile ne sut trop comment réagir. Il savait ce qu'était un capteur de rêves : une babiole en cordes entremêlées garnies de plumes ayant pour supposée propriété de chasser les mauvais rêves. Des sottises, bien sûr. Des âneries païennes qui avaient malheureusement marqué l'imaginaire de cette pauvre petite fille.

— Tu sais bien que c'est interdit, Elsa. En plus, ça ne marche pas, ces capteurs-là. Ce sont des mensonges. Seules les prières peuvent aider à mieux dormir.

— Non ! S'il vous plaît, j'en ai besoin ! C'est le seul moyen...

Elle avait fait de remarquables progrès en français, depuis leur première rencontre. Mais cela ne changeait rien ; Émile ne pouvait lui fournir l'objet de son désir. Il était même quelque peu froissé que la fillette ait aussi peu

foi en la prière.

— Je suis désolé, Elsa. C'est impossible. Mais pourquoi en voudrais-tu un, au juste ? Tu fais des cauchemars ?

Elsa secoua vivement la tête. Elle n'osait toujours pas croiser le regard du prêtre.

— Je ne comprends pas, d'abord, conclut Émile, les bras croisés. Je ne peux rien faire si tu ne m'expliques pas.

— C'est Jean..., susurra-t-elle après un moment d'hésitation. C'est lui qui en a besoin.

— Jean ? Il ne s'est jamais plaint, pourtant. Il dort mal ? Il fait des mauvais rêves ?

— Pire. Un cauchemar. Tout le temps le même. Presque toutes les nuits. Il n'ose pas en parler parce qu'il a peur.

Émile haussa un sourcil.

— Peur ? Peur qu'on se moque de lui ?

— Non. Il a peur de la chose... Du mauvais esprit qui lui parle dans son rêve.

— Un mauvais esprit ? Un démon, tu veux dire ?

Elsa ne répondit pas. Elle était visiblement très inquiète pour son ami. Émile aurait aimé lui offrir ce qu'elle voulait, mais c'était impossible. Faire entrer un objet aussi hérétique qu'un capteur de rêves indien dans le pensionnat pourrait lui coûter très cher. Mais, surtout, si Jean et Elsa se faisaient prendre avec un tel artefact, leur calvaire serait infernal. Ils finiraient tous les deux au trou pendant des semaines et subiraient sans cesse les pulsions sadiques de religieux frustrés. Ils n'en sortiraient pas sains d'esprit. Émile devait à tout prix s'assurer qu'une telle tragédie ne survienne pas. Il avait déjà vu assez d'enfances brisées.

— Écoute, Elsa..., commença-t-il d'une voix douce. Je ne peux pas vous donner de capteur de rêves. Le cauchemar de Jean..., ce n'est pas réel. Mais promis, je vais prier pour lui. Si dans une semaine il fait encore le même mauvais rêve, reviens me voir avec lui. On essaiera de trouver une solution. D'accord ?

Peu convaincue, Elsa hocha malgré tout la tête ; elle ne pouvait argumenter contre le seul adulte qui voulait son bien dans cet établissement

de malheur. Elle sauta de sa chaise et s'apprêta à sortir du bureau.

— Aie confiance en Dieu, Elsa, lança Émile. Ayez tous les deux confiance. Vous êtes dans Son domaine sacré, ici. Aucun mauvais esprit ni démon ne peut vous atteindre.

Elsa ne se retourna pas, émit un timide « merci » avant d'ouvrir la lourde porte en chêne et la referma derrière elle. Les yeux humides, elle se dirigea vers la salle commune, où devait se trouver Jean.

Elle était convaincue que le Dieu de père Émile ne pourrait rien faire contre le mal qui rongait son ami.

Chapitre 16

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Le caribou est à quelques enjambées seulement. Il semble toujours m'observer.

— Fais attention, susurre Donald. Il peut nous foncer dessus n'importe quand.

J'ignore l'avertissement et me lève d'un trait, confiante. Cet animal ne nous veut de mal. Pas à moi, en tout cas. Je le sens. J'ai même envie de m'approcher, de tendre la main pour le toucher. Je n'en ai toutefois pas l'occasion, puisqu'il fait volte-face et s'éloigne pour s'enfoncer dans l'obscurité. Déçue, je soupire et plisse les yeux pour ne pas perdre sa silhouette de vue.

— T'es folle ? s'insurge mon partenaire.

— Il faut qu'on le suive.

— Quoi ?

Je ne prends pas la peine de répondre et l'aide à se lever.

— Anna, pourquoi tu veux faire ça ?

— Une intuition. Fais-moi confiance.

Le bras non armé de Donald par-dessus mes épaules, je l'aide à avancer en servant d'appui pour éviter qu'il mette trop de poids sur sa jambe blessée. Bon sang qu'il est lourd. J'en profite pour prendre mon cellulaire et activer la fonction « lampetorche » pour éclairer notre progression.

— Si le tireur est encore dans le coin, on est foutus, grommelle Donald.

Après quelques minutes de marche, nous ne voyons plus le corps

muscleux de la bête, n'ayant pas pu suivre son rythme à cause du handicap de mon partenaire. Néanmoins, le vent s'étant calmé, nous pouvons toujours suivre ses traces dans la neige.

— Tu penses qu'on s'en va où, au juste ? s'enquiert mon partenaire.

— Aucune idée, mais c'est mieux que de geler sur place.

Le silence règne dans la forêt, j'ai le sentiment que nous sommes perdus au bout du monde. Je n'ose diriger mon faisceau de lumière ailleurs que devant nous ; loin de moi l'intention de réveiller d'éventuelles créatures tapies dans la noirceur. Donald souffre, grogne à chaque trois pas, mais il ne se plaint pas. Sa jambe doit être affreusement douloureuse. L'adrénaline épuisée, il ne pourrait plus s'enfuir comme il l'a fait chez Elsa. Si on devait affronter un nouvel ennemi, il n'aurait pas le choix de se battre.

Je suis sur le point de reconnaître que de suivre le cervidé n'était peut-être pas l'idée du siècle lorsque nous distinguons les formes d'une bâtisse, quelques dizaines de mètres devant. Nous nous rendons vite compte qu'il s'agit d'une cabane de fortune : elle est construite en bois, vraisemblablement avec les arbres abattus aux alentours. Aucune lumière n'est projetée depuis l'intérieur en dépit des fenêtres visibles. Les traces du caribou mènent directement à cette curieuse maisonnée.

— Attends, tu veux aller là-dedans ? demande Donald d'un ton sceptique.

— On va pas passer la nuit dehors... Et puis, à qui tu penses qu'elle appartient, cette cabane ?

Il me toise avec des yeux interrogateurs, les sourcils froncés.

— Le chamane, Donald.

— Hostie, c'est pas vrai... se plaint-il en secouant la tête. J'ai la jambe à moitié décriée, y'a un malade mental qui nous court après, pis toi, tu penses encore à ta p'tite enquête ?

— Heille, on a pas le choix, de toute façon. Faut qu'on te soigne pour pas que ta blessure s'infecte. Avec un peu de chance, on va trouver de l'alcool à l'intérieur.

— Ah ! Si y'a de l'alcool..., marmonne-t-il avec sarcasme.

Après avoir repéré l'entrée, nous nous en approchons. Je remarque un détail particulièrement insolite : les traces du caribou s'arrêtent pile sur le seuil. Comme si l'animal était entré dans la cabane et n'en était pas ressorti. Donald a noté la même chose que moi :

— Wô, ça se peut pas... Il est rendu où ?

Je ne laisse pas cet étrange constat m'arrêter. Avant que mon partenaire me supplie de rebrousser chemin, j'avance malgré lui et pousse la porte non verrouillée. J'éclaire l'intérieur avec mon téléphone, même s'il n'y fait pas totalement noir grâce aux reflets de la lune.

Je n'ai jamais rien vu tel. J'ai l'impression de pénétrer dans un lieu de culte interdit, dans un sanctuaire maudit, abandonné depuis longtemps.

Des plumes me chatouillent le crâne quand nous fermons la porte derrière nous ; des capteurs de rêves de toutes les grosseurs sont suspendus un peu partout au plafond. Sur les murs en bois rond, une quantité phénoménale de caractères et de signes biscornus sont peints en noir de manière chaotique, symboles archaïques illisibles et inquiétants. Des ossements — d'humains ou d'animaux, je ne saurais dire — jonchent le sol, éparpillés pour former une spirale parfaite autour de l'unique meuble apparent, placé au milieu de la pièce : une table en bois sculpté, sur laquelle trônent de petits crânes pointus empilés les uns sur les autres. Des crânes d'oiseau. Des taches foncées marquent la surface de la table, taches similaires à celles retrouvées sous le lit d'Elsa. Du sang.

Ce n'est certainement pas ici que le chamane vit. L'endroit ressemble davantage à un temple sacrificiel qu'à une maisonnée traditionnelle.

— Tabarnak, lâche Donald, tendu. Où c'est que tu nous as emmenés, Anna ?

Puisque je ne trouve aucune autre source d'éclairage, j'inspecte plus attentivement les écritures bizarres sur les murs avec mon téléphone, laissant mon partenaire tenir debout tout seul. Un frisson traverse mon échine quand je reconnais certaines formes, certains traits : ces symboles sont du même répertoire que ceux trouvés chez

Elsa. Ils n'ont toutefois pas vraiment les mêmes proportions, une finesse et un tracé différents, comme s'ils avaient été écrits par quelqu'un d'autre. Qu'est-ce que tout cela signifie ? S'agit-il d'incantations divinatoires, de formules de sorcellerie ?

Soudain, un curieux son se fait entendre. Une espèce de murmure amplifié, de cri étouffé. Puis, la table tressaute, accompagnée de tocs sonores ; des crânes tombent par terre. Je reste figée, incapable d'expliquer ce qui se passe.

— Y'a quelque chose en-dessous ! s'écrie Donald. Aide-moi à tasser ça !

Il s'appuie sur la table et la pousse. Le bruit sourd n'a pas cessé. Quand je reprends enfin le contrôle de mes mouvements, Donald a déjà réussi à faire glisser le meuble pour révéler une trappe dans le plancher, similaire à celle dans l'atelier de mon grand-père... Mis à part qu'elle fait presque quatre fois sa taille. Elle vibre, comme si quelque chose la frappait par endessous. Elle est verrouillée à l'aide d'un vieux cadenas.

— Vite, faut trouver de quoi pour l'ouvrir ! ordonne mon partenaire, fouillant du regard les quatre coins sombres de la cabane. Éclaire-moi !

— Mais... Mais on sait pas c'est quoi qu'y'a là-dedans !

— Justement ! rétorque-t-il en se dirigeant vers l'un des angles de la pièce, où gît une lampe à huile éteinte.

Il l'agrippe à deux mains, revient vers la trappe, me fais signe de reculer, puis cogne comme un déchaîné sur le cadenas. J'ai envie de le retenir, de lui dire qu'on aura peut-être besoin de la lampe pour la suite, que la batterie de mon cellulaire n'est pas infinie, mais il est trop tard. La vitre de l'objet se brise, mais le métal tient bon, et après plusieurs coups bien placés, la serrure finit par céder. La lumière qui émane de mon appareil est instable, ma main tremble comme une feuille alors que Donald s'active et ouvre la trappe.

Mon cœur manque un battement quand je découvre ce qui se cache sous le plancher.

Une femme.

Une femme, une Amérindienne, est couchée au fond du trou,

recroquevillée, ses membres n'ayant pas l'espace nécessaire pour se déplier. Ses poignets et ses chevilles sont ligotés, un bâillon en tissu couvre sa bouche. Des flots de larmes et de morve ont mouillé son visage sale. Elle frissonne de tout son corps, en dépit de son manteau d'hiver. Le bout de ses doigts, d'après sa teinte particulièrement rouge, souffre d'engelures. Ses yeux cernés nous fixent comme ceux d'un animal battu.

Les égratignures sur le pantalon au niveau des genoux me laissent penser que la femme, malgré sa faiblesse apparente, est parvenue à frapper contre la porte de la trappe pour nous signaler sa présence.

Je ne saurais expliquer pourquoi, mais je suis persuadée qu'il s'agit d'Elsa.

Chapitre 17

Janvier 1973

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

*E*lsa complétait un casse-tête dont la moitié des pièces avaient été mâchouillées lorsque le père Émile vint la quérir. Le visage triste, il lui demanda de le suivre.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est Jean ? s'enquit Elsa, inquiète.

— Il est sorti ce matin. Il est à l'infirmerie, maintenant.

Malgré tous les efforts d'Émile, depuis Noël dernier, le petit Jean avait fini dans le collimateur de l'oblat Germinal Simard, personnage ignoble réputé pour ses mauvais traitements et son insistance à emmener des garçons se confesser dans ses appartements. Un démon en soutane, capable de prêcher des valeurs nobles tous les jours sans pour autant les incarner. Une honte trop commune pour une Église puissante, censée être guidée par la volonté divine, mais préférant pourtant ignorer ses brebis égarées afin d'éviter de perdre tout son troupeau.

Quelques jours plus tôt, Jean avait désobéi à Simard. L'oblat, dépourvu de scrupules, l'avait envoyé au trou sans se soucier de l'avis d'Émile. Le pensionnat était muni d'un espace semblable à celui des pénitenciers pour punir les détenus récalcitrants. Une minuscule pièce dans le sous-sol de l'édifice, sans source de lumière, sans matelas, sans couvertures, où des enfants étaient jetés et laissés pour morts des jours durant. L'eau était rare, la nourriture encore plus. Des conditions dignes des donjons du Moyen Âge occidental.

Jean avait été forcé de passer quatre jours dans ce trou puant. Il avait huit ans.

Un peu plus tôt, Émile avait appris que l'enfant venait tout juste, avec la bénédiction de Simard, de sortir de son cachot. Il se trouvait désormais à

l'infirmier.

Le jeune prêtre avait promis à Elsa de la prévenir lorsque son ami serait enfin libre. Il le regrettait presque, appréhendant l'état du garçon.

L'improbable duo se dirigea vers la petite infirmerie de l'institut, où certaines sœurs faisaient office d'infirmières. Elles n'étaient pas toutes compétentes, mais faisaient au moins l'effort de vouloir réparer les péchés de leurs collègues.

Jean était seul dans la salle, quand Émile et Elsa le trouvèrent assis dans son lit beige, torse nu, les jambes camouflées sous un drap. L'Algonquienne pleura et, sous le regard déconfit du prêtre, courut se jeter dans les bras de son ami. Celui-ci ne daigna toutefois pas la regarder, préférant fixer le vide.

En vain, Elsa posa une ribambelle de questions, quêtant des réponses qu'elle n'obtiendrait jamais. Elle tenta aussi de reconforter Jean, de lui assurer que plus jamais elle ne laisserait une telle abomination se reproduire.

Émile, plus pragmatique, s'approcha du garçon pour analyser ses blessures apparentes et essayer de comprendre ce qu'on avait pu lui faire subir. Son corps frêle était couvert d'ecchymoses et de petites coupures. Ses côtes et sa colonne vertébrale étaient saillantes ; l'enfant, déjà maigre, était désormais squelettique. Des rougeurs cernaient ses poignets, comme si on les avait serrés très fort, très longtemps. Le constat était évident : Simard ne s'était pas contenté d'envoyer Jean au trou, il lui avait rendu visite. Peut-être plus d'une fois.

Tandis qu'Elsa poursuivait son monologue, Émile jeta un œil au panier à linge, à gauche du lit. Il devina les vêtements de Jean, fripées et sales. Il en prit une poignée et découvrit avec horreur des taches de sang. Des taches qui couvraient l'arrière du pantalon.

Le prêtre hoqueta, les larmes aux yeux. Il était sans mot. Il aurait dû empêcher tout cela, trouver un moyen de convaincre ses confrères d'aller à l'encontre de la décision de Simard. Mais non. Il s'était contenté de signifier son désaccord au principal intéressé. Pourquoi n'avait-il pas au moins monté la garde devant l'accès menant au trou ?

Et Dieu, dans tout ça ?

Elsa mentionnait chaque nouveau stigmat sur le corps de son ami et

s'interrogeait sur leur provenance. Bien sûr, Jean ne lui répondait pas.

— Ça, là, qui t'a fait ça ? Pourquoi ? demanda-t-elle en pointant la lèvre fendillée et boursouflée du garçon.

Silence. Jean fixait encore le vide. Émile n'osait pas ouvrir la bouche.

— Et là, cette marque ? ajouta Elsa, cette fois en désignant un bleu presque noir sur la poitrine de son ami. Qui te l'a faite ?

Avec une vivacité étonnante, Jean saisit la main qui s'approchait un peu trop de la marque ovale. Stupéfaite, Elsa figea. Dans sa langue natale, le garçon parla enfin :

— C'est pas l'oblat.

Dubitative, Elsa remarqua quelque chose d'étrange. Jean louchait. Son œil droit la regardait, elle, mais le gauche fixait toujours un point invisible. Il frétillait, comme s'il était incapable de faire le focus. Une lueur bleutée était perceptible au centre de son iris. L'Algonquienne frissonna, ayant l'impression que l'œil appartenait à quelqu'un d'autre que Jean.

— C'est la chose, Elsa, poursuivit le garçon. J'ai accepté son offre. Je l'ai laissée faire. Jusqu'au bout. Elle est devenue mon amie. Avec elle, plus personne ne me fera de mal.

La bouche ouverte, la fillette voulut répliquer, poser une question, mais en fut incapable. Elle avait la gorge nouée.

Émile, quant à lui, même s'il ne comprenait pas les mots de Jean, devinait leur poids et l'inquiétude dans les traits d'Elsa. Le garçon enchaîna :

— Bientôt, plus personne n'osera nous toucher.

Chapitre 18

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Je ne sais pas trop comment réagir. Je devrais bouger, me pencher pour aider la prisonnière à se libérer, mais mon corps refuse de m'obéir. Ce n'est toutefois pas le cas de Donald, qui se jette à genoux puis, avec son couteau, tranche le bâillon ainsi que les liens retenant les poignets et les chevilles de la femme.

— Elsa..., geint-il en lançant le bout de tissu et les cordes coupées à bout de bras. Elsa, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Je me félicite d'avoir déduit que l'Amérindienne était bel et bien Elsa, mais comment Donald en est-il sûr ? D'ailleurs, il l'a reconnue ? Comment a-t-il fait ? Il la connaît ?

Mon partenaire prend la femme dans ses bras, l'extirpe du trou dans lequel elle gisait et la dépose doucement sur le plancher, le tout sans se plaindre de la douleur qui devait l'élancer à la jambe. L'Amérindienne peine à demeurer assise, l'air complètement désorientée, le regard vide. Son visage ne révèle aucune émotion particulière.

— Elsa, parle-moi, insiste Donald, les mains sur les épaules de la femme. Raconte-moi. Je t'ai cherchée partout...

Plus d'erreur possible, ils se connaissaient déjà. Je ne comprends plus rien. Une angoisse croissante m'envahit lentement. L'Amérindienne, la gorge sèche, parvient à articuler quelques mots :

— De... Dehors... Je veux... aller dehors...

— Tu vas geler, si on sort tout de suite, proteste Donald. Reste là, il faut qu'on te trouve de quoi te réchauffer, sinon tu...

— Dehors..., persiste-t-elle. La neige... Dehors...

— OK, c'est bon, j'ai compris. Prends appui sur moi.

Mon partenaire aide la femme à se relever. Elle tient à peine sur ses jambes, il n'a d'autre choix que de mettre du poids sur la sienne, blessée. Mais il semble n'en avoir cure. Les deux trottent péniblement vers la porte tandis que je les observe la bouche ouverte, ahurie.

— Donald..., balbutié-je avant qu'ils ne sortent. Qu'est-ce qui se passe ? C'est elle, Elsa ? Comment...

— Ta gueule, Anna. Reste ici, pis ferme-la.

L'agressivité dans sa voix est palpable, je n'insiste pas. Ai-je mal agi ? Il ne m'a jamais parlé sur ce ton avant, même chez Yan et Michelle.

Je ne les poursuis donc pas, mais je les regarde avancer depuis une fenêtre crasseuse ; la lune presque pleine est désormais haute dans le ciel, projetant une clarté sombre sur la forêt. Le duo ne parcourt que quelques mètres avant que l'Amérindienne ne s'effondre face première dans la neige. Donald s'agenouille auprès d'elle, mais de sinistres croassements émanant de partout autour de la cabane détournent vite son attention. Dans les arbres environnants, j'aperçois des dizaines et des dizaines de minuscules billes bleues, des paires d'yeux. Autant d'oiseaux de jais, perchés sur les branches mortes. Ils épient la scène et crient en chœur, brisant le silence nocturne à coups de sons suraigus. Cette chorale est si stridente que mes mains se plaquent contre mes oreilles par réflexe.

Il neige. Dès le début des croassements, de gros flocons se sont mis à chuter du ciel étoilé, et rapidement, les bourrasques se sont invitées, générant une véritable tempête en quelques secondes à peine. N'arrivant plus à bien voir Donald et Elsa à travers les rafales blanches, je vais ouvrir la porte et réussis à les repérer depuis le seuil.

Anxieuse, je dirige la lumière de mon cellulaire devant et m'approche de mon partenaire au cas où il aurait besoin d'aide pour ramener l'Amérindienne à l'intérieur.

— Donald, vite ! Faut qu'on rentre, sinon...

Les bras d'Elsa se plient, ses paumes s'enfoncent dans la neige et

elle se relève lentement, le visage tourné vers Donald. Sa peau semble avoir pâli, le basané a cédé la place à un beige presque laiteux. Son œil droit brille désormais d'une étincelle bleutée et gigote dans tous les sens, tandis que le gauche fixe Donald. Je recule d'un pas. Je suis tétanisée.

Les croassements ne faiblissent pas, au contraire.

Donald, visiblement ébloui, est incapable de parler. Il se redresse à son tour et toise l'Amérindienne, la bouche béante, comme hypnotisé. D'une voix caverneuse qui ne ressemble en rien à celle qu'elle avait quelques secondes plus tôt, Elsa lui ordonne :

— Embrasse-moi.

De manière inexplicable, une brume épaisse s'échappe de ses lèvres et se propage jusqu'à Donald, puis jusqu'à moi. Elle est froide et nauséabonde, une puanteur semblable à celle que je n'avais pas su identifier chez l'Amérindienne.

Comme s'il était victime d'un irrésistible magnétisme, Donald approche son visage de celui d'Elsa.

— A... Attends, Donald ! m'écrié-je en m'élançant pour freiner son mouvement. Y'a quelque chose qui...

Avant que je puisse l'arrêter, leurs lèvres fusionnent.

Un tourbillon se forme soudain au cœur de la brume puante, une zone où la neige et le vent ne peuvent pénétrer, comme une aura protectrice.

Pendant qu'ils s'embrassent, l'œil illuminé de l'Amérindienne ne gigote plus. Il est braqué sur moi et me convainc de ne plus bouger. Je ne sais plus quoi faire, dépassée.

Les mâchoires se figent, et les yeux de Donald s'arrondissent. Dans une giclée d'hémoglobine accompagnée d'une vocifération gutturale, les lèvres se séparent. Donald hurle et se tient la bouche à deux mains ; du sang coule abondamment à travers ses doigts. J'ai à peine le temps d'apercevoir un objet flasque coincé dans le sourire carnassier d'Elsa qu'elle le croque et l'avale.

Je comprends vite qu'il s'agissait de la langue de Donald.

Il n'a pas le temps de reprendre ses esprits que l'Amérindienne se

jette sur lui et tente de le mordre à la gorge. Il réussit cependant à l'éviter *in extremis*, dégainé son couteau et attaque. La lame transperce la main d'Elsa, levée pour servir de bouclier.

L'arme blanche a traversé de part en part la main d'Elsa. La lame s'est tellement enfoncée que la garde du couteau est appuyée contre la paume. Pourtant, l'Amérindienne ne réagit pas. La douleur ne semble pas l'atteindre. Et aucun sang ne s'échappe de la plaie.

Je suis pétrifiée.

Donald tente de récupérer sa lame, mais Elsa empoigne la main armée, l'empêchant de frapper à nouveau. Mon partenaire hurle à s'en déchirer les poumons, du sang continue de se déverser sur son menton. J'aperçois ses doigts, puis sa main devenir complètement noire.

Elsa lâche finalement prise, et Donald tombe à genoux dans la neige. Son couteau levé devant lui, il semble essayer de dire quelque chose, mais l'absence de sa langue transforme ses propos en gargouillis incompréhensibles.

D'un coup, son avant-bras se détache de son corps et s'enfonce dans la neige, noir comme du charbon.

Donald beugle comme un animal. Aussitôt, Elsa saute sur lui et le plaque au sol. Il continue de crier pendant que l'Amérindienne semble lui déchirer la carotide à coups d'incisives.

Impossible que je reste plantée là plus longtemps. Sinon, ce sera moi, la prochaine.

Je prends mes jambes à mon cou, quitte la zone de la brume, retourne dans la cabane et claqué la porte derrière moi. Je me barricade en poussant la table contre le battant, m'empresse de m'y adosser pour m'assurer qu'elle tient bon. Malgré la tempête, je peux encore entendre les croassements et les lamentations à l'extérieur. Mes dents claquent, mes mains tremblent, je réussis avec peine à fermer la lumière de mon téléphone.

Quelques instants plus tard, les cris s'estompent. Seuls les sifflements du vent contre les murs me parviennent.

Je cherche quelque chose pour me défendre. Dans l'obscurité, je tâte le sol. Quelques éclats de verre provenant de la lampe à huile

jonchent le plancher, je passe à deux doigts de me couper les genoux. Je trouve un morceau assez gros pour servir d'arme. Puis, j'ose un coup d'œil par la fenêtre. La tempête s'étant quelque peu calmée, mon champ de vision s'étend plus loin que tout à l'heure.

Les oiseaux ont disparu. Ce qui reste de Donald gît dans une neige que je devine pourpre. Sa cage thoracique est exhibée, complètement dépourvue de chair.

C'est impossible. Même les animaux les plus voraces n'auraient pu dévorer une carcasse aussi rapidement.

Mon cœur bondit soudain dans ma poitrine. De l'autre côté de la vitre, à quelques centimètres de mon visage, une vision d'horreur s'impose. Je fais un saut en arrière. Une tête difforme, une mâchoire saillante et acérée, un front protubérant aux veines gonflées et à l'épiderme presque translucide, comme de la glace.

Elsa. Ou du moins ce qu'il en reste.

Sa bouche dépourvue de lèvres s'ouvre et s'étire, encore et encore, jusqu'à ce que le menton tombe au niveau des clavicules. Se révèle alors une dentition à la configuration impossible, et une immense langue vient lécher la fenêtre. Devenus effilés comme des rasoirs, ses doigts griffent la vitre dans un crissement sinistre, y laissant 10 profondes égratignures.

Je tombe à la renverse, mon esprit incapable de supporter davantage d'abjections. Mes sens et ma conscience m'abandonnent.

Je sombre dans le néant au moment où mon crâne percute le plancher.

Chapitre 19

Janvier 1973

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

Un cri strident réveilla Émile en pleine nuit. Un cri de femme, persistant.

Le prêtre se leva, enfila de vieilles pantoufles et, vêtu d'un pyjama à carreaux, sortit de sa modeste chambre.

La lumière du corridor avait été allumée. D'autres religieux avaient imité Émile, alarmés par le hurlement aigu. Les yeux écarquillés, ils ignoraient comment réagir, s'interrogeaient les uns les autres pour décider de la marche à suivre.

Assurément, les aînés de cet établissement n'étaient bons à rien d'autre qu'à maltraiter des jeunes sans défense et prier avec hypocrisie. Émile se sentit obligé de faire preuve d'autorité.

— Il faut que quelqu'un rejoigne les surveillants pour s'assurer que les enfants ne quittent pas leur dortoir ! Je m'occupe d'aller voir ce qui se passe. Les autres, retournez dans vos chambres !

Un oblat se porta volontaire pour l'accompagner, mais Émile refusa, arguant que c'était inutile ; ce hurlement venait probablement juste d'une sœur victime d'un mauvais rêve.

Le prêtre longea le couloir et aboutit à une intersection donnant sur quelques chambres privées supplémentaires. D'autres curieux avaient sorti la tête par l'embrasure de leur porte. Ils observaient tous la même chose : une femme en robe de chambre, assise par terre, adossée au mur et beuglant à s'en exploser les poumons. Terrifiée, la pauvre se balançait d'avant en arrière, les doigts crispés dans son cuir chevelu. Personne n'osait l'approcher.

Sauf Émile.

Il fit quelques pas vers elle et identifia Ginette Bouchard, une sœur réputée pour sa sévérité envers ses élèves. Émile ne l'appréciait pas particulièrement, mais s'il voulait éviter une panique généralisée du côté des enfants, il devait tenter de la calmer.

Puis, le prêtre remarqua que la porte de la pièce à gauche de Ginette était grande ouverte. Il ne connaissait pas par cœur l'organisation des chambres du pensionnat, mais il savait qu'elle n'appartenait pas à la sœur hystérique. C'était plutôt celle de Germinal Simard.

Émile jeta un œil à l'intérieur de la pièce, éclairée par une lampe de chevet. Ce qu'il aperçut le paralysa. Une main devant sa bouche pour ne pas dégobiller, il invoqua le nom du Seigneur.

Il y avait du sang partout. Sur le lit, sur les murs, sur le plancher, partout. Deux corps se partageaient le matelas. La première, inerte, était incomplète. Il lui manquait les bras, les jambes et le bassin. Ces morceaux jonchaient le sol et arboraient une pigmentation noire, un aspect carbonisé. Pourtant, la nette cassure à leurs extrémités laissait penser que les membres n'avaient pas été brûlés, mais au contraire, gelés au point de se détacher de l'abdomen, brisés. Le torse et la tête, toujours sur le lit, étaient dans un état tout aussi pitoyable. Le visage n'avait plus de peau. Les yeux aux paupières absentes fixaient le plafond, les globes injectés de sang. Lèvres et joues avaient été arrachées, tandis que la bouche, devenue une fosse noire et rouge clôturée de gencives édentées, était désormais dépourvue de langue. Le corps, quant à lui, n'était plus que cartilage et amas de chair sanguinolente.

La deuxième silhouette était assise au bout du lit. La plante des pieds sur les couvertures, les orteils agrippés au rebord du matelas et les genoux pliés, le petit garçon avait le dos courbé et dévorait quelque chose. Dans cette position, il ressemblait à un raton-laveur. Ses dents semblaient plus longues et plus pointues que celles d'un humain ordinaire. Elles perçaient, déchiraient et croquaient une substance violette et rouge, grosse comme une orange, d'où coulait un liquide pourpre. Les yeux de l'humanoïde étaient atteints de strabisme, fixant deux choses différentes. Le droit, d'un bleu clair, s'attardait à l'organe mais n'arrivait pas à maintenir le foyer, vibrant de façon incontrôlable dans son orbite. Le gauche, marron, toisait Émile au seuil de la pièce. Une larme coulait sur la joue.

Le prêtre reconnu Jean. Ou du moins le corps de Jean.

Émile, avant de se jeter sur le garçon pour tenter de le maîtriser, lut dans son œil gauche la détresse, la souffrance et l'impuissance d'un martyr.

...

Elsa pleurait à chaudes larmes, assise sur un banc de neige, les bras enroulés autour de ses jambes repliées. Les autres enfants jouaient un peu plus loin, ignorant l'imposante présence des forces policières dans la vaste cour du pensionnat.

Durant la nuit, à peu près comme tout le monde dans le bâtiment, la fillette avait été réveillée par un hurlement perturbant. Les religieux avaient aussitôt tenté de calmer les jeunes autochtones, exigeant ensuite qu'ils se rendorment. Quelques heures plus tard, on les avait réveillés plus tôt encore que d'habitude et, au lieu de les amener à la prière du matin avant de déjeuner, on leur avait offert de s'amuser à l'extérieur, le temps que la police fasse son travail en dedans. Un oblat les avait informés qu'un de ses confrères avait rejoint Dieu au paradis, victime d'une crise cardiaque pendant son sommeil.

Mais Elsa ne croyait pas à cette histoire. Elle était persuadée qu'on ne leur disait pas tout, parce que Jean manquait à l'appel. La fillette avait déjà remarqué son absence dans le dortoir, au moment du hurlement nocturne. Même chose au lever du soleil. Et il ne se trouvait pas non plus parmi les enfants qui jouaient désormais à guerroyer avec des boules de neige. Où était-il passé ?

Jean s'était volatilisé, et Elsa ne pouvait avaler le fait que personne ne s'en souciait. Toute l'attention des adultes était portée sur un vieux religieux décédé. Même les jeunes se fichaient éperdument du garçon, préférant profiter de la situation pour s'amuser.

La fillette était la seule à être morte d'inquiétude pour son seul véritable ami. Elle craignait le pire et pleurait depuis de longues minutes déjà, fouillant du regard la bordure de la forêt quelques centaines de mètres plus loin, au cas où Jean en sortirait par magie.

Est-ce que sa disparition avait un lien avec la chose qui avait corrompu son esprit ? Car Elsa n'en doutait plus, à présent ; la créature que Jean

rencontrait chaque nuit dans ses cauchemars s'était en quelque sorte incarnée en lui et avait réussi à obtenir son cœur et son œil. Depuis l'épisode de l'infirmerie, trois jours auparavant, Jean avait changé. Il était moins gentil, ne parlait presque plus, mangeait à peine... Puis il y avait ses yeux... Son iris droit était devenu bleu clair, presque blanc, et parfois, il bougeait indépendamment de l'autre. À chaque occasion qu'elle assistait à cet étrange phénomène, une indicible peur submergeait Elsa et elle se pinçait pour s'assurer de ne pas rêver.

Et la mort du religieux ? Était-elle aussi liée à l'absence du garçon ? On n'avait pas précisé qui exactement avait trépassé. Elsa espérait que ce n'était pas Émile ; elle ne l'avait pas vu non plus, ce matin...

La fillette entendit quelqu'un s'approcher, mais ne daigna pas tourner la tête.

— Qu'est-ce que tu fais là, petite ?

Un imposant policier se planta devant elle. Plutôt jeune comparé aux autres agents qu'Elsa avait aperçus, il ne devait pas avoir encore 20 ans. Il arborait néanmoins une imposante moustache, et son impressionnante carrure compensait son évident manque d'expérience. Il s'accroupit pour être au niveau de l'Algonquienne.

— Tu pleures ? Ça va pas ?

Elsa ne faisait pas confiance aux Blancs en général, depuis qu'on l'avait arrachée à sa famille et qu'on l'obligeait à vivre avec des dévots sadiques, mais il fallait qu'elle parle.

— C'est mon ami... Jean, qu'il s'appelle. Il a disparu.

— Oui... on m'a dit ça tantôt.

La fillette tiqua. La police était donc consciente que son compagnon manquait à l'appel ?

— Qu'est-ce que vous attendez pour le chercher, alors ? ! se fâchat-elle en frappant la neige avec ses poings. Pourquoi vous êtes pas déjà dans la forêt ? ! Pourquoi vous restez ici à discuter pour rien avec les prêtres ? !

— Je... C'est que..., balbutia le policier, visiblement pris de court. Un monsieur est mort à l'intérieur et...

— Et alors ? ! Justement, il est déjà mort ! Et d'une crise cardiaque, en plus ! Pourquoi vous vous occupez pas des vivants ? !

Voyant l'air ahuri de l'agent, Elsa sut que personne n'avait prévu faire l'effort de retracer son ami. Tout le monde s'en fichait. Sûrement parce qu'il n'était pas blanc. Même les jeunes de son propre peuple demeuraient indifférents, trop souvent habitués à de tels drames.

Elsa sanglota. Le visage enfoui entre ses cuisses, ses épaules tressautaient au rythme de ses gémissements.

Troublé, le policier s'assit à côté de la fillette et, après un moment d'hésitation, posa un bras musclé autour d'elle, tentant d'atténuer son chagrin. Il pouvait sentir chacun des soubresauts de l'Algonquienne et percevait l'immensité de sa peine. Lui aussi trouvait horrible que ses supérieurs n'aient pas imposé à son équipe de ratisser les lieux pour retrouver le gamin. Il sentit un profond dégoût naître au creux de son ventre. Il n'avait pas intégré la police pour contribuer à de telles injustices.

— Comment tu t'appelles, petite ? s'entendit-il demander.

— Elsa, susurra-t-elle entre deux geignements.

— Elsa, donne-moi ton petit doigt.

Les pleurs de la fillette cessèrent un instant. Elle ne comprenait pas.

— Allez, fais-moi confiance.

Elsa obéit, tendit son auriculaire. L'agent, avec le sien, l'agrippa doucement. Il regarda ensuite la fillette droit dans les yeux et, avec toute la sincérité du monde, énonça une promesse qui allait le torturer toute sa vie.

— Je te jure qu'à partir d'aujourd'hui, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver ton ami. D'accord ?

Les yeux toujours humides, l'Algonquienne acquiesça et posa son front contre le torse du policier. Puis, elle laissa la tristesse reprendre le dessus.

Chapitre 20

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Mon crâne élance, lorsque j'ouvre les yeux. Je suis toujours étendue par terre, dans la cabane aux mille capteurs de rêves et aux inscriptions étranges. J'ignore combien de temps j'ai passé dans les vapes. J'ai l'impression que quelque chose a changé.

Il fait toujours nuit dehors, mais la pièce est éclairée par une lumière blafarde. Ma main saigne, une coupure zèbre ma paume ; dans la panique, j'ai dû serrer trop fort le morceau de verre, qui gît maintenant juste à côté de moi. Je balaie les alentours du regard.

Un cri d'effroi m'échappe.

Dans un coin, un homme est assis sur une bûche, une autre lampe à huile allumée à ses pieds. Vêtu d'un manteau de fourrure et de bottes en cuir souple, il me regarde, les coudes posés sur les genoux, le corps penché vers l'avant. Dans ses mains gantées, il tient un long fusil. D'origine autochtone, ses jeunes années sont derrière lui. Ses longs cheveux gris sont rassemblés en queue de cheval, son regard noir est pénétrant et sévère. Des marques et des symboles semblables à ceux des murs sont peints en rouge sur son visage tanné, et d'autres sont carrément tatoués sur sa gorge. Mais le plus dérangent, c'est le côté gauche de sa bouche : sa joue a complètement disparu, exposant à l'air libre des molaires cariées et des gencives enflées. Seul un petit bout de peau ridicule sépare cette ignoble ouverture de celle des lèvres. Un onguent translucide recouvre les bords de la plaie.

Sans lâcher l'inconnu des yeux, je rampe à reculons, tâtant le plancher pour trouver mon arme improvisée. Mes doigts touchent le morceau de verre tranchant quand l'Amérindien demande :

— Qui es-tu ?

Sa voix est grave, profonde, caverneuse. Une voix pas du tout rassurante. Le temps de trouver quoi répondre, je comprends que cet homme est assurément le chamane qu'on cherchait. Les tatouages énigmatiques de son cou le confirment.

— Je t'ai posé une question, insiste-t-il.

— Je... Anna. Je m'appelle Anna.

— Ça ne m'aide pas vraiment. Qu'est-ce que t'es venue faire ici ? Pourquoi t'étais avec Donald Lacoursière ?

Donald ? Donald... Je n'arrive pas à croire qu'il est mort. Comment le chamane sait-il que je l'accompagnais ? Est-ce qu'il était là, quand Elsa a... changé de forme ? A-t-il vu mon partenaire se faire dévorer ?

— Non, attends, se reprend-il. Avant, je veux que tu me dises comment vous avez trouvé la cabane.

— On était... on s'est enfuis dans la forêt depuis Màdjà. Quelqu'un nous tirait dessus et...

— Je suis déjà au courant. Ce que je te demande, c'est comment vous avez abouti ici. Personne n'est censé pouvoir atteindre ce sanctuaire. Sauf moi.

Il sait qu'un maniaque nous a pris pour cible ? Impossible. À moins que...

— C'est vous qui nous tiriez dessus ? !

Le chamane soupire par le nez, visiblement ennuyé.

— Je ne t'ai jamais visée. Sinon, tu serais déjà morte. C'est l'autre que je voulais toucher. Pis même lui, je n'avais pas l'intention de le tuer.

Un frisson me parcourt l'échine à cette révélation. C'est vraiment lui, le fou furieux. Je fixe le fusil responsable de la blessure de Donald et tremble à l'idée que j'en serai peut-être aussi la victime. Mon ridicule morceau de verre ne me sera d'aucune utilité.

— Lâche ça, tu vas te faire mal, dit-il à ce propos. Le *gun*, c'est juste une précaution. Calme-toi, pis dis-moi comment vous avez fait pour trouver la cabane.

Je déglutis. Dois-je le croire sur parole ? De toute manière, résister

s'avérerait inutile, il détient clairement l'avantage. Je sens que je n'ai pas encore les idées claires. Les horreurs dont j'ai été témoin, en plus du choc de ma tête contre le plancher, m'ont sûrement ramolli le cerveau. Je m'assois en tailleur, lâche le bout de verre et masse mes tempes pour trouver une réponse. Comment avait-on fini ici, déjà ?

— On était cachés dans la forêt, il commençait à faire noir, et puis...

Les images défilent ; je parviens enfin à me rappeler.

— Le caribou ! m'exclamé-je un peu trop fort. C'est... C'est le...

— Le caribou, tu dis ?

Je n'ai pas réfléchi à ça. Comment est-il censé me croire ? Sans prévenir, je me lève et fonce vers la sortie. J'entends l'Algonquin m'ordonner de m'arrêter, mais c'est inutile ; je veux seulement vérifier quelque chose.

J'ouvre la porte. Il a cessé de neiger, la tempête générée par Elsa — ou du moins la chose qui lui ressemblait — s'est calmée. Elle a été courte, puisqu'il est encore possible de distinguer dans la neige les vestiges de mes traces de pas, ainsi que celles de Donald, d'Elsa et du chamane. Toutefois, aucune empreinte de cervidé. Elles se sont volatilisées. Est-ce qu'on se les était tout simplement imaginées ? À moins que les bourrasques les aient effacées ? Je ne sais plus quoi penser. Et les restes de Donald ? Où sont-ils ? J'ai beau rallumer la lampe de mon cellulaire pour scruter la nuit, je ne les repère pas.

Suis-je en train de devenir folle ? Le caribou, la transformation d'Elsa, la mort atroce de Donald... Était-ce bien réel ?

Une poigne solide me tire de mes sinistres questionnements. Par un bras, le chamane me ramène à l'intérieur et referme la porte, le visage crispé par un mélange de colère et d'impatience ; je peux voir ses dents serrées à travers l'ignoble trou de sa joue.

— Quel caribou, Anna ? !

— Je... Je sais pas, balbutié-je en secouant la tête et en rangeant mon téléphone dans ma poche. Il... C'était comme si j'avais senti qu'il voulait qu'on le suive. C'est ce qu'on a fait, pis on a fini ici. *That's it.*

— Il vous a menés précisément ici ?

— Oui. Vous me croirez sûrement pas, mais... On a vraiment eu l'impression qu'il est *entré* dans la cabane avant nous. Ses empreintes menaient jusqu'au seuil de la porte !

Je me sens idiot. Si cet homme est un charlatan, il doit me penser bonne pour l'asile. Mais son non-verbal indique autre chose. L'air las, le chamane retourne lentement s'asseoir sur la bûche, dépose son fusil par terre et plonge son visage dans ses mains.

— On est foutus..., marmonne-t-il entre ses paumes. C'est fini.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est fini, au juste ?

Devant l'absence de réponse, je serre les poings et me fâche :

— J'peux-tu savoir ce qui s'passe, crisse ? ! Me semble que j'ai l'droit à quelques explications, non ? ! Vous m'avez tiré dessus pour *fuck-all*, traquée comme un animal ! Pis quand j'ai atterri ici avec Donald, on a trouvé une femme, emprisonnée juste là ! m'écrié-je en pointant du doigt la trappe ouverte. On l'a libérée, Donald est sorti dehors avec, pis... pis...

J'éclate en sanglots. Je ne peux plus me retenir. C'est trop. Toute cette histoire... c'est beaucoup trop. Je ne veux même plus qu'on m'explique ce qui s'est passé ou pourquoi mon grand-père s'est suicidé. Je veux juste ficher le camp chez moi. Partir de l'Abitibi et ne plus jamais y remettre les pieds.

— Donald est mort, c'est ça ? suppose l'Algonquin d'une voix posée.

Entre deux hoquets, je parviens à hocher la tête.

— Et toi, tu t'es réfugiée ici quand il s'est fait tuer ?

— Oui, reniflé-je en croisant les bras. J'étais sûre que... que...

— C'est la cabane qui t'a sauvé la vie. Sans elle, tu serais déjà morte. Ou pire.

Je reprends le contrôle sur ma respiration, j'essuie mes larmes. Le chamane semble avoir pitié de moi et poursuit :

— Cette femme, Elsa, elle n'était pas enfermée ici pour rien. D'après toi, toutes ces incantations sur les murs, tous ces capteurs de rêves... Ils sont là pour faire beau ?

— Non... Non, mais...

— Ils servaient à contenir les pouvoirs de l'entité qui a pris possession d'Elsa. Dans cette cabane, grâce à moi, elle était presque inoffensive. Mais toi et Donald avez tout gâché.

J'avais donc eu tout faux. Si l'Algonquin disait vrai, nous avons libéré un monstre ? Tous ces symboles étranges ne servent pas à un quelconque rituel de sorcellerie, mais ont plutôt des propriétés protectrices ? Ces signes dessinés sur le visage du chamane et ces tatouages sur sa gorge... Détiennent-ils les mêmes genres de pouvoirs ? Pourquoi y en avait-il aussi sur les murs du bureau d'Elsa, à Mâdjâ ? Une autre question me paraît plus pertinente encore :

— Une entité ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Elsa serait... possédée ?

Silence. Le chamane ferme les yeux, passe une main dans sa tignasse.

— Elle a accepté d'accueillir en elle un esprit ancien. Un esprit très, très mauvais, décrit dans les plus vieilles légendes de mon peuple.

Normalement, j'aurais éclaté de rire. C'est absurde, surréaliste, loufoque. Mais non. Pas après ce que j'ai vu. La monstruosité qui a dévoré Donald m'a paru bien réelle, et l'explication du chamane en vaut bien une autre.

— Et... Qu'est-ce qu'il veut au juste, cet... esprit ?

L'Algonquin émet un ricanement.

— On ne peut pas essayer de le comprendre. On n'est malheureusement pas équipés pour ça. Son existence même est une aberration pour des esprits limités comme les nôtres. Tout ce qui compte, c'est que sa matérialisation dans notre monde est synonyme de chaos et de destruction.

— Et y'a pas moyen de l'arrêter ? Vous êtes chamane, non ? Si vous êtes pas un imposteur, vous êtes censé être capable de...

— Tu penses que j'essayais de faire quoi, en enfermant Elsa ici ? On a tout essayé. Rien n'a marché. En tout cas, pas de façon permanente.

— On ?

Le chamane me toise et pince les lèvres, comme s'il regrettait d'avoir trop parlé. La raison pour laquelle je voulais retrouver cet homme me revient soudainement.

— Vous connaissiez Émile Roy ? tenté-je, fébrile.

La réaction de l'Algonquin est sans équivoque : j'ai tiré dans le mille. Voyant qu'il ignore quoi répondre, j'ajoute :

— Il était mon grand-père.

Le chamane se met à rire. Un rire trop fort pour être sincère, un rire nerveux, un rire qui veut camoufler une grande tristesse. Il porte ensuite une main au trou dans son visage, sa plaie le fait encore souffrir.

— Si je suis là, à la base, c'est parce que je veux savoir pourquoi il s'est suicidé, précisé-je.

L'hilarité peu naturelle de l'Algonquin persiste. Frustrée, je serre les poings, fronce les sourcils.

— Vous l'avez tué ?

Enfin, le chamane se tait. Il inspecte le sol, à la recherche d'une bouée invisible. Je m'attends à ce qu'il reprenne son fusil, mais non. Il se contente de replonger ses doigts dans ses cheveux, puis pince les lèvres.

— T'es vraiment sa p'tite-fille ?

Je hoche la tête, les bras croisés. L'Algonquin se racle la gorge.

— Ton grand-père a été témoin de choses qu'il n'aurait jamais dû voir, continue-t-il sur un ton monocorde. Il aurait facilement pu sombrer dans la folie, mais sa foi l'a gardé sain d'esprit. En tout cas, au début. Après, ta grand-mère est devenue sa nouvelle religion. Sans elle, Émile se serait sûrement tué avant même que tu viennes au monde.

— Je... Je comprends pas...

Il soupire bruyamment.

— J'ai grandi dans le pensionnat de Saint-Marc, dans les années 60. J'ai vécu l'enfer, là-bas. Si ma tribu est brisée aujourd'hui, c'est à cause de cet endroit maudit. Mais à l'opposé de mes frères, je n'ai pas renié la religion de mes ancêtres. Au contraire. Dès que je suis sorti du

pensionnat, j'ai voulu m'initier et trouver des réponses auprès des esprits. Les membres de la tribu ont commencé à m'appeler « chamane ». Sauf que c'était plus pour rire de moi qu'autre chose. Le pensionnat et l'occupation avaient lavé leur cerveau et les avaient incités à renier leurs plus vieilles traditions. Parce que j'étais un animiste, j'étais un marginal.

Il est ironique de songer qu'aujourd'hui, c'est un peu la même chose pour les catholiques pratiquants au Québec. Aller à l'église tous les dimanches n'est plus vraiment la norme ; avoir moins de 50 ans et fréquenter régulièrement un lieu de culte relève de l'anomalie.

— Je n'avais même pas 20 ans, quand j'ai rencontré Émile. Lui, un Blanc, un prêtre, n'a jamais osé se moquer de mes croyances. Jamais. Il me respectait. Quand il est venu me voir pour la première fois, c'était pour s'excuser.

— S'excuser ? De quoi ?

— Il a su par quelqu'un d'autre que j'avais été éduqué à Saint-Marc. Il voulait que je pardonne à son institution et à ses confrères.

Mon grand-père était donc conscient de l'horreur des pensionnats et cherchait à s'en détacher. Quelque part, ça me rassure.

— Émile venait deux ou trois fois par mois dans la réserve, juste pour prêter son oreille à ceux qui en auraient besoin. Les gens le méprisaient. Les prêtres étaient loin d'être populaires dans le clan... Mais Émile s'en foutait. Je me confiais souvent à lui. Il ne se contentait pas d'écouter, il posait aussi beaucoup de questions. Il voulait apprendre. Il avait un intérêt sincère envers ma culture et mes croyances. Je pense que comme ça, il croyait pouvoir mieux comprendre les enfants du pensionnat.

Le chamane marque une courte pause, puis lève les yeux vers moi.

— Tout ça pour dire, Anna, que ton grand-père était un homme bon.

Cette phrase est censée m'apaiser, mais elle produit l'effet contraire. J'ai l'impression que cet énoncé n'est qu'un préambule annonciateur de mauvaise nouvelle. L'Algonquin hésite longuement avant de se décider à poursuivre.

— Lui et moi, on a fait quelque chose de terrible. Quelque chose de

nécessaire, mais de terrible. On n'avait pas le choix...

Puis, le dos voûté, il se lance dans un long monologue.

Chapitre 21

Janvier 1973

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Émile, le couteau levé à deux mains au-dessus du torse nu du garçon, tremblait comme une feuille.

— Vas-y ! Qu'est-ce que t'attends ? !

Le jeune chamane Chogan tenait fermement les poignets de Jean, qui, à l'aide d'une force surnaturelle, était parvenu à se libérer des liens entravant ses mains. Les chevilles toujours attachées, couché de force sur une table de bois couverte de signes étranges, le petit Algonquin criait. Mais il ne s'agissait pas de cris humains. Parce que Jean n'était plus humain. Il s'agissait plutôt de gargouillis, de rots et de grognements que le prêtre et le chamane n'avaient jamais entendu auparavant. L'œil droit du garçon brillait, sa pupille bleue bougeait dans tous les sens, tandis que le globe oculaire gauche, normal à peine quelques heures plus tôt, était devenu tout blanc. Le pauvre enfant n'avait plus de lèvres, plus de joues ; il se les était lui-même dévorées. De sa bouche s'échappait une haleine pestilentielle, presque insupportable.

Émile n'avait pas eu le choix. Après avoir été témoin du massacre de Germinal Simard, il avait incité Jean à le suivre, lui promettant de le ramener pour toujours dans son village. La part encore humaine et naïve du garçon avait fait confiance à l'homme d'Église. À la première occasion, Émile l'avait toutefois assommé pour l'emmener chez Chogan. D'abord sceptique, puis convaincu, le chamane avait reconnu le mal de Jean. Une ignoble entité, très ancienne, s'était emparée du corps du garçon après avoir conclu un pacte avec lui. D'après Chogan, ce mauvais esprit n'était qu'une légende pour les siens, mais les symptômes de Jean constituaient néanmoins la preuve de son existence. Selon les dires de ses ancêtres, le

chamane était persuadé que pour venir à bout de l'entité, il devrait préparer un sanctuaire dans lequel il n'aurait d'autre choix que de sacrifier le possédé. Émile avait protesté et s'était préparé à repartir pour le pensionnat y chercher l'aide de Dieu et de la police, mais à cet instant précis, Jean s'était réveillé et avait tenté de lui arracher la carotide à coups de dents. À deux, le prêtre et le chamane étaient parvenus à maîtriser le garçon sans être blessés, et Chogan avait insisté : s'ils ne procédaient pas au sacrifice, le pouvoir de l'entité ne cesserait de grandir. Sa puissance dépasserait l'entendement et il ne serait plus possible de l'arrêter. À contrecœur, Émile avait donc assisté le chamane dans l'élaboration du terrible rituel. Il n'avait pas pris la peine de prier. Il se doutait que ça n'aurait servi à rien.

Les préparatifs terminés, le prêtre avait demandé au chamane de porter lui-même le coup fatal. Il avait échoué à protéger Jean. C'était sa responsabilité de mettre un terme à son calvaire.

Sauf qu'une fois en position, le couteau prêt à transpercer la poitrine du garçon, Émile comprit qu'il n'en serait pas capable.

— Émile, merde, vas-y ! hurla Chogan à bout de souffle, peinant à immobiliser les bras de Jean.

Les dents du garçon claquaient dans le vide, cherchaient à atteindre le prêtre au-dessus de lui. Émile hoqueta lorsqu'il remarqua que même les palettes du jeune Algonquien étaient devenues aussi affûtées que des lames de rasoir.

— Tiens-le à ma place, je vais le faire ! ordonna le chamane. Vite !

Presque de manière automatique, Émile s'exécuta. Il déposa le couteau par terre, puis agrippa les poignets veineux du garçon devenu fou. Le prêtre comprit pourquoi Chogan avait autant de mal à le tenir en place ; Jean était maintenant fort comme un bœuf. Émile serra de toutes ses forces, mais il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps.

Toutefois, le chamane ne perdit pas de temps. Aussitôt libéré de son fardeau, il récupéra le couteau sacrificiel, le leva dans les airs pour se donner de l'élan, puis en planta la lame aiguisée dans le plexus solaire du garçon. L'assaut ne sembla même pas déranger Jean, comme s'il ne ressentait plus la douleur ; il poursuivait sa lutte acharnée pour se libérer de la poigne d'Émile.

Chogan répéta son violent mouvement plusieurs fois, fit gicler un sang noir sur la table et les mains du prêtre. Puis, le visage couvert de sueur, il parvint à ouvrir la poitrine du garçon. À l'intérieur, la chair avait noirci.

Sauf le cœur.

Le cœur était bleu, presque blanc. Il scintillait. Une déferlante de froid s'en dégagait, faisant frissonner Chogan et Émile.

Le cœur de Jean, par un phénomène incompréhensible, avait complètement gelé. Non, pire que cela : l'organe était constitué de glace.

Hypnotisé, Émile ne vit pas Chogan prendre le seau rempli de graisse animale qu'il avait préalablement bouillie.

Le chamane déversa la matière ardente et visqueuse directement sur le cœur de glace de Jean.

Cette fois, le garçon eut mal. Très mal.

Ses cris inhumains amplifièrent tandis que son cœur fondait. Son œil fou fixait désormais Émile, comme dans une ultime supplication de l'épargner. Le prêtre pleurait, ses larmes tombant dans la bouche béante de la créature suppliciée.

La chaudière vide, Jean se mit à convulser, et la lueur bleutée s'éteignit. Quelques instants plus tard, le garçon s'immobilisa.

Émile se détourna du cadavre, se maudit d'avoir participé à un acte aussi barbare. Comment lui, un homme de Dieu, avait-il pu assassiner un enfant ? Un enfant qu'il aimait, de surcroît ? Ce péché impardonnable resterait à jamais gravé dans sa mémoire et ne cesserait de le hanter.

Au moins, le sacrifice était un succès. C'était très cher payé, mais Chogan et lui avaient réussi à éliminer l'entité maléfique.

Du moins, c'était ce qu'ils croyaient.

Chapitre 22

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Je n'ai pas de mots. L'histoire du chamane est farfelue, improbable, douteuse... mais j'y crois. Pourquoi me mentirait-il ? Son récit explique en partie le mutisme de mon grand-père sur sa vie au pensionnat, sa cachette à souvenirs dans son atelier, les propos étranges de sœur Bouchard... Les coupures de journaux chez Elsa me reviennent en mémoire. Tous ces « *MENSONGES* » inscrits sur les articles portant sur le meurtre de l'oblat Simard en 1973... Elle était donc au courant ? Avait-elle découvert que la crise cardiaque relatée par les médias et la police était bidon ? Que mon grand-père, avec l'aide du chamane, avait assassiné Jean ? Je suis perdue. Je ne sais pas quoi penser.

L'Algonquin me toise de ses yeux ébène. J'ignore ce qu'il attend de moi.

— La chose qui a... *contrôlé* Jean, c'est la même qui possède Elsa ? m'entends-je demander. Comment c'est possible ?

— Il y a quelques années, Elsa est venue me voir, explique le chamane. Elle voulait que je lui enseigne comment communiquer avec les esprits, que je l'initie aux arts mystiques. Elle voulait retrouver Jean grâce à ça. J'ai accepté. Je me sentais... redevable. Émile m'avait raconté la relation qu'elle avait eue avec Jean alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Mais j'aurais dû m'abstenir. Je pense que c'est ça qui a causé sa perte.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est difficile à expliquer... Je pense que d'une manière ou d'une autre, l'entité a réussi à communiquer avec Elsa. Elle lui a sans

doute appris ce qu'Émile et moi avons fait à son ami, à l'époque. Ça l'a sûrement rendue colérique, donc vulnérable... Peut-être que l'esprit en a profité pour lui proposer quelque chose. En tout cas, la semaine passée, j'ai eu une vision. J'ai vu l'entité revenir. J'ai senti son énergie à Mâdjà. Et quelque part, au fond de moi, j'ai su qu'elle s'en était prise à Elsa. C'est là que je suis allé voir ton grand-père.

Il parlait probablement de la visite que m'avait racontée ma grand-mère. C'était donc bel et bien lui, l'Amérindien bizarre... Il n'avait donc pas encore cette plaie à la joue ?

Et les signes bizarres chez Elsa ? Elle les avait tracés ellemême, d'après les enseignements du chamane ?

— De peine et de misère, j'ai réussi à le convaincre de me suivre jusque chez Elsa, poursuit-il, les bras croisés. Quand on est arrivés là-bas... Il n'y avait plus de doute. L'entité était de retour. Le sacrifice de Jean n'avait pas été suffisant. Ton grand-père capotait. Elsa n'était pas encore complètement sous l'emprise de l'esprit, alors elle a eu le temps de nous traiter de tous les noms et de nous maudire avant de nous attaquer.

Le chamane relève le bas de son manteau pour me montrer des traces de morsures très profondes sur son ventre, près du foie. De son autre main, il pointe sa blessure au visage.

— Elle a réussi à me faire vraiment mal avant qu'Émile réussisse à la neutraliser. J'ai pissé le sang.

Les taches, dans la chambre d'Elsa... elles provenaient donc de cette altercation ? Je n'arrive pas à imaginer mon grand-père faire acte de violence. Il était toujours si gentil, si doux...

— Qu'est-ce qui s'est passé, ensuite ? Vous l'avez enfermée ici ?

— Oui. J'ai placé des capteurs de rêves, dessiné des signes protecteurs qui contiendraient les pouvoirs de l'entité. C'était une solution temporaire, le temps que je découvre pourquoi le premier sacrifice n'avait pas suffi. Mais après deux jours, ton grand-père a craqué. Il a refusé de m'aider pour le reste. Tout ça le dépassait. Je n'ai pas pu l'empêcher de retourner chez lui.

Ça concorde avec ce que ma grand-mère m'a raconté.

— J'ai appris sa mort quelques jours plus tard. Quand j'ai su

comment il s'était suicidé, j'ai compris que l'entité était encore plus forte que je le pensais.

— Comment ça ? C'est elle qui l'a tué ?

— Pas vraiment, rétorque le chamane en secouant la tête. Je pense plutôt qu'elle a réussi à toucher son esprit ou à l'influencer, d'une manière ou d'une autre. Émile a dû comprendre qu'il changeait, qu'il pourrait devenir dangereux. Il devait avoir peur de se transformer, comme Jean ou Elsa. C'est pour ça, selon moi, qu'il s'est donné la mort.

La poitrine ouverte, le cœur bouilli à vif... Mon grand-père s'est suicidé de la même manière que Jean avait été sacrifié.

Je soupire bruyamment, ferme les yeux. Émile n'a bel et bien pas été victime d'un meurtre. Il s'est vraiment enlevé la vie.

« J'avais la chienne, pis je comprenais même pas pourquoi. Je l'entendais se mordiller les lèvres... »

Finalement, ma grand-mère avait raison d'avoir eu peur de son propre mari.

Bon sang, grand-papa...

— C'est ici que vous avez tué Jean ? demandé-je, écoeurée. Dans cette cabane ?

— Non. On a fait ça chez moi, à l'époque... Une maisonnette à quelques kilomètres à l'ouest, dans la forêt. J'ai bâti cet endroit comme abri de chasse... puis je l'ai transformé en sanctuaire.

— Pis Donald ? Pourquoi lui tirer dessus, chez Elsa ? Pourquoi nous poursuivre dans la forêt ?

Le chamane se lève, puis se plante devant la fenêtre qu'Elsa a griffée et léchée juste avant que je m'évanouisse. Il joint ses mains derrière son dos, l'air songeur.

— Parce que grâce à Émile, je savais que s'il retrouvait Elsa, il la libérerait.

— Il m'a jamais dit qu'il la connaissait ! Même qu'il faisait semblant de ne pas savoir qui elle était...

— C'est une longue histoire. Donald a toujours été obsédé par Elsa. On n'a pas vraiment le temps d'en parler. Il faut partir d'ici.

J'ai envie d'insister, mais je devine que ce serait inutile. Tant pis. De toute manière, ça ne changerait rien. Donald est mort.

— Vous avez dit que la cabane pouvait nous protéger, non ? Pourquoi on sortirait ?

— Parce qu'on n'a rien pour survivre, ici. Et que tant qu'à s'enfuir, vaut mieux le faire maintenant, avant que l'entité ne devienne encore plus puissante.

— Y'a pas moyen de la détruire, cette entité ? Ou de la chasser ? En une semaine, vous avez pas trouvé de solution ? Pas d'autre enfant à sacrifier ?

Mes questions sonnent comme autant de reproches. Piqué au vif, le chamane se retourne vivement, le regard sombre.

— On ne peut plus rien faire. Sans l'aide des esprits, on est perdus.

— Et pourquoi ils interviennent pas ?

— Aucune idée. Mais ça ne changera pas. Ils vont nous regarder crever sans réagir.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Le caribou qui t'a emmenée ici, tu penses que c'était un animal ordinaire ?

Non, bien sûr que non. Plus maintenant. Je n'ai pas halluciné, le cervidé a fait exprès de nous conduire au sanctuaire où était enfermé Elsa. C'était donc la manifestation d'un esprit ? Il voulait qu'on libère l'entité ? Dans quel but ?

Je me frotte les tempes. Cette histoire va me rendre folle. Mon cerveau surchauffe, il faut que j'arrête de penser, d'essayer de tout rationaliser. Mon corps, lui, a froid. Pourquoi n'ai-je pas pris de tuque ? Ou des gants ? Je regarde mes bottes de cuir : elles sont trempées.

Le chamane reprend son fusil laissé près de son siège, puis se dirige vers la sortie.

— Prends au moins deux ou trois capteurs de rêves qui traînent et mets-toi-les autour du cou, dit-il en ouvrant la porte, laissant pénétrer une brise glacée à l'intérieur. Ça pourra te servir. On s'en va.

— Où ?

— Peu importe. Pourvu que ce soit vers le sud. L'entité préfère le froid.

Je me lève avec fatigue, incertaine de vraiment vouloir suivre l'Algonquin. Je ne connais même pas son nom.

— On est censés traverser la forêt entière à pied, de nuit, c'est ça ? supposé-je avec désobéissance.

Le chamane tourne les talons, fonce sur moi et, avant que je puisse réagir, m'assène une gifle si puissante que j'en tombe par terre. Les larmes me montent aux yeux. Estomaquée, une main sur ma joue meurtrie, je fixe d'un œil hagard l'Algonquin alors qu'il crache sa rage sur moi :

— Sans toi et Donald, peut-être que la mort de ton grandpère aurait servi à quelque chose.

Comme une idiote, je reste figée sur le plancher, incapable de digérer l'accusation.

— Je suis venu en skidoo, continue-t-il d'un ton un peu plus calme. Que tu viennes avec moi ou non, je m'en fous.

Il me laisse là et quitte la cabane d'un pas décidé.

Je me racle la gorge, me relève lentement. J'ai besoin de quelques secondes pour saisir la précarité de ma situation. Je ne peux pas rester ici, personne ne viendra me secourir.

Tendant d'oublier la culpabilité que le chamane est parvenu à me faire ressentir, je m'active enfin et cours dehors. Un moteur gronde, j'aperçois le phare de la motoneige. Je me dépêche de bondir à l'arrière du véhicule et de bien m'accrocher au siège.

Sans un mot, le chamane démarre et nous nous enfignons dans les bois.

Après quelques minutes à zigzaguer entre les arbres, je constate que j'ai oublié de prendre des capteurs de rêves avec moi.

Chapitre 23

14 janvier 2018

Màdjà, Abitibi-Témiscamingue

Nous progressons dans la forêt. J'ose espérer qu'on atteindra Màdjà, Pikogan ou même Amos dans les plus brefs délais. Je frissonne, je ne suis pas habillée pour affronter l'hiver abitibien aussi longtemps. Le chamane pourrait m'avoir menti sur toute la ligne et me conduire aux trafiquants d'organes dont parlait Yan que je ne le saurais même pas ; je ne dispose d'aucun repère hormis la lune. Tous les sentiers, tous les arbres se ressemblent. La neige est partout.

— On arrive bientôt ? ! crié-je à l'oreille de l'Algonquin.

— Encore un quart d'heure à peu près !

Dans un contexte différent, cette balade en motoneige aurait pu être sympathique. La sensation de vitesse et de liberté est enivrante, mais l'angoisse demeure et je ne peux m'empêcher de repenser à l'accusation du chamane.

« Sans toi et Donald, peut-être que la mort de ton grand-père aurait servi à quelque chose. »

Il a peut-être raison. Si je m'étais contentée de consoler ma grand-mère chez elle, Donald n'aurait peut-être jamais trouvé Elsa. Il ne l'aurait pas libérée, et il vivrait encore. Mais comment aurais-je pu le savoir ? Je me sens terriblement coupable, alors qu'au fond, je n'ai consciemment rien fait de mal.

L'Algonquin a aussi affirmé qu'Elsa, ou en tout cas l'entité qui la contrôle, deviendra de plus en plus puissante. De quelle manière peut-elle être plus effrayante que quand elle a dévoré Donald ? Pourrait-elle lever des tempêtes plus violentes, plus longues ? Elle a été capable de geler le bras de l'ancien policier d'un simple toucher. Serait-il possible

que ce pouvoir se développe et lui permette d'atteindre des cibles à distance ?

Le chamane a raison, la meilleure solution reste la fuite. On ne peut pas affronter une telle créature. Mais qu'est-ce que je ferai, une fois qu'on aura quitté la région ? Je vais reprendre mes cours, revoir mes amis, faire comme si de rien n'était ? Prétendre que toutes ces horreurs dont j'ai été témoin n'ont jamais eu lieu ? Que mon grand-père n'a jamais participé au sacrifice sanglant d'un petit garçon pour tenter d'éliminer une entité démoniaque ? C'est de la folie, je n'y arriverai jamais. Et ma grand-mère ? Qu'est-ce que je vais lui dire ? Je suis censée lui rapporter des réponses. Je n'aurai d'autre choix que d'en inventer. De toute manière, n'importe quel mensonge sera plus crédible que la vérité.

Ces questionnements m'occupent tant que je ne me rends pas tout de suite compte que le vent a désormais une odeur particulière. Une senteur nauséabonde, comme si le chamane avait caché sous notre siège le cadavre d'un petit mammifère. Ça empire, j'ai le réflexe de porter une main à mon nez, mais je manque de perdre l'équilibre, alors je me cramponne davantage au siège.

— Tu le sens, toi aussi ? lance l'Algonquin, les yeux toujours fixés vers l'avant.

— Oui !

— Ça veut dire qu'elle se rapproche ! Faut qu'on se dépêche ! Agrippe-toi à moi !

J'obéis sans rouspéter. Déjà, je me sens plus en sécurité. Le chamane veut augmenter la vitesse du skidoo, mais quelque chose cloche ; le véhicule émet un son bizarre, comme si le moteur avait du mal à fonctionner. Non, c'est plutôt... Comme s'il se noyait.

Nous ralentissons sans le vouloir. L'Algonquin ne peut plus donner de gaz, il se plaint dans une langue que je ne connais pas. La motoneige, qui fonctionnait parfaitement quelques secondes plus tôt, ne répond plus aux commandes. Nous glissons sur quelques dizaines de mètres encore, puis nous nous immobilisons au milieu de pins et de sapins. Le moteur s'arrête tout seul. Le chamane frappe son tableau de bord, je mets les pieds à terre pour voir si une branche s'est coincée

dans les skis de l'engin, mais je ne détecte rien. La mécanique du véhicule doit être complètement gelée.

Soudain, il neige. Le vent, toujours aussi nauséabond, fait virevolter de gros flocons autour de nous.

Puis on entend un bruit sourd quelque part derrière. Un arbre est tombé. S'ensuit un deuxième, et un troisième.

Je tourne la tête vers le chamane, qui me fixe aussi. L'instant suivant, sans dire un mot, on comprend qu'on doit courir. Et vite.

À presque chaque enjambée, nos bottes s'enfoncent dans trois pieds de neige, parfois plus. Avec cette cadence, la chose capable de briser des arbres sur son passage nous atteindra sans mal. Mais je ne perds pas espoir, l'adrénaline prend le dessus. Qui sait, peut-être sommes-nous à quelques dizaines de mètres à peine de la civilisation ?

C'est là que je sens mes jambes refroidir.

Pas seulement mes pieds, protégés seulement par de minces chaussettes et un cuir rouge de mauvaise qualité, mais aussi mes mollets, puis mes cuisses. Je ne peux plus avancer. En quelques secondes à peine, mes jambes sont frigorifiées. Pourtant, la température ne semble pas avoir chuté outre mesure. J'ai une désagréable impression de déjà-vu.

Le chamane, lui, peut continuer à courir.

— À l'aide ! Pitié ! hurlé-je de toutes mes forces, les bras tendus.

L'Algonquin m'entend, se retourne et constate ma situation. Il fait quelques pas vers moi, puis son regard passe au-dessus de ma tête. Je peux lire la terreur sur son visage.

Mes épaules pivotent afin de me fournir un meilleur angle de vue. Finalement, j'aurais préféré fermer les yeux.

À cause de l'effet contre-jour créé par le phare encore allumé du skidoo, il m'est difficile de reconnaître les parties de l'anatomie de la créature qui nous surplombe. Tout ce que je vois, c'est une gigantesque silhouette noire, difforme, presque aussi grande qu'un arbre. Au centre de ce que je crois être le thorax du monstre apparaît une lueur bleutée, semblable à celle que j'avais pu apercevoir dans l'œil d'Elsa. Le corps semble si maigre que j'arrive à discerner ses côtes et son bassin.

Je veux me projeter vers l'arrière, et cela a pour effet de me faire chuter sur le dos. Ça ne change rien pour mes jambes, elles ne veulent toujours pas bouger. Au moins, elles ne se sont pas détachées comme le bras de Donald.

Est-ce Elsa ? Comment a-t-elle pu changer autant si vite ? Par quelle impure magie a-t-elle réussi à multiplier sa taille au point de pouvoir atteindre la cime des arbres ? L'entité est titanesque, je suis si petite et vulnérable...

Je chiale. Encore. J'en ai marre de chialer, mais c'est plus fort que moi. J'émet des « Non... » et des « Ça se peut pas, crisse... » presque inaudibles.

La créature avance d'un pas. Les vents nauséabonds et la neige engendrent un début de tempête. Un autre pas. Je suis à sa portée.

Le chamane apparaît, s'interpose entre le monstre et moi. Il effectue de grands mouvements avec ses bras, et prononce des incantations dans une langue sûrement ancestrale. Par miracle, la chose qu'est devenue Elsa suspend son avancée et s'immobilise.

— Co... Comment tu fais ? bafouillé-je en me redressant avec mes bras.

Il ne me répond pas. Normal. Je devine que s'il interrompt son manège, la créature voudra de nouveau s'attaquer à nous.

Après une éternité, le chamane se tait. Son rituel semble achevé. Elsa ne bouge plus. Je ne peux pas voir ce qui lui sert d'yeux, mais je devine qu'elle nous observe. L'Algonquin recule prudemment, me prend par les aisselles et essaie de me traîner avec lui.

— Avec les signes que j'ai peints sur mon visage en plus de ceux que j'ai de tatoués, ses pouvoirs ne fonctionnent pas sur moi, explique-t-il en surveillant les potentiels mouvements de la créature. Tant que tu restes tout près, il ne devrait rien t'arriver. Tu... Tu peux te relever ?

— Non... Non, j'y pense pas...

— Tant pis...

Il continue de me tirer. La tâche est pénible, mais il semble décidé à me sauver. J'ai de la difficulté à le comprendre. J'ai été odieuse envers lui, sans compter que j'ai gâché sa tentative de contenir

l'entité. Peut-être qu'en me secourant, il croit aider par extension mon grand-père ?

Nous avons à peine franchi trois mètres que le monstre émet un cri guttural abominable, un mélange de sonorités ignobles qui broie nos tympanes. Aussitôt, des croassements l'accompagnent et une nuée de corneilles fonce sur nous, comme guidées par Elsa. Elles sont plusieurs dizaines. Leurs petits yeux brillent d'un bleu azur.

Je comprends vite que les oiseaux ne veulent pas s'en prendre à moi, mais exclusivement à l'Algonquin. Un premier tente de frapper le chamane avec son bec, mais celui-ci le repousse d'un mouvement sec de la main, l'atteignant en pleine poire. D'autres corneilles imitent la première en gaillant, mais cette fois de manière orchestrée ; deux s'en prennent aux jambes, trois aux bras, une demi-douzaine au torse et environ le même nombre au visage. Leur victime gigote, frappe dans le vide, mais rien n'y fait, les volatiles le picossent à répétition.

Dans un effort ultime, le chamane parvient à atteindre le fusil dans son dos et tire dans les airs pour effrayer ses assaillants. En vain. À cause des croassements et du hurlement continu du monstre, j'ai à peine entendu la détonation.

Sans mes jambes, impossible d'aider mon seul allié. Je reste plantée dans la neige, glacée, inutile.

Du sang commence à gicler. Les corneilles arrachent des bouts de peau comme elles déchirent normalement la chair des cadavres d'animaux sur le bord des routes. Avec la lumière du phare, j'aperçois un oiseau plonger son bec dans la tempe de l'Algonquin, puis tirer pour s'approprier une partie de son front. Un deuxième se concentre sur le trou déjà existant à la joue, et s'efforce de l'agrandir. Le pauvre homme beugle son insoutenable souffrance. D'autres corneilles arrivent en renfort, et bientôt, le chamane n'a même plus de vêtements. Il a cessé de se débattre, son corps est juste atteint de soubresauts incontrôlables. Sa silhouette a fusionné avec celle des oiseaux, formant un humanoïde au plumage noir et dégoulinant de sève humaine.

Il s'affale dans la neige. Les corneilles attaquent encore pendant quelques secondes, puis, dans un dernier croassement, s'envolent et

disparaissent dans les abysses de la forêt, laissant dans leur sillage une multitude de petits chemins pourpres.

Avec mes coudes, je me traîne jusqu'à l'Algonquin. Le constat est terrifiant. Il n'a plus de peau. Nulle part. On l'a écorché vif en quelques instants. Ses globes oculaires, sortis de leurs orbites, ont été crevés durant l'affrontement. Ses dents cariées n'ont plus de lèvres pour les camoufler, son nez n'est qu'un os pointu saillant au centre d'un tas de chair sanguinolente. Les veines et l'artère de la gorge sont exposées à l'air, certaines sont coupées et pendent lamentablement, libérant de faibles jets de sang comme des robinets défectueux. Je n'ose pas inspecter le reste de son anatomie.

Des racines volantes se matérialisent au-dessus de ma tête. En réalité, ce sont de gigantesques extensions des doigts du monstre. Elles poussent à une vitesse fulgurante et viennent s'enrouler autour des membres décharnés de la carcasse du chamane, qu'elles soulèvent ensuite haut dans les airs. Défiant la gravité, les racines ramènent le cadavre vers la bouche désormais ouverte de la créature. Malgré le contre-jour, je distingue finalement les traits du monstre, mais mon esprit ne parvient pas à les détailler. Ils ne respectent aucune norme de la biologie terrestre ; ils sont trop chaotiques, improbables, issus d'un monde ignorant les règles de la nature.

Le chamane est jeté dans l'énorme cavité buccale, qui a soudainement cessé de vociférer. J'entends l'Algonquin se faire déchiqueter par des dizaines de crocs acérés, faisant couler des litres de sang dans la neige, que la créature s'empresse de lécher avec une langue d'écorce et d'épines. Une salive bleutée, épaisse et abondante, en jaillit.

L'odeur est encore pire qu'avant, alimentée par l'haleine du monstre. À mesure qu'il s'approche de moi, la puanteur s'accroît. Un goût de bile me monte à la gorge.

La créature doit mesurer plus de 10 mètres. J'ai l'impression qu'au moment où elle a avalé le chamane, son corps a instantanément pris du volume.

Je *sais* que je serai sa prochaine victime. Je veux crier, mais rien ne sort. Comme si ma gorge était aussi gelée que mes jambes. Je suis

foutue.

Les doigts de la créature s'allongent à nouveau, viennent agripper mes avant-bras. Impuissante, je n'essaie même pas de me dégager des racines surnaturelles. Je regarde le monstre m'élever dans les airs, prêt à m'infliger le même sort que celui du chamane. Dans quelques secondes, mon corps déchiqueté se consumera au sein des entrailles infinies d'une entité issue d'un autre pan de notre réalité.

Lorsque la langue couverte d'épines et d'écorce s'approche de ma poitrine, j'ai le même réflexe que dans la cabane, quand Elsa est brusquement apparue de l'autre côté de la fenêtre. Un réflexe synonyme de faiblesse et de couardise qui, pourtant, me réjouit l'espace d'un instant.

Je perds connaissance.

...

L'entité s'apprête à manger la jeune femme. Pas seulement son corps, sa conscience aussi. L'avaleur d'âmes est affamé, et plus il se nourrit, plus il a faim. Son existence se résume à ce cercle vicieux. Ses pouvoirs évoluent à chaque proie, lui permettant de tout dévorer sur son passage. Son cœur de glace ne craint rien, les esprits n'oseront plus le bannir ; cette fois, ils ont même accepté sa venue dans le monde matériel.

Rien ne peut s'opposer à son joug. L'entité est une véritable reine dans cette nature sauvage et stérile, dominée par le froid et la désolation.

La langue n'est qu'à quelques centimètres du corps de la femme blonde quand un puissant râle déchire le silence.

À une dizaine de mètres, la neige se soulève dans le sillage d'une majestueuse bête courant dans la direction opposée aux rafales de vent. Un sublime caribou aux cornes caduques plus grandes que toutes celles de ses semblables, au panache aussi complexe qu'imposant, galope vers le monstre géant et s'arrête juste en dessous de la future pitance.

Son brament se poursuit, il émet des sonorités aux nuances imperceptibles pour l'oreille humaine, que toutefois l'entité perçoit.

Le monstre riposte avec un rugissement épouvantable, mais le caribou ne démord pas, insensible aux menaces.

Au terme d'un échange insondable et violent, la langue retourne dans les tréfonds du gosier infernal et les doigts racineux relâchent leur emprise sur les membres de la jeune femme, qui chute dans la neige, à côté du cervidé.

La colossale entité fait volte-face, puis reprend sa marche funeste à travers la forêt, déracinant les arbres sur son chemin, en quête de nouveaux amas de chair grouillants à dévorer et de froid toujours plus intense. Les bourrasques et les gros flocons de neige la suivent comme son ombre. Elle fonce droit sur Pikogan.

Le caribou, victorieux, baisse la tête vers le corps inanimé de la jeune femme, la renifle et, avec ses bois, parvient avec une habileté prodigieuse à la hisser sur son dos.

Il s'engage ensuite dans une autre direction que celle empruntée par le monstre, vers le sud.

Chapitre 24

15 janvier 2018

Amos, Abitibi-Témiscamingue

Une impitoyable migraine me martèle le crâne. Je suis couchée dans un lit simple aux draps blancs, légèrement incliné vers le haut. Des tubes enfoncés dans mon bras sont reliés à des machines et à un soluté. L'éclairage est faible, mais je reconnais le décor d'une banale chambre d'hôpital. Des rideaux d'un vert moche me séparent sûrement d'autres patients.

Comment ai-je atterri ici ? Où suis-je ? Dans un établissement de santé, assurément, mais à quel endroit, exactement ? En Abitibi ? À Québec ? Ailleurs ? Pourquoi aurais-je échappé à l'entité ? Est-ce seulement possible ?

Je ne peux m'empêcher de sourire intérieurement. Qu'est-ce qui est le plus crédible, au juste ? M'en être tirée vivante, ou avoir imaginé de A à Z toute cette affaire ?

C'est étrange. J'ordonne à mon corps de se redresser, mais il ne m'obéit pas. Je ne peux même pas ouvrir la bouche. Seuls mes yeux sont libres de mouvement.

Une silhouette apparaît à ma droite, à travers le rideau. Le patient voisin vient de se lever et se tient debout face à moi, comme s'il me fixait à travers le bout de tissu. Un frisson me parcourt l'échine.

D'un geste sec, l'individu tire sur le rideau pour l'arracher de ses anneaux.

Vision d'horreur.

C'est Elsa. Une Elsa corrompue, semblable à celle qui a massacré Donald. Pas une Elsa capable de commander aux corneilles d'écorcher vif un chamane ou de faire tomber des arbres d'une simple poussée,

mais une Elsa assez terrifiante pour rendre fou le plus lucide des hommes.

Elle s'approche, s'installe au bout de mon lit, s'incline audessus de mes jambes en enfonçant ses longues griffes sur les côtés du matelas.

Je veux hurler, lui asséner des coups de pied, fuir, pleurer... Mais ma volonté est insuffisante. Par un obscur maléfice, je suis paralysée.

Elsa plonge sa tête immonde sous les draps ; je ne peux désormais voir que ses épaules saillantes et ses bras émaciés. Puis, elle me mord un pied. Très fort. Je sens ses dents briser mes ongles, charcuter ma chair, broyer mes os. Je veux mourir, tellement j'ai mal. Le sang coule à flot et tache la couverture par en dessous.

La faim d'Elsa paraît insatiable. Elle poursuit son festin, avale mes chevilles, déchiquette mes mollets. Ma peau est réduite en lambeaux, mes muscles sont sectionnés à coups de mâchoire. Je vois la tête d'Elsa remonter vers mon entre-jambes à mesure qu'elle dévore mes membres inférieurs. Elle croque mes genoux, faisant vibrer de douleur tout le reste de mon corps impotent.

J'étais vraiment naïve de croire que je pourrais échapper à la voracité de l'entité.

Puis, je sens une pression sur mes épaules, comme si quelque chose voulait me secouer.

...

Au-dessus de moi apparaît le visage inquiet de ma grand-mère. Elle est penchée vers l'avant, les mains sur mes épaules.

Elsa a disparu, tout comme le sang sur les draps. Le rideau à ma droite est toujours en place, et la pièce me paraît beaucoup plus lumineuse.

— Oh, chérie..., souffle-t-elle d'une voix douce mais chevrotante. Tu criais dans ton sommeil... Ça va ?

Je peux à nouveau bouger mon corps. Je tourne la tête, m'assure qu'Elsa n'est pas tapie quelque part, tout près...

— Comment... On est où, là ? murmuré-je avec peine, la gorge sèche.

Lyne me tend le verre d'eau qui repose sur ma table de chevet avant de m'expliquer :

— À l'Hôtel-Dieu d'Amos... Le médecin m'a dit qu'une infirmière t'a trouvée inconsciente dans le *parking*. Tu es ici depuis plusieurs heures déjà. Seigneur, Anna, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Quelqu'un ou quelque chose m'aurait donc transportée depuis la forêt jusqu'ici ? Cela me paraît invraisemblable. Pourquoi l'entité m'aurait-elle épargnée ? Et cette vision durant laquelle Elsa dévorait mes jambes... C'était si réel ! Je sens mes pieds, mais j'ai terriblement mal, comme si elle me les avait véritablement mangés !

Après avoir bu une gorgée d'eau et reposé le verre, je jette un coup d'œil au bout du lit. Je ne vois pas les bosses que sont censées former le bas de mes jambes. Un sentiment de panique m'envahit. Dans un geste brusque qui surprend ma grand-mère, je jette mes draps par terre.

Mes orteils ne sont pas là. Ni mes chevilles. Ni mes mollets. Ni mes genoux.

Je n'ai que deux moignons au bout de mes cuisses recouvertes de bandages.

Je ne suis pas dans une chambre d'hôpital ordinaire, je suis dans une espèce de salle de réveil. On vient de m'amputer les deux jambes.

L'un des tubes dans mon avant-bras doit m'injecter de la morphine, mais je souffre quand même le martyr. Et j'ai l'impression étrange de toujours pouvoir contrôler mes pieds. C'est ça, la douleur fantôme ?

— Ils... Ils n'ont pas eu le choix, qu'ils m'ont dit, balbutie Lyne en ramassant les couvertures au sol. Les engelures à tes jambes étaient irréversibles ; s'ils avaient attendu plus longtemps, tu aurais pu...

Je ne l'écoute pas. Toute mon attention demeure concentrée sur mes membres manquants. Ils sont non seulement une source de souffrance innommable et l'attestation d'un handicap permanent, mais aussi la preuve tangible que tout ce que j'ai vécu ces dernières 24 heures était bien réel.

Ces engelures, c'est Elsa qui me les a infligées. C'est elle qui m'a retiré le privilège de marcher pour le reste de mes jours. Et cette position de vulnérabilité, cette impossibilité de me tenir à nouveau sur

mes jambes, je sais d'avance qu'elle me rappellera constamment mon impuissance face à l'omnipotence d'une entité qui n'est pas censée exister. L'incarnation même de celle-ci dans notre monde est une anomalie monstrueuse, un danger concret pour l'univers tel qu'on le connaît. Toutes les conceptions religieuses et scientifiques ne peuvent préparer l'homme à sa venue. Si un chamane ayant communiqué et échangé toute sa vie avec les esprits n'est pas parvenu à l'arrêter, personne ne le pourra. Le simple fait d'être consciente qu'une telle créature se déplace en liberté sur cette terre me fait réaliser à quel point je ne suis rien. À quel point l'humanité n'est rien. En quoi suis-je censé croire, désormais ?

Ma grand-mère continue de parler. Par respect, j'interromps le flux de mes sombres pensées pour lui prêter une oreille.

— Anna, parle-moi... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je ne peux pas lui répondre. Elle n'obtiendrait pas les réponses qu'elle veut. Par où commencerais-je, de toute manière ? Elle ne me croirait pas. Personne ne me croirait. On me transférerait dans un hôpital psychiatrique. Quoique je suppose que c'est là que je finirai, tôt ou tard. Je suis devenue une handicapée physique et mentale.

Un médecin et une infirmière arrivent. Ils saluent ma grandmère, lui demandent de reculer pour mieux consulter mes signes vitaux et inspecter mes plaies. L'homme prononce des mots qui me sont destinés, mais mon esprit vagabonde déjà ailleurs.

J'ignore si c'est l'effet de la morphine, mais ma douleur au niveau des jambes s'atténue rapidement, jusqu'à ce que je ne la sente plus.

En fait, je ne sens rien du tout. Mis à part deux choses.

D'abord, j'ai froid. Comme si j'étais encore dans le fin fond de cette forêt maudite, aux abords de Màdjà. Soudain, mon corps tremble, mes dents claquent, mes cheveux se dressent sur ma tête. Une gelure s'empare de ma poitrine.

Puis, j'ai faim. Affreusement faim.

Insidieusement, mes incisives s'enfoncent dans mes lèvres.

ÉPILOGUE

16 janvier 2018

UN DÉSASTRE ÉCOLOGIQUE PIRE QUE CELUI DU VERGLAS DE 98

Vingt ans après la crise du verglas ayant terrorisé les Nord-Américains et obligé des milliers de Québécois à vivre dans le froid et sans électricité des jours durant, une partie de l'Abitibi-Témiscamingue a été touchée par un gel sans précédent. Des centaines de personnes manquent à l'appel.

C'est dans la réserve autochtone de Pikogan que le « cataclysme hivernal » a été le plus puissant. Aux petites heures du matin le 15 janvier, une tempête d'un genre inconnu et d'une rare violence a ravagé la municipalité et la forêt avoisinante. La température extérieure a chuté jusqu'à -44 degrés Celsius, et une épaisse couche de glace a recouvert maisons, voitures et conifères, alors qu'aucune pluie verglaçante n'a été détectée par les stations météorologiques. De nombreux arbres ont été brisés, presque broyés par la puissance du vent.

« C'est du jamais vu. Un épisode de gel de cette ampleur qui se manifeste et disparaît aussi vite... On ne comprend pas ce qui s'est passé. »

— Sébastien Matte, météorologue

Le froid a frappé sans pitié la communauté de Pikogan, mais aussi les abords de la ville d'Amos, ainsi que plusieurs villages au nord, tels que Saint-Félix-de-Dalquier et Saint-Dominique-du-Rosaire. Il s'est ensuite étendu au grand nord de la province et semble s'être éteint depuis peu.

La communauté scientifique internationale s'interroge présentement sur le phénomène, à la recherche d'explications. Pour l'instant, **aucune théorie n'a été proposée**, même si beaucoup pointent du doigt les changements climatiques.

Mais là n'est pas le plus inquiétant. Près de sept heures après la crise, un terrible constat a frappé les résidents d'Amos et ses environs : **tous ceux vivant dans la zone de froid polaire ont disparu.**

Les résidents de Pikogan et des villages touchés par la crise se sont volatilisés. **Ils sont plus de 1 200.** Malgré des recherches intenses, les unités de secours de la GRC et de la SQ n'ont trouvé aucun corps jusqu'à maintenant. Seuls les résidents d'Amos, là où le gel fut le moins prononcé, semblent avoir été épargnés.

Les proches des disparus s'inquiètent et demandent à Québec et à Ottawa de multiplier leurs efforts pour comprendre ce qui s'est passé, mais les gouvernements demeurent impuissants.

« Mathieu, c'est un ami de longue date. Je le vois presque toutes les semaines. On a pris une bière ensemble hier ! Et là, il a disparu. Il ne répond pas à son téléphone, ni à ses courriels. Personne ne sait où il est. C'est horrible. »

— Denis Tremblay, ami de Mathieu Djimowin,
résident de Pikogan

Le Québec entier est secoué par la tragédie. Sur les réseaux sociaux, les explications loufoques affluent et le mot-clic *#PrayForPikogan* a rapidement fait son apparition.

L'équipe de *LeJournal+* s'engage à vous tenir au courant des plus récents développements dans cette obscure affaire, qui marquera sans doute à jamais l'histoire du pays.

...

LÉGENDE ALGONQUINE

Date d'origine inconnue

Il y a fort longtemps, un très mauvais esprit, un Atchen capable de contrôler la faim et le froid, s'empara du corps d'une jeune femme tourmentée. Le Atchen transforma cette enveloppe charnelle en créature terrible, capable d'éliminer ses ennemis mortels, de développer ses pouvoirs surnaturels et de dévorer tous ceux qui se dressaient sur son chemin. Plus le Atchen mangeait, plus il grandissait. Il rasa des villages, engloutit des familles entières. Il n'était jamais rassasié.

Un jour, un grand chamane décida de le combattre. Il fit appel aux bons esprits pour qu'ils lui viennent en aide. Ils acceptèrent, puisqu'ils n'avaient pas envie que le Atchen déstabilise l'équilibre de la nature, équilibre que les hommes respectaient depuis la nuit des temps.

Quand le grand chamane partit à la rencontre du Atchen, il eut très peur. Son adversaire était monstrueux, il ne tiendrait pas longtemps seul contre lui. Mais les bons esprits honorèrent leur promesse. À l'aide de gigantesques racines sortant de terre, ils réussirent à traîner le Atchen au fond de la forêt, pour l'empaler sur un immense pin. Ensuite, les esprits ordonnèrent au chamane de découper la poitrine du Atchen pour révéler son cœur de glace, puis d'y verser de la graisse animale bouillie afin de le faire fondre, ce qui fut fait. Aussitôt, le Atchen cessa de se débattre et son corps inanimé redevint celui de la jeune femme qu'il avait corrompue. Avec l'aide des esprits, le chamane avait triomphé.

Le lendemain, le corps de la pauvre femme avait disparu. Le chamane en fut secoué, mais les bons esprits le rassurèrent : tant que ce grand pin dépourvu de ses branches tiendrait debout, l'âme du Atchen y resterait prisonnière et ne pourrait plus contrôler ou dévorer qui que ce soit.

Toutefois, si le grand pin tombait un jour, le Atchen serait libre et pourrait choisir un nouveau réceptacle pour semer le chaos et amorcer son règne de glace.

Décembre 1972

Saint-Marc-de-Figuery, Abitibi-Témiscamingue

Émile : Vous pouvez ouvrir les yeux !

Elsa : Wow ! Une corneille ! Elle est vraiment belle ! Et toi, Jean, qu'est-ce que tu... Ah ! Un caribou !

Jean : M... Merci ! Merci !

Émile : Ça fait plaisir. Vraiment. Je les ai sculptés moi-même. Joyeux Noël !

Elsa : Merci beaucoup, père Émile ! Noël, c'est génial !

Émile : Rassurez-moi, ce sont bel et bien vos animaux préférés, hein ?

Jean : Oui !

Elsa : Je suis vraiment contente.

Émile : Si vous êtes sages et que vous avez des bonnes notes l'an prochain, je vous promets que je vais vous en sculpter d'autres encore plus gros.

Elsa : Gros comment ?

Émile : Mmm... Très gros. Aussi grand que moi !

Elsa : Alors, on sera très sages. Hein, Jean ?

Jean : Oui, très ! C'est promis, père Émile.

DU MÊME AUTEUR

Les pages perdues de Kells — Éditions ADA, 2016

Les sacrifiés inconnus — Éditions ADA, 2016

Les contes interdits : *Peter Pan* — Éditions ADA, 2017

La bête originelle — Éditions ADA, Collection Corbeau, 2018

À PROPOS DE L'AUTEUR

Simon Rousseau est né en 1993, à Trois-Rivières, mais habite désormais la région de Québec. Il a étudié dans divers domaines, dont la littérature et les sciences des religions, avant d'entreprendre un baccalauréat en histoire à l'Université Laval.

Il s'est consacré à la rédaction du roman *Les pages perdues de Kells* durant un long périple en Grande-Bretagne, qui a été publié en 2016 avec sa suite, *Les sacrifiés inconnus*, aux Éditions ADA.

En 2017, il a lancé et dirige depuis le collectif des Contes interdits, qui compte d'ailleurs son *best-seller* québécois *Peter Pan*.

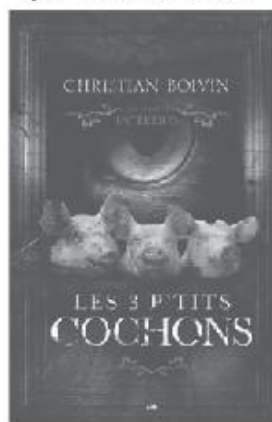
En 2018, il a publié son quatrième roman, *La bête originelle*, qui a connu un succès populaire immédiat.

Aussi disponibles

LES CONTES
INTERDITS

Les 3 p'tits cochons

par Christian Boivin



Hansel et Gretel

par Yvan Godbout



Blanche Neige

par L.P. Sicard



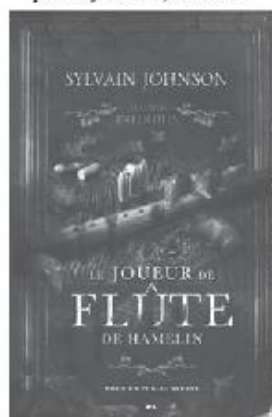
Peter Pan

par Simon Rousseau



**Le joueur de flûte
de Hamelin**

par Sylvain Johnson



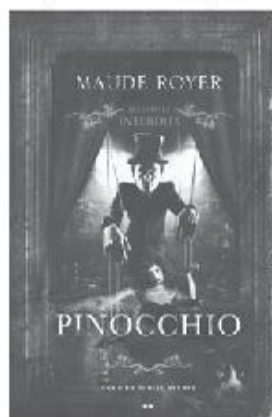
Le petit chaperon rouge

par Sonia Alain



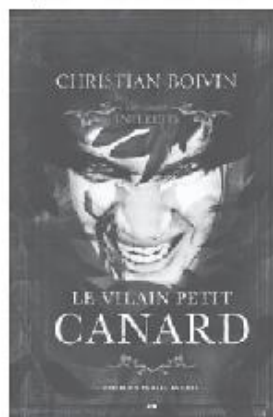
Pinocchio

par Maude Royer



Le vilain petit canard

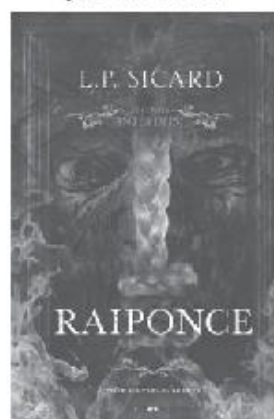
par Christian Boivin



La petite sirène
par Sylvain Johnson



Raiponce
par L.P. Sicard





www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

 www.facebook.com/EditionsAdA

 www.twitter.com/EditionsAdA

Le meurtre immonde d'un prêtre dans un pensionnat autochtone, au début des années 1970.

L'inconcevable suicide du grand-père d'une journaliste prête à tout pour faire éclater la vérité.

Un chamane amérindien banni de sa communauté, reclus au cœur d'une forêt mystique.

Une entité ancienne née du froid et de la famine, prête à rétablir son pouvoir sur son royaume de glace.

Une effroyable légende, oubliée de tous...

Fuyez. Elle arrive, elle est tout près. Elle n'épargnera personne.

Les arbres tombent, la terre gèle. L'air est infect. Courez si vous ne voulez pas finir six pieds sous la neige. Une adaptation déroutante du fameux conte d'Andersen.

LES CINÉMA
INTERDITS



18*